

L'APÔTRE

PUBLICATION MENSUELLE

DE

L'ACTION SOCIALE CATHOLIQUE

Rédaction et Administration: 103, rue Ste-Anne, Québec

VOLUME VII

QUÉBEC, JUILLET 1926

N° 11

La complicité du bien

— Merci, monsieur.

Il prit la lettre que je venais d'écrire, à sa demande.

— Avec cette recommandation, ajouta-t-il, je suis assuré de trouver un emploi dans la maison vers laquelle vous me dirigez. Merci encore. Ma mère en sera si heureuse !

C'était un tout jeune homme. La nécessité l'obligeait à quitter son école en pleine saison d'études : il fallait qu'il s'occupât, sans délai, à un travail rémunérateur. Il avait choisi l'apprentissage d'un métier.

Seize ans à peine, l'air franc, sans trop de timidité, ni trop de hardiesse, il avait sur son visage le reflet du milieu familial foncièrement honnête et bon où il avait été élevé.

Je le considérais avec sympathie.

Et voilà, que, soudain, par un détour de ma pensée, il devint pour moi un type représentatif : tandis que, muni de sa lettre de recommandation, il me quittait, je vis en lui, et en même temps que lui, tous ceux qui, vers le même âge, jeunes ouvriers ou jeunes employés, il importe peu, entrent dans le cercle professionnel.

Je me pris à songer : " Que va-t-il y trouver ? "

Je souhaitai, tout de suite, qu'il y trouvât deux choses : une amitié et un exemple.

*

* *

Les recevra-t-il de vous, ses aînés, qui depuis longtemps déjà l'y avez devancé et que je suppose de cœur droit et généreux ?

Etes-vous prêts à l'accueillir dans vos rangs en lui offrant ces deux présents d'un prix inestimable qui mettront dans sa nouvelle existence un peu de force et un peu de joie ?

Je vous annonce son arrivée : déjà il est en route. Il vous viendra dès qu'une place sera libre. Et un de ces matins votre bureau, votre atelier comptera un " nouveau ", un peu inquiet, quoi qu'il paraisse, de sa transplantation,

soucieux pour ses débuts de l'attitude qu'il doit prendre, des sympathies ou des railleries qui l'attendent.

Si, animés par le sentiment du devoir, vous désirez lui être utile, votre première tâche sera de le découvrir.

Les circonstances vous serviront, mais il faut les aider par un petit effort de recherche. Vivre côte à côte ne signifie pas toujours qu'on se connaît. Quoi d'étonnant ! On hésite à se livrer : timidité, réserve, prudence naturelle et souvent d'ailleurs recommandable.

Quand vous l'aurez découvert offrez-lui ce qu'il attend de vous : autre chose et plus qu'une camaraderie vulgaire, une amitié. Tant de liens flottent entre vous invisibles, à peine soupçonnés ; il ne s'agit plus que de leur faire prendre corps, si j'ose dire, et de les nouer : communauté d'idées et d'éducation, même intelligence de la vie... Créez autour de lui une atmosphère de confiance dans laquelle s'épanouissent toutes les qualités qu'il apporte.

Mais plus encore qu'une amitié il attend de vous l'exemple qui reconforte et entraîne. A voir autour de lui tant de négligences coupables et, qui sait, tant de scandaleuses habitudes, ce nouveau qui arrive peut se demander si la vie de travail n'est pas une excuse valable pour se dégager des devoirs auxquels il croyait jusqu'ici.

Comme si, à mesure qu'il grandit, les devoirs ne lui étaient pas imposés avec plus d'autorité !

Vous le savez ; vous le lui direz ; vous appuierez vos paroles par l'exemple. Qui le donnerait cet exemple, si ce n'est vous ?

*

* *

C'est une période si critique, celle où le jeune homme aborde la vie professionnelle, surtout dans le cas d'apprentissage des métiers manuels, qui commence de meilleure heure ! C'est une période critique, puisque c'est celle d'un changement de vie : elle a l'apparence d'une sorte de tutelle.

Jusqu'à quatorze ou quinze ans l'enfant ne connaît guère que la vie de famille, la discipline

de l'école ou des groupements qui l'ont reçu pour le former : le champ de son activité est restreint ; et comme il sort rarement de son milieu, il reste sous le coup des influences qui l'ont saisi dès l'âge de raison.

Puis, un beau jour, sonne l'heure de travailler... L'écolier devient apprenti, en prenant ce mot dans le sens le plus large et de quelque nature que soit cet apprentissage.

Il est généralement très fier de cette transformation, un peu comme du premier duvet de sa moustache. C'est qu'il n'y a pas seulement la moustache qui vient, mais encore les premières ailes qui poussent : c'est la fuite du nid, l'air libre respiré à l'instar d'un homme fait. Et puis aussi on se sent capable de se débrouiller et d'aider ses parents : le sentiment de la liberté et celui de la force portent en eux leur joie.

Belle chose, mais chose grave aussi !

Comment se diriger ? Comment, inhabile encore et inexpérimenté, passer indemne au milieu des embûches semées à chaque pas ?

N'est-il pas vrai que toute la vie, la vie matérielle aussi bien que la vie morale, va souvent dépendre de l'influence professionnelle et des impressions reçues au moment de l'apprentissage ?

Voilà ce qui fait l'importance primordiale, capitale, de cette période de l'existence.

Or, cette influence régulatrice de toute une vie, qui est-ce qui va l'exercer ? A côté des parents, voici qu'un facteur nouveau entre en scène qui sera bientôt prépondérant : c'est la

famille professionnelle, c'est-à-dire le milieu du travail, atelier, bureau, magasin. Mais l'atelier, le bureau, c'est moins le patron ou le directeur, occupé des affaires générales, que le chef de service, le contremaître, le camarade, l'ancien déjà au courant de la maison.

En est-il beaucoup qui comprennent le devoir social et moral qu'ils auraient à remplir ? L'avez-vous compris, vous, les aînés ?

Comment accueillez-vous les "nouveaux" qui vous arrivent ? Comment vous comportez-vous avec eux ?

Pensez-vous quelquefois que vous devez les aider dans leur formation professionnelle et contribuer à en faire ces ouvriers habiles et consciencieux, ces employés compétents qui sont la richesse d'une nation ?

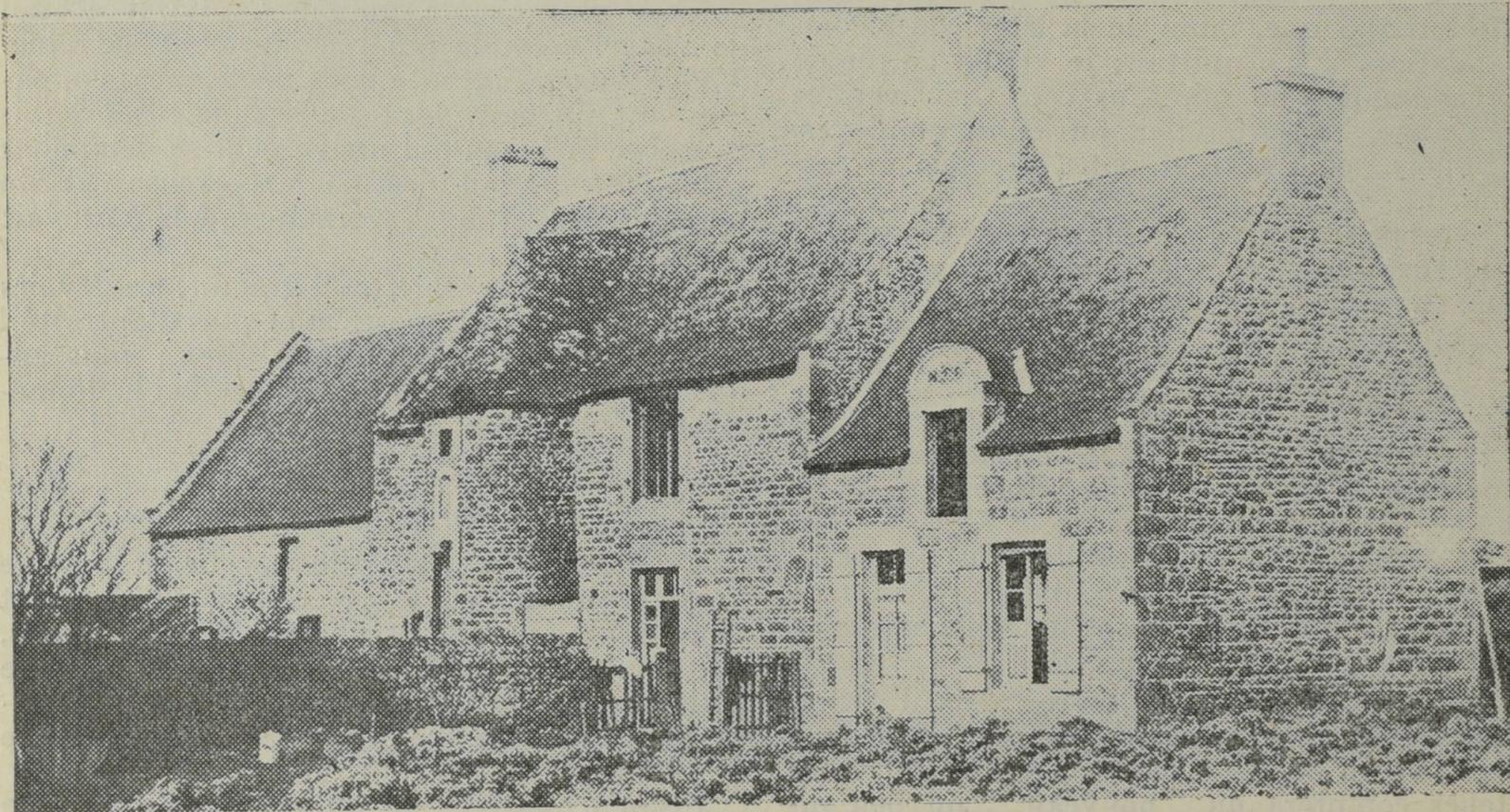
Pensez-vous aussi à leur apporter le secours moral dont, peut-être, ils ont tant besoin ?

Qui sait si les "fortes têtes" de l'endroit ne vont pas s'acharner après eux... Ne faut-il pas déniaiser, "dégrouiller", comme ils disent, ce gamin qui vient d'arriver quelque peu timide et inexpérimenté. Et les conseils pernicieux, les plaisanteries d'un goût douteux iront leur train.

Vous, du moins, entourez-le de votre protection. Quand il rougira sous une raillerie par trop forte et qu'incertain il cherchera autour de lui, qu'il rencontre votre regard honnête et loyal. Trouvez l'occasion de lui dire le mot qui reconforte. Qu'entre vous et lui il sente ce que l'on pourrait appeler "*la complicité du bien*".

François HEBRARD.

(*Les Jeunes.*)



MAISON NATALE DE JACQUES-CARTIER, à Saint-Malo, France.

Un épisode du siège de Québec

1775

PERSONNE n'ignore ce qu'était l'Hôpital Général en 1775.

Des bocages, des prairies en embellissaient les alentours. Cette place était considérée comme la plus champêtre et la plus salubre de la banlieue de Québec.

L'hôpital offrait, par sa situation, aux malades, un air pur et sain, et aux élèves, qui y recevaient alors, en grand nombre, leur éducation, une retraite tranquille et tous les agréments que prodigue une riche nature, surtout dans les saisons du printemps, de l'été et d'une partie de l'automne. Aussi trouvait-on alors dans cette maison, des demoiselles des premières et des plus riches familles du pays.

La guerre venait d'éclater entre les États-Unis et l'Angleterre; les armées américaines étaient entrées dans le Canada, et dirigeaient leur marche sur Québec dans l'espoir de s'en emparer. Les dames religieuses de l'Hôpital Général, n'étaient pas sans inquiétude à cause de leur position en dehors des murs de la capitale. Cependant confiantes dans la Providence et la générosité des généraux américains, elles s'étaient décidées à demeurer dans leur maison avec leurs malades et leurs élèves auxquelles elles ne communiquaient qu'une partie de leurs craintes et de leurs espérances. Elles leur cachaient même, autant que possible, le fait de l'approche de l'armée américaine afin de ne pas troubler le repos des infirmes et des malades, et de ne pas jeter l'épouvante parmi les élèves.

Rien n'était changé à la discipline de la maison. L'usage alors était de donner le soin du ménage à trois des élèves les plus âgées et les plus avancées, tant pour les mettre au fait de la conduite d'une maison que pour les habituer à un travail convenable à leur âge. Celles qui étaient de semaine, (c'était l'expression usitée) étaient dispensées de certains devoirs et d'une partie du règlement; par exemple: elles commençaient leur semaine le dimanche matin après avoir entendu une messe basse qui les dispensait d'assister à la grand'messe du jour.

Or, il arriva qu'un dimanche, à l'époque dont nous parlons, trois des plus anciennes élèves de l'hôpital étaient de semaine. C'étaient Mlles Marie-Anne Tarieu de la Lanaudière, Marguerite Langlois et Mlle Bailly, sœur de l'évêque de Capse, alors curé de la Pointe-aux-Trembles. Comme elles étaient très liées, à peu

près du même âge, et à leur dernière année de couvent, il ne faut pas demander si la semaine devait leur paraître agréable, et si elles se proposaient d'en tirer parti.

L'office de la grand'messe commencé, les trois amies se partagèrent la besogne et convinrent de faire diligence, afin d'avoir plus de temps pour regarder la campagne et causer de leur prochaine liberté.

Une fois le ménage en ordre, les jeunes demoiselles n'eurent rien de plus pressé que de monter sur des chaises pour regarder par les fenêtres, aussi loin que leurs regards pouvaient s'étendre. Quelle ne fut pas leur surprise en voyant défilier, en face de l'hôpital, l'armée américaine, qui leur parut dix fois plus nombreuse qu'elle n'était en réalité. Effrayées de cette apparition inattendue, elles se dirigèrent vers la chapelle, tant pour y chercher un lieu de sûreté que pour avertir la supérieure.

Celle-ci, déjà au fait, sans doute, de cet événement, garda tout son sang-froid et recommanda aux jeunes filles de ne rien laisser paraître de leur trouble au reste de la communauté. Elles obéirent, mais il fut facile de s'apercevoir à leur pâleur, qu'elles étaient en proie à une grande agitation, et il ne se passa pas longtemps avant que toute la communauté fut dans le secret de la nouvelle.

Dans le cours de l'après-midi, le général-en-chef, accompagné de plusieurs officiers de l'armée américaine, demanda une audience à Madame la Supérieure.

La réception se fit avec beaucoup de solennité, et il fut convenu que l'Hôpital-Général, les élèves, les infirmes et les malades seraient respectés, et que les exercices de la maison ne seraient troublés en aucune façon, à condition que les dames religieuses garderaient une neutralité parfaite durant le temps des hostilités. On se retira satisfait de part et d'autre. Rien ne fut changé dans l'ordre de la communauté.

Il y avait dans l'armée américaine, un Monsieur Moreau, natif de Québec et résidant depuis longtemps aux États-Unis, où il avait acquis une certaine influence. Il était, paraît-il un des officiers de l'armée américaine. Ce Monsieur Moreau était le cousin germain de Monsieur Jean Langlois, père de Marguerite Langlois, une des trois demoiselles nommées plus haut. Ce monsieur Langlois résidait à la Pointe-aux-Trembles de Québec, et avait donné l'hospitalité à son cousin Moreau pendant une nuit et une journée. Il n'avait pas manqué de l'informer que sa fille était pensionnaire à l'Hôpital-Général, et l'avait même prié de la prendre sous sa protection dans le cas où par quelque accident, la communauté serait forcée de laisser la maison.

Les rapports entre l'armée américaine et les Dames de l'Hôpital furent d'abord des plus rassurants et toute crainte semblait s'être

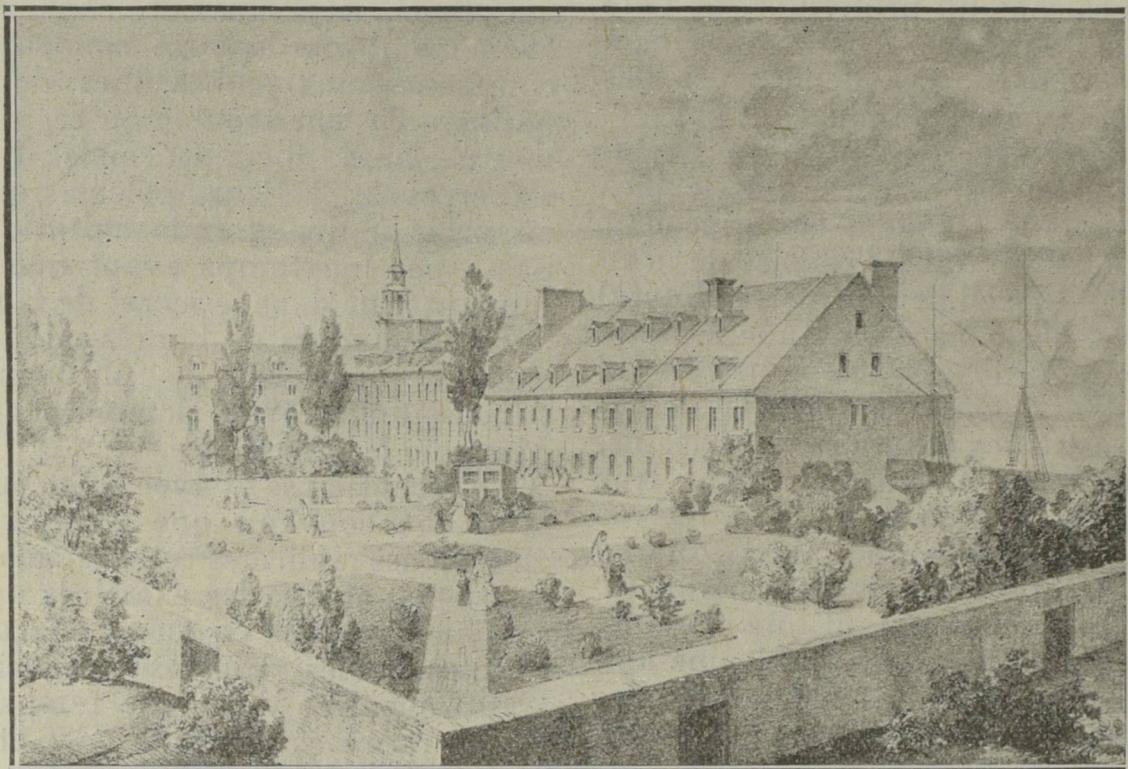
dissipée lorsqu'un événement inattendu, résultat d'un pur accident, vint de nouveau jeter la frayeur dans la communauté.

Un soir au dernier son de la cloche, qui comme on le sait, annonce les différents exercices de la communauté, la corde de la cloche se rompit tout à coup près du nœud qui l'attachait au bois servant à la mettre en mouvement. La supérieure ordonna de suite à un des serviteurs de la maison d'aller rattacher la corde. Cet ordre était donné de la meilleure foi du monde et sans songer aux conséquences qu'il pouvait avoir. Le serviteur, muni d'un fanal, fut bientôt rendu dans le clocher. Comme la nuit était fort sombre, la lumière du fanal fut de suite aperçue de plusieurs soldats et officiers américains qui crurent à une trahison de la part des Dames Religieuses. Dans un moment de

frappait à la porte du couvent, demandant à voir sa fille dans le but de la ramener dans sa famille. La supérieure qui ne connaissait encore rien de la décision d'Arnold, fit tout ce qu'elle pût pour détourner M. Langlois de son dessein, mais il insista tellement, qu'il fallut céder à sa demande.

A peine était-il parti avec sa fille, que le général américain se présentait à la porte de l'hôpital, demandant une entrevue avec les dames religieuses.

Celles-ci s'aperçurent bientôt à l'air sévère empreint sur sa figure, qu'il avait quelque grave sujet de mécontentement. Arnold ne les laissa pas longtemps dans le doute. Il leur reprocha en termes durs ce qu'il appelait leur trahison, leur manque de bonne foi, et ne leur cacha pas la vengeance qu'il se proposait d'en



L'HÔPITAL GÉNÉRAL DE QUÉBEC.

colère, le général résolut la destruction de l'Hôpital. Mais comme il était déjà tard et que la communauté paraissait dans le repos, il remit au lendemain l'entrevue qu'il voulait d'abord avoir avec la supérieure pour lui faire connaître la vengeance qu'il méditait.

Moreau ayant eu connaissance de la colère de son général, se ressouvint de la promesse qu'il avait faite à son cousin Langlois. Le hasard favorisa ses bonnes dispositions. Un habitant de la Pointe-aux-Trembles, étant venu vendre des provisions à l'armée américaine, Moreau le chargea d'une lettre pour M. Langlois, avec ordre de la lui remettre, fut-ce même au milieu de la nuit. En effet, à minuit M. Langlois recevait cette lettre qui lui apprenait que la vie de sa fille était peut-être en danger, et le lendemain de bonne heure il

tirer. Les Dames comprirent de suite de quoi il s'agissait ; elles racontèrent au général ce qui s'était passé la veille et s'exprimèrent sur un ton de candeur et de sincérité tel que le général commença à croire à une erreur, et comme elles le prièrent en grâce de vouloir bien faire une enquête sur ce sujet, et entendre toute leur justification, il y consentit.

Le lendemain à dix heures, il se rendit au couvent avec plusieurs de ses officiers. Les bonnes Dames, qui avaient passé tout l'intervalle en prières, se présentèrent avec confiance devant le général.

Le serviteur qui avait reçu l'ordre de réparer la corde, et tous ceux qui avaient eu connaissance de l'accident, infirmes, malades, élèves, furent convoqués au parloir dans le but d'établir l'innocence des accusées.

Accusateurs et accusées finirent même par monter au clocher pour vérifier sur le lieu même, la vérité des déclarations faites par les divers témoins. Arnold dût être enfin convaincu de son erreur ; il refusa pourtant de l'avouer, et sans toutefois exercer aucune vengeance, laissa longtemps encore peser sur la tête des Dames Religieuses cet odieux soupçon de perfidie.

Ce ne fut qu'à l'arrivée du général Montgomery, devant lequel l'examen de cette affaire fut portée de nouveau, que les Dames Religieuses furent déclarées innocentes et exemptes de tout blâme.

Cet événement fut pendant bien des années un intéressant sujet de conversation pour les Dames et les élèves de la paisible communauté.

Les trois demoiselles qui avaient vu, les premières, l'armée américaine entrèrent l'année suivante dans le monde. Mlle de Lanaudière épousa l'honorable François Baby, Mlle Langlois épousa M. Jean Guillet et Mlle Bailly épousa M. Lemoine de Martigny.

A. L.

La robe blanche

(Conte inédit)

J'ÉTAIS blanche, neigeuse et frisée ! Bien enveloppée dans du papier de soie blanc et pur comme moi, une gentille petite ouvrière m'avait apportée dans une maison, et placée sur la grande table de famille. Alors, une nichée de jolis et mignons petits enfants s'assembla autour de moi. La maman prit solennellement le carton qui me serrait, et défit les rubans. J'entendais autour de moi des chuchotements adorables, de petites voix argentines qui disaient :

“ Quel bonheur, on va voir la robe de première communion de Ninette...”

Quand le fin paquet fut défait et qu'on eut rabattu la soie qui m'enveloppait, ce fut des cris d'admiration, des petits battements de main...

J'étais si jolie ! une vraie merveille ! blanche, blanche, si légère et si frisée, que le moindre souffle me gonflait comme une voile, prête à partir... prête à partir au vent de la vie... au souffle de la destinée, avec la petite vierge qui me revêtirait.

On me porta près de la fenêtre pour mieux m'examiner et j'aperçus, assise dans un fauteuil, les yeux baissés sur un livre de prière, toute recueillie, toute charmante, une fillette rose, une enfant de douze ans, vraie petite vierge, qui pleura de joie auguste en m'apercevant à travers mon éblouissante blancheur...

L'heureuse maman me tendit gravement à la fillette en la baisant tendrement au front :

“ Tiens, Ninette, je te la donne, ne lui fais pas de taches ; garde toujours ta conscience aussi pure et blanche.”

Quelques jours plus tard la petite Ninette Trépanier faisait sa première communion à l'église Sainte-Marie dans le petit village de X..., en Normandie.

Le curé était vieux, très vieux, mais on le vénérât tant, il était si bon... L'église était petite, mais on se sentait plus près de Dieu que dans les plus belles églises de Rome. Pas de somptueux cortège pour accompagner l'unique petite première communiant du village, pas de beau monde dans les bancs ; rien que la famille au complet et quelques bons paysans à la blouse grossière, gens simples et honnêtes, bien dignes de l'estime de leurs maîtres !...

Et la charmante fête, avait été plus touchante que jamais...

Innocente et candide, l'enfant qui m'avait revêtue rayonnait de bonheur. Un sourire d'extase, quelque chose de divin transfigurait le beau visage de la petite vierge.

Elle était heureuse ! C'était son premier pas dans la vie...

Le père et la mère pleuraient de joie émue. Les petits, sentant que quelque chose de grand s'accomplissait, croisaient bien gentiment leurs petites mains et restaient adorablement sages. On eût dit une bande de petits anges formant cortège à la Vierge.

Puis, la cérémonie terminée, on revint à la maison par l'allée transversale bordée de cerisiers en fleurs. De jolis petits fleurons blancs se détachent de temps en temps, et viennent tomber sur la jolie tête voilée de la petite première communiant encore toute recueillie et toute émue...

Il fait beau, le soleil rit, les oiseaux chantent l'hymne d'amour au Créateur ! Au loin, la source sursure entre les roseaux. Tout parle de calme et de paix. On marchait sur de mignonnes petites fleurettes qui s'écrasaient sous les pas en répandant éperdument de capiteux parfums. Et le voile blanc de la première communiant se gonflait sous la brise exquisement parfumée...

Elle était éivrée de bonheur, quelque chose de beau, de divin chantait dans son jeune cœur, et dans son innocence, sa candeur, elle commençait à sourire à l'avenir que Dieu lui préparait.

L'IDYLLE

— “ Écoute plutôt que je te raconte leur histoire. Elle est simple et touchante, c'est un roman en deux lignes, mais un roman si gracieux, si ingénu... oh ! écoute...”

“ Ils étaient très jeunes tous les deux ! Et ils s'aimaient, oh ! d'un si grand amour ! oui,

ils s'aimaient en cachette, ils s'aimaient sans se le dire. C'était si délicieux et si douloureux en même temps... Elle, n'avait des yeux que pour lui. Toute sa jeune tendresse, tout son joli petit cœur lui appartenait.

Lui, adorait en silence, en héros de roman, ces beaux yeux de pervenche qu'il avait rencontré un jour, par un hasard, dans une promenade sentimentale au jardin du Luxembourg. Ninette avait alors seize ans. Elle était petite, mignonne et jolie. C'était une blondinette aux cheveux frisés, une enfant aux jupes courtes et la natte dans le dos. Mais son fin visage laissait déjà voir les yeux langoureux, les yeux tendres de la femme aimante encore endormie sous le charme gracieux de l'enfance.

Il l'aima de suite — oh ! combien — de toute la force, de toute l'ardeur juvénile de ses vingt ans. Il l'aima, et ne pensait plus qu'à elle, à ses yeux de pervenche... Ninette le rencontrait tous les matins au Luxembourg. Dans ce délicieux coin de Paris, à force de se voir et de se rencontrer, les deux enfants se sentirent attirés...

Elle s'intéressa aussi à lui, la jolie mignonne, le trouva très sympathique, très distingué et... quelque chose de très doux, très bon, chanta dans son jeune cœur !

Elle l'aima ! oh ! combien... oui, elle l'aima, mais à seize ans, cette jolie enfant élevée dans les principes ultra-austères, ne savait pas ce que c'est que l'amour. Un roman?... en avait-elle jamais lu?... grand'mère était trop à cheval sur ses idées pour le lui permettre. Cependant, la pauvre petite aimait d'amour, et en souffrait... Il était toujours si seul, ça l'attristait de ne pouvoir s'approcher pour lui parler... cependant, rien que de l'apercevoir même de loin, elle était contente. Il lui semblait que ses yeux lui envoyaient sa tendresse, l'assuraient de son affection — elle était si tendre, elle avait tant besoin d'aimer ! — et pour un instant elle était heureuse. Entre-temps les semaines s'écoulèrent. La rentrée vint. Ninette dû retourner à ses études. Les promenades au Luxembourg se firent plus rares. Jacques en éprouva de la peine. Les heures de sortie étant changées, l'étudiant ne la rencontrait plus. Il souffrit de cette absence, sans se douter qu'elle souffrait aussi la mignonne aimée...

Enfin un jour, longtemps plus tard, il la revit. Elle était plus grande, plus élancée, beaucoup plus jeune fille ! mais combien pâle... elle devait se relever de maladie... Le jeune homme sentit son cœur battre très fort... oh ! ce fin visage, blanc comme de la cire... Il eut peur de la voir mourir, une lueur fauve brilla dans son regard angoissé. Jacques aimait tant sa jolie petite inconnue... Ses genoux fléchirent, il enlaça un de ses vieux amis, un arbre, pour s'épancher...

Devant la fontaine Médicis, près de la grille qui entoure le bassin, un rustique banc de jardin lui offrait asile. Suffoquant de douleur et d'amour, il s'assit, sans s'apercevoir qu'une femme, une jeune fille avait pris place aussi. Ils étaient seuls. Tout étourdi par la secousse, il se prit la tête dans les mains pour pleurer plus librement sous la verdure... Une jolie petite main s'appuyant soudain, tout doucement sur son épaule, il entendit une petite voix douce comme un son de cristal, une petite voix lui dire tendrement :

— Vous souffrez?... Il releva la tête... c'était son idole !... Yeux bleus et yeux noirs échangèrent leur secret... les yeux de pervenche les premiers laissèrent éclater leur lourde tendresse.

— Mademoiselle, permettez-moi de me présenter, je m'appelle Jacques Landry.

— Et moi, je m'appelle Ninette Trépanier.

— Il y a si longtemps que je vous connais et... si longtemps que... que je vous aime !

— Oh ! moi aussi il y a longtemps que je vous aime...

Glouglou, glouglou, faisait l'eau de la fontaine. Les moineaux impertinents sifflèrent un duo d'amour.

Pour une fois indulgente, la grand'mère connaissant leur secret et leurs deux cœurs, s'était éloignée insensiblement, et suivait de loin en souriant le joli couple, tout en préparant déjà la fête des fiançailles...

Voilà leur roman ! C'est la grand'mère qui me la raconté un soir au crépuscule, près de la cheminée où pétillait un bon feu, tandis qu'au dehors une grande tempête de neige enveloppait Paris, le jardin du Luxembourg et les "blanches épaules de ses statues".

BONHEUR PERDU

Assise devant un grand feu qui brûlait gaiement dans la grande cheminée de style gothique, Ninette, la petite fiancée, détachait avec des gestes las, les feuillettes d'un gros cahier rempli d'une petite écriture fine et serrée qu'elle jetait à la flamme. Pâle, les yeux cernés d'un bistre jaune, la jolie petite sensitive tenait son cœur pour ne pas crier chaque fois que la flamme devorait ses phrases.

Le papier noircissait... flambait... la jolie petite écriture se gonflait, les mots rougissaient, devenaient incandescents, étincelaient... comme pour montrer encore une fois le grand amour qui les avait dictés... puis... lentement, tout disparaissait... s'en allait en fumée !... et c'était fini, il ne restait plus que de la cendre !... de la cendre que le souffle léger de la jeune fille faisait voler et s'éparpiller dans l'air chaud de la chambre... — et il fallait recommencer et recommencer encore... oh ! l'affreuse torture de brûler elle-même ce cher cahier,

auquel elle tenait tant avant la guerre... oh ! la douleur atroce qui étreignait son pauvre petit cœur si aimant, quand la flamme gourmande montait, montait gaîment, envahissant le papier, emportant les beaux souvenirs...

Ninette pliait sous sa douleur !

Cependant elle eut encore assez de force de caractère et sut se maintenir malgré sa faiblesse. Le joli cahier passa entier au feu ! Le joli cahier qu'une main heureuse avait rempli de si beaux souvenirs... Ce fut une demi heure atroce... une demi heure horrible qui fit sentir à son pauvre cœur déchiré toutes les affres de l'agonie...

A la dernière page, avec un gros et déchirant soupir, la poitrine soulevée par des soubresauts hoqueteux, elle approche de ses yeux trempés de larmes, une petite carte de militaire aux drapeaux des alliés — une petite carte toute maculée de terre et de sang, glorieux trophée du héros resté au champ d'honneur — et relu avec anxiété et déchirement les derniers mots d'amour envoyés de loin par l'aimé.

“Ma Ninette, espère toujours malgré tout. Ma troisième blessure vient de guérir, je suis reparti au devoir. Je t'écris dans la tranchée pendant que les obus pleuvent sur ma tête. On était bien tranquille à manger la soupe, quand le tac-tac des mitrailleuses ennemies est venu nous déranger. Je pense affectueusement à toi ma Ninette, et veux mourir dans ton souvenir, si je tombe encore une fois. J'ai relevé mon lieutenant qui est tombé raide à mes pieds, et suis encore tout étonné de n'avoir rien reçu de l'obus qui éclatait en ce moment, à quelques pas de moi, bouleversant toute la tranchée.

Le feu ennemi continue toujours très serré. J'ai la figure pleine de boue et de sang, mais je ne sens point de blessure. Prie pour moi Ninette, et espère encore, espère malgré tout... tout...” — ici, une grosse goutte de sang éclaboussait toute la carte, puis, une écriture tremblante, mal assurée, ajoutait ces mots héroïques : “Je suis tombé, au revoir Ninette ma mignonne fiancée, ne pleure pas, prie pour la France... prie... pour moi... qui l'aime tant... Je meurs dans ton souvenir — les derniers mots, la signature : Jacques Landry, étaient hachés, coupés, à peine visibles. On sentait que le mourant perdait ses forces...

Le regard fixe, les yeux presque vitreux, les mains nerveusement crispées sur sa chaise, Ninette revivait la bataille.

“...la soupe arrive de loin. Fatigués, harassés, l'appétit aiguisé par le grand air, les pauvres soldats sont contents de la voir. Gais comme de grands enfants ils se groupent joyeusement autour de la grande marmite, tous pleins de bonne humeur, leur quart en main, échangeant de joyeux propos. Tout à coup... un coup sourd... le canon gronde... les obus

éclatent. Les hommes se lèvent, chacun se précipite sur ses armes, tous oublient l'appétit, tous oublient de prendre des forces. Des mottes de terre sautent en l'air, la tranchée est toute bouleversée par les obus qui éclatent avec acharnement. Dans un petit coin du boyau, témérairement, sous la mitraille qui pleut, le sergent Jacques Landry prend un crayon et griffonne précipitamment quelques mots à sa fiancée, dont l'image gracieuse et jolie se dresse devant lui au moment où il va mourir. Les soldats tombent, fauchés les uns après les autres. La section est diminuée de moitié. Le sergent Landry écrit toujours.

C'est la dernière fois pensa-t-il, je ne la reverrai plus ma Ninette, en évoquant encore les yeux de pervenche de la jeune fille qu'il aime. Mais voilà tout à coup, le crayon qui saute de sa main... le sang gicle sur la petite carte déjà toute souillée de terre... Le sergent Landry est tombé à son tour ! Malgré la gravité de sa blessure, l'esprit encore lucide, il avance sa main, ramasse son crayon et ajoute encore quelques mots à l'aimée, sa dernière pensée : “... ne pleure pas Ninette... prie pour la France... prie pour moi...” tend la carte à un ami resté debout et retombe sur la terre humide de son sang.

.....
Six mois plus tard, Ninette Trépanier la jolie petite fiancée du sergent Jacques Landry, prenait le voile et devenait à jamais sœur Saint-Charles. Quand on m'eut raconté leur histoire, je compris toute l'étendue du sacrifice. Le fiancé était mort héroïquement sur le champ de bataille ; en brûlant son cahier de souvenirs, la tendre petite fiancée mourait héroïquement pour le monde.

M. E. LABRU-MISSIR.

UNE LARME DEVANT DIEU

Comme un lis penché par la pluie
Courbe ses rameaux éplorés,
Si la main du Seigneur vous plie,
Courbez votre tête et pleurez.

Une larme à ses pieds versée
Luit plus que la perle enchassée
Dans son tabernacle immortel ;

Et le cœur contrit qui soupire
Rend un son plus doux que la lyre
Sous les colonnes de l'autel.

Le Noël.

Le grizzly dans les Montagnes Rocheuses

A LA RECHERCHE DU VIEIL EPHRAÏM



EST un auteur de langue anglaise qui nous fait pénétrer dans la vie des ours et des chasseurs d'ours.

Au cœur des Montagnes Rocheuses, dans une contrée tourmentée où chaque vallée s'encaisse entre des chaînes prodigieuses, il a fallu aux deux chasseurs vingt jours d'ascensions, de marches forcées, pour parcourir cent milles à peine. Mais ils sont maintenant sur le territoire du gros gibier, parmi les retraites farouches du terrible grizzly, l'ours gris énorme et sans peur, le *vieil Ephraïm*, dont les exploits sont le thème favori des chasseurs de l'Ouest.

Du haut en bas de la vallée, des brèches entre les grands pics et des crevasses sinueuses, des éboulis monstrueux, du dessous des neiges éternelles provient un murmure berceur. C'est la musique de l'eau. Le trille des sources, le gazouillement des ruisselets se mêlent au chœur des cascades. Dans l'air flottent de chauds parfums. Les premières fleurs éclaboussent de taches violentes, rouges, jaunes et pourpres le flanc ensoleillé des monts.

Bruce et Langdon se sont assis. De la lorgnette ils explorent les crêtes environnantes.

QUELQUES MOTS SUR LE GRIZZLY

Le grizzly est friand de fruits, de glands et de racines. Il va lentement, sa grosse tête se balançant à quelques centimètres du sol. Son odorat est si développé qu'aveugle il pourrait attraper facilement une fourmi rouge. De ses longues griffes, il retourne les pierres plates, renifle, darde sa langue râpeuse, une fois, deux fois, et passe à la pierre suivante, "semblable dit un écrivain d'Amérique, à un éléphant qui chercherait des cacaoettes au milieu d'une balle de foin."

Parfois, les grizzlys sont nés chasseurs et tueurs de gros gibier. Parfois, ils le deviennent, par hasard.

Mais alors ces ours sont les plus redoutables des carnassiers. Ils attaquent le bison, le terrassent et le traînent pour s'en repaître dans un endroit écarté. Il fuit rarement devant l'homme, l'affronte quand il est attaqué et, pressé par la faim, assaille de lui-même.

COMMENT LE GRIZZLY GUÉRIT SES BLESSURES

Nos chasseurs avaient réussi à approcher d'assez près un grizzly qui, pour une raison

mystérieuse, se hâtait au petit galop vers l'entrée d'un col.

Bruce ouvrit le feu. Langdon, à genoux, l'imita. A 200 mètres, une balle frappa l'animal. A 300 mètres, il fut frappé de nouveau. Mais vingt balles, à cette distance, ne l'eussent certainement pas tué. Il s'arrêta net et fit volte-face avec un rugissement qui ressemblait au beuglement d'un taureau fou; clameur de rage qui s'entendit à plus d'un mille aux alentours...

Bruce brûlait sa septième cartouche à 700 mètres. L'ours sentit courir un sillon de feu le long de son échine; alors, effrayé soudain par cette foudre d'un nouveau genre, et impuissant à la combattre, il s'enfuit péniblement et se mit à descendre la pente de l'autre versant de la montagne.

Le soleil déclinait déjà lorsque le grizzly atteignit la petite mare de boue glaiseuse qui lui servait de médecin. La petite mare avait 30 pieds de diamètre. La glaise y était fraîche et douce, elle calma le lancinement et fit emplâtre sur les plaies à vif.

Longtemps, l'animal demeura dans ce bain moelleux de boue. Le soleil se coucha, l'obscurité vint, les étoiles emplirent le ciel.

SUR LA PISTE

Bruce et Langdon s'éveillèrent en même temps que l'aube. Les premières roseurs du soleil coloraient les sommets des monts. L'air était chargé de parfums, celui des fleurs, de la rosée et des grands sapins des Rocheuses.

Il ne fut pas difficile aux deux hommes de découvrir la piste du fauve, marquée d'un chapelet de larmes rouges. Ils s'engagèrent dans la futaie et ils atteignirent le ruisseau; là, des empreintes de l'ours sur le sable noir les amenèrent à s'arrêter.

Bruce écarquilla les yeux. Une exclamation d'étonnement s'échappa des lèvres de Langdon, et, sans qu'ils échangeassent un mot, ils tirèrent, d'un commun accord, chacun un mètre de leur poche et s'agenouillèrent près des empreintes.

— Quinze inches et quart!... émit Langdon.

— Quinze inches et demi! triompha Bruce. La plus belle bête que j'aie jamais vue!

Il était 10 h. $\frac{1}{2}$ quand ils arrivèrent à la mare où l'animal avait pansé ses plaies.

— Il doit être plutôt touché, affirma Bruce d'une voix basse. Il y a passé toute la nuit.

Alors, l'arme prête, l'œil au guet, ils s'enfoncèrent, précautionneux, dans le silence de la gorge.

L'OURS EN CHASSE

Le grizzly avait faim. Sa faim n'était pas de celles qu'on apaise avec des fourmis, des limaces ou même des loirs et des marmottes.

Les yeux, les oreilles et les narines alertes, il descendit lentement:

Il surprit bien des fumets dans le vent. Mais le soleil était sur le point de se coucher, quand il découvrit enfin une proie digne de lui.

Il aplatit sa masse énorme derrière un rocher, à l'entrée d'une prairie raboteuse. A quelque 300 mètres au-dessous de lui s'élevait un boqueteau de pins au bord d'un lac en miniature. Dans ce boqueteau, il y avait un caribou, peut-être même deux ou trois...

Pendant dix bonnes minutes, le grizzly ne bougea pas ; puis, les oreilles pointées en avant, il avança lentement, sans bruit. A l'orée des pins, il s'arrêta. Un craquement de branches brisées lui parvenait distinctement. Les caribous s'étaient levés, mais ils n'étaient pas inquiets. Ils allaient sortir du boqueteau pour aller boire avant de paître.

Caché par le feuillage, l'ours commandait la rive du lac et la courte étendue de plaine.

Un vieux caribou, suivi d'un jeune mâle, s'ébranla dans la direction du lac. L'ours sortit de sa cachette, se ramassa sur lui-même, puis bondit en avant, 40 mètres au maximum le séparaient du jeune mâle. Il avait couvert la moitié de la distance, tel un bolide, quand les caribous l'entendirent. Ils détalèrent comme des flèches. Mais il était déjà trop tard.

Comme le vent, l'ours s'était porté sur le flanc du jeune caribou et l'avait un peu dépassé. Il obliqua légèrement sur le côté, et d'un élan il s'enleva, telle une balle. Sa formidable patte droite ceintura l'encolure du cerf, et, lorsqu'ils s'abattirent ensemble, sa patte gauche vint saisir et broyer le mufle frémissant.

Le grizzly tomba dessous, comme toujours, replia une patte de derrière, la détendit, et ses cinq griffes éventrèrent le caribou.

Il sentit et goûta la chair palpitante, lapa le sang âcre et chaud. Pendant deux heures, il festoya sans interruption, arrachant les minces feuilles de graisse qui entouraient les reins de sa victime et les mâchant, les yeux mi-clos. Après quoi, ayant tiré les restes du caribou dans un creux du terrain propice, il les couvrit avec des aiguilles de pin, des branches et de l'écorce pourrie. Puis il sortit rapidement du bois.

DEUX ADVERSAIRES

Le grizzly se réveilla aux premiers rayons du soleil. Il étudia les fonds de la vallée, luisants encore d'humidité, et il n'y vit rien d'inquiétant. Il flaira l'air qui embaumait la fraîcheur de l'herbe tendre, des fleurs et des pins balsamiques. Puis il se mit à lécher sa blessure.

Maintenant, il regagnait le théâtre du festin de la veille. Il avait parcouru la moitié de la distance qui le séparait de la vallée, lorsqu'un souffle du vent porta jusqu'à lui un fumet qui lui fit émettre un sourd mugissement de rage. Il s'arrêta quelques secondes, et son épaisse collerette, à la naissance des épaules, se hérissa, indice de colère.

Il venait de sentir l'odeur d'un autre ours.

Cette odeur provenait directement du boqueteau de pins où était cachée la carcasse du caribou.

Le grizzly se mit à descendre rapidement, pour ne s'arrêter qu'à l'extrémité du plateau surplombant le lac. A 65 mètres au-dessous de lui, la *cache* était violée. Le voleur était un puissant ours noir, moins pesant, certes, mais plus haut que le grizzly. Il avait tiré de sa cachette la carcasse du caribou et mangeait.

Le grizzly se remit en marche lentement. Lorsqu'il atteignit la pelouse, à 30 ou 40 mètres peut-être du formidable envahisseur, il s'arrêta de nouveau.

Son attitude n'avait rien de particulièrement menaçant, si ce n'est que sa collerette se hérissait davantage.

L'ours noir leva la tête de dessus son festin, et pendant une bonne demi-minute ils se dévisagèrent. L'énorme tête du grizzly se balançait maintenant de gauche à droite en un lent mouvement de pendule. L'ours noir était aussi immobile qu'une pierre.

“ Méfie-toi du grizzly qui balance sa tête ”, tel est le premier commandement du chasseur montagnard. Toujours lentement et délibérément, le nôtre marcha droit sur le voleur.

UN DUEL ÉPOUVANTABLE

A deux milles de là, blancs et presque sans souffle, les yeux aux oculaires de leurs jumelles, Langdon et Bruce, les deux chasseurs, étaient accroupis à côté d'un roc, sur le flanc de la montagne... Et voici ce qu'ils virent.

A dix pieds de la carcasse, le grizzly s'arrêta de nouveau. Cette fois, sa tête se balançait plus rapidement de gauche à droite et un grondement de tonnerre sortait d'entre ses mâchoires à demi ouvertes.

Les crocs de l'ours noir s'étaient découverts.

Avec ce rugissement rauque qui ne ressemble au cri d'aucun autre animal, le grizzly se précipita sur l'ours noir. Celui-ci se souleva légèrement sur son arrière-train, juste assez pour se rejeter un peu en arrière. Leurs poitrines se heurtèrent. L'ours noir roula sur le dos ; mais le grizzly était trop avisé et trop vieux pour se laisser prendre à cette ruse, et les griffes tranchantes de l'ours noir ne rencontrèrent que le vide lorsque sa patte postérieure droite se détendit violemment ; par contre, le grizzly enfonça ses longues canines jusqu'à l'os de l'épaule de son ennemi ; en même temps, il lui portait un terrible coup du revers de sa patte gauche. Mais le grizzly était un fouisseur et ses griffes étaient usées ; l'ours noir, lui, grimpeur d'arbres, avait des griffes comme des couteaux, et comme des couteaux aigus elles s'enfoncèrent dans l'épaule blessée du grizzly.

Avec un rugissement qui fit trembler la montagne, le grizzly s'arracha au corps à corps

et se dressa de toute sa hauteur, de tous ses 9 pieds et 6 pouces. Sa gueule s'ouvrit toute grande, ses dents blanches se découvrirent, ses yeux se mirent à briller d'un feu vert-rouge.

Pendant quelques secondes, il demeura dressé, mais comme l'ours noir avançait d'un pas, il se laissa retomber rapidement sur ses pattes.

Ce fut une de ces batailles dont seules sont témoins les jungles et les montagnes. Les rugissements en réveillèrent tous les échos des vallées.

Les deux bêtes géantes s'étreignaient de leurs puissants avant-bras et s'entre-déchiraient de leurs crocs et de leurs griffes de derrière. Alternativement, ils roulaient dessous ou dessus. Le noir griffait férocement ; le grizzly se servait surtout de ses dents et de sa terrible patte droite postérieure. Il luttait pour rester dessous, comme il s'était jeté sous le caribou qu'il avait éventré. Encore et encore, il enfonçait ses longs crocs dans la chair de l'autre ; mais l'ours noir savait, lui aussi, se servir de ses dents et mettait en pièces l'épaule du grizzly.

Soudain, leurs mâchoires se rencontrèrent.

Il y eut un grincement des dents contre les dents, un sinistre craquement d'os broyés. L'ours noir fut jeté sur le côté comme s'il avait eu le cou brisé et le grizzly le prit à la gorge. L'ours noir combattait toujours cependant. Mais sa gueule ouverte et saignante était im-

puissante maintenant que le grizzly avait refermé la sienne sur sa jugulaire.

Tombé sur le sol, il put encore, d'une de ses pattes de derrière, labourer le grizzly de la poitrine au bas-ventre, ouvrant ainsi une profonde blessure de 3 pieds de long.

Cependant l'ours noir était déchiré. De gros quartiers de chair avaient été arrachés de son corps. Il fit un effort pour se relever et le grizzly se rua de nouveau sur lui. Ses mâchoires puissantes se refermèrent sur le museau de l'ours noir. Il y eut un craquement déchirant et, du coup, le combat cessa.

L'ours noir était mort. Mais le grizzly continua à déchirer et à étripier pendant dix minutes. Et lorsqu'il eut terminé, la scène du combat était horrible à voir.

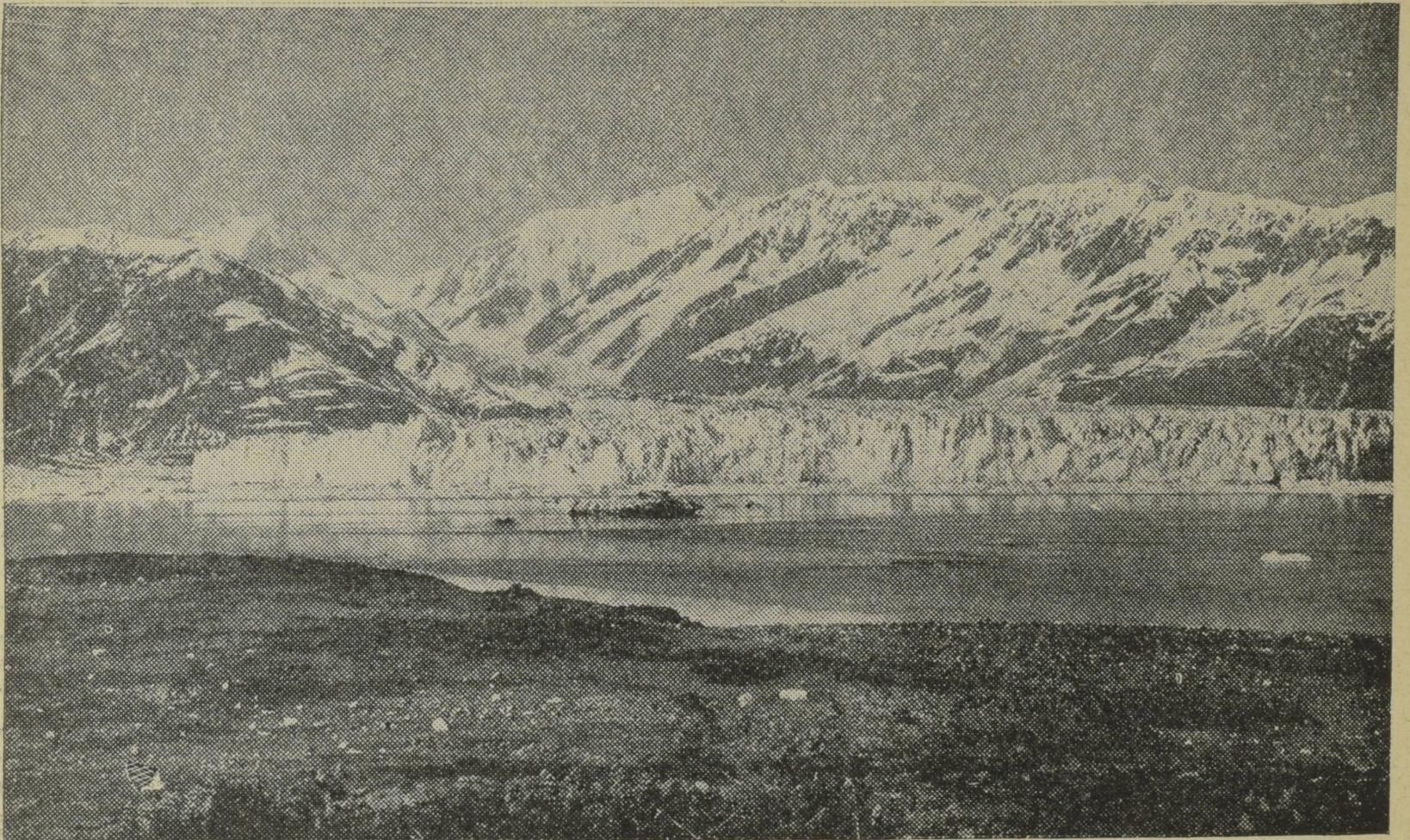
LA POURSUITE

Bruce se mit sur pied en un clin d'œil.

— Viens ! cria-t-il à son compagnon. Le noir est mort. Si nous nous hâtons, le grizzly est à nous.

Le grizzly n'était pas en état de manger. Pendant de longues minutes, il demeura la tête basse, tandis que le sang s'amassait en petites mares sous lui...

Pendant plusieurs jours, nos chasseurs perdirent la trace du fauve. Pour la retrouver, il leur



LE GLACIER HUBBARD, un des plus grands de l'Amérique du Nord.

fallut l'aide des chiens. Une meute d'airedales fut lâchée dans la forêt. Ce sont des chiens courageux, à la mâchoire énorme, et que l'ours même n'intimide pas.

...L'abolement des chiens réveillait les échos de la vallée. Le grizzly s'arrêta, dressé sur les pattes de derrière. Les chiens accouraient, épaule contre épaule. Le grizzly se rua sur les assaillants. D'un brusque revers de sa patte droite, il en rassembla pêle-mêle sous lui, broyant une échine d'un coup de mâchoire, arrachant une tête de ses griffes aiguës ; il mit la panique chez ses ennemis qui, mal ressaisis encore, s'arrêtèrent, non sans qu'un troisième eût été lancé dans le précipice.

Rapides comme l'éclair, les neuf survivants avaient encerclé le fauve. Appuyés sur leurs pattes de devant, ils étaient prêts à bondir de côté ou en arrière pour éviter une brusque attaque, et ils donnaient ensemble ce jappement rapide et féroce qui avertit le chasseur que le gibier fait tête.

Ils avaient pour mission de harasser et de tourmenter, de retarder la fuite, de forcer la proie à s'arrêter jusqu'à l'arrivée des maîtres.

Après trois ou quatre tentatives vaines au cours desquelles les chiens l'évitèrent, grâce à leur vitesse supérieure, il battit lentement en retraite, avec la meute sur les talons. A mesure qu'il fuyait, les airedales s'enhardissaient.

Finalement, l'un d'eux bondit en avant des autres et planta ses crocs dans la jambe de l'ours. Avec un nouveau rugissement, le grizzly fit encore tête. Il perdit ainsi dix précieuses minutes avant de continuer à gravir l'épaulement de la montagne.

Il lui fallut une demi-heure pour gagner les dernières crêtes rocheuses.

Lorsqu'il quitta brusquement l'abri protecteur des rochers, le grizzly déploya une telle vitesse que les chiens perdirent du coup une cinquantaine de mètres sur lui.

Mais alors les chasseurs parurent.

Le grizzly se détachait nettement sur le fond de la montagne. Il entendit la plainte déchirante de la première balle qui fit jaillir un jet de neige à 5 mètres de lui. Un deuxième coup de feu, puis un troisième, et ce fut tout. L'animal reçut un coup formidable à la base du crâne. Ce fut comme si une massue s'abattait sur lui et il dégringola comme une masse.

(L'Echo du Noël).

VIATOR.

Les joies trop faciles amollissent et abaissent. Il faut l'effort, il faut la lutte ; pour achever l'œuvre de l'ascension d'une âme, il faut souvent la douleur. Seigneur, détournez nos pas des routes basses et ouvrez devant nous les sentiers rudes et escarpés qui montent.

MONLAUR.

UN PRODUIT CANADIEN



FABRIQUE PAR
LA CIE. E. W. GILLET LTEE.
MONTREAL TORONTO
QUEBEC

BONS MOTS

— Dis papa, qu'est-ce qui distingue la civilisation de la barbarie ?

— C'est bien simple : la civilisation consiste en l'art de tuer son ennemi à une lieue avec un boulet de canon. Et la barbarie, c'est de lui couper la tête avec un sabre

Dans un salon de barbier :

— Ah ça ! mon ami, dit le client au garçon qui lui coupe les cheveux, pourquoi me racontez-vous toujours des histoires de crimes... des scènes horribles ?...

— Oh ! c'est bien simple ; cela fait dresser les cheveux sur la tête et le travail devient plus facile.

Le miracle des petits agneaux

Il y a une vingtaine d'années, je prêchais une retraite à la maison-mère des Sœurs de Sainte-Anne, à Lachine. Le jour de mon départ, prenant le dîner chez M. Nazaire Piché, curé de Lachine depuis quarante ans, le vénérable septuagénaire me dit : " J'étais au parloir tout à l'heure, appelé par une bonne dame de Rawdon, dont la nièce a pris l'habit ce matin. Au cours de la conversation, elle me demanda :

" — Vous rappelez-vous, Monsieur le Curé, le miracle des petits moutons de Rawdon ?

" — Certes, si je me le rappelle, répondis-je, et combien de fois ne l'ai-je pas raconté !

" — J'étais là, vous savez, Monsieur le Curé, j'étais l'une des enfants témoin du miracle, j'avais dix ans. J'en ai soixante bien comptés, aujourd'hui... "

— Cela ne vous dit rien, mon cher Père, reprit le curé. Eh ! bien, voici les faits :

" Vers l'année 1850, par une belle matinée de juin, une voiture s'arrêta devant le presbytère de Rawdon, petit village niché au flanc des Laurentides. On venait chercher le vicaire pour aller porter le bon Dieu à un malade assez éloigné. Dans nos campagnes, comme vous savez, le Saint Sacrement est porté de manière ostensible. Près des maisons, le cocher agite sa clochette, tout le monde sort et vient s'agenouiller au bord du chemin.

" Ils cheminaient ainsi paisiblement sur la grand'route, le jeune prêtre et son compagnon, lorsqu'ils virent venir à eux un camion que conduisait un homme connu par sa haine féroce de notre sainte religion. Il se dit sans doute qu'il avait là une belle occasion de manifester son mépris pour tous ces rites superstitieux de l'Eucharistie. Le chemin était large, mais le malheureux approcha sa lourde voiture de manière à heurter violemment celle du prêtre, dans le but apparent de la faire chavirer. Le cocher bondit d'indignation ; armé de son fouet, il levait le bras pour cravacher l'insulteur et venger l'injure faite à l'auguste Sacrement.

" — Non, non, asseyez-vous, lui dit tranquillement le vicaire, laissez cet homme. Vous verrez que Notre-Seigneur saura tirer sa gloire de l'insulte qu'on vient de lui faire.

" Ils parvinrent au domicile du malade. Les membres de la famille, des personnes du voisinage, des enfants étaient groupés sur la galerie et aux abords pour adorer le divin Consolateur des mourants. Tout près de là paissaient sept ou huit jeunes agneaux du printemps. A peine eurent-ils vu le prêtre descendre de voiture, portant dans ses mains la sainte custode,

qu'ils accoururent, et ensemble, formés en demi-cercle, ils s'agenouillèrent tout doucement devant l'Agneau de Dieu qui passait. Vous concevez l'émotion du vicaire et de tous les témoins du miracle.

" L'Hostie sainte une fois donnée au malade et les prières dites, on entoura le prêtre, les enfants surtout, encore très excités.

" — Monsieur, Monsieur, avez-vous vu tout à l'heure les petits moutons agenouillés comme nous autres ?

" — Certainement, mes enfants, répondit le vicaire, et je vais vous donner l'explication du prodige.

" Il raconta alors l'incident de la route, l'outrage fait à l'Eucharistie par le farouche sectaire, la réparation promise au conducteur pour apaiser sa sainte colère.

" — Je ne croyais pas, mes enfants, poursuivit-il, que ma prédiction se réaliserait si tôt. Mais voyez comme le bon Dieu s'y est pris : il a renouvelé le miracle de la Crèche. La Sainte Écriture nous rappelait au temps de Noël le mot du prophète : " Israël ne reconnut point le Dieu qu'il avait fait, mais le bœuf connut son Seigneur et l'âne la crèche de son Maître." L'homme ennemi n'a pas voulu tantôt reconnaître et respecter la présence du Dieu caché sous les voiles eucharistiques ; le Père qui est dans les cieux lui a fait rendre cet hommage par ces petits agneaux, très gentils, mais dépourvus de la raison. Quelle leçon pour nous tous, mes enfants, et comme elle doit ranimer notre amour envers la divine Eucharistie ! "

Suivant son désir, j'ai refait maintes fois le récit du curé de Lachine. Aujourd'hui, je le consigne dans ces pages, *in memoriam*.

Nap. PARÉ, S.J.

La vertu commence là où commence l'esprit de sacrifice ; elle augmente à mesure qu'augmente l'esprit de sacrifice ; elle se consume lorsque se consume l'esprit de sacrifice.

Mgr RUMEAU.

Tâchez d'être bon, aimable, simple envers tout le monde et ne croyez pas que le christianisme consiste dans une vie morose et mélancolique.

Père LACORDAIRE.

Je souhaite que vous soyez de ces âmes qui sentent l'exil au dehors, la patrie au dedans, la vie profane à la surface, la vie sacrée, pure, tranquille, au sanctuaire.

Père GRATRY.

Le salaire

LOLA del Moadá (Lolita pour ses parents, son institutrice française et ses amies madrilènes) était l'unique fille d'un richissime planteur de Cuba. Elle était née là-bas, dans l'île... Mais elle n'en gardait qu'un souvenir très confus, la santé précaire de Mme del Moadá ayant obligé son mari à réaliser sa fortune et à rentrer en Espagne, peu d'années après la naissance de leur enfant.

Lolita avait maintenant treize ans ; c'était une superbe fillette à la brune toison frisée, aux grands yeux profondément expressifs. Mais, hélas ! ces yeux là, si intelligents pourtant, ne reflétaient, la plupart du temps, que les dédains d'un cœur orgueilleux, ou la nonchalance d'une âme ennuyée !... Comblée de tout ce que peut rêver une enfant riche, celle-ci s'endurcissait justement parce qu'elle voyait ses désirs trop vite satisfaits : elle les jugeait au-dessus du commun des mortels ! Et, à mesure que s'accroissait sa sécheresse de cœur, un insurmontable ennui empoisonnait son existence.

Elle apprenait ses leçons comme en se jouant, et faisait ses devoirs d'une plume précise et rapide. Mais elle avait horreur des travaux manuels, ne raffolait de la musique que lorsqu'elle ne devait pas la faire elle-même, et englobait dans un même mépris souriant les occupations artistiques, les livres et les poupées.

— Il vous aurait fallu une demi-douzaine de petits frères et sœurs ! disait avec sévérité Mlle Marie-Thérèse, son institutrice, qui voyait avec tristesse tant de belles qualités intellectuelles inutilisées.

Mais, les petits frères et les petites sœurs n'étant pas venus, Lolita grandissait, idole capricieuse et gâtée, entre une maman toujours malade et un papa très occupé, dont elle était l'unique raison de vivre.

La splendide maison qu'ils occupaient dans la banlieue de Madrid était entourée de jardins, où toute la flore tropicale avait d'admirables représentants. Dans les serres, les spécimens les plus délicats trouvaient un spacieux abri. De nombreuses variétés d'orchidées faisaient la plus belle partie de cette collection florale à bon droit réputée, et Mme del Moadá prenait un infini plaisir à faire visiter ses jardins à tous les étrangers qui en sollicitaient l'autorisation.

Lolita, pour sa part, n'appréciait pas du tout les orchidées, ni les camélias, ni les hibiscus, ni les pelouses bordées d'énormes œillets odorants. Elle préférait fuir dans la partie la plus reculée du jardin : une sorte de petits bois où s'entremêlaient bambous et palmes avec ce désordre sauvage des lieux où personne ne vient jamais. Ici, il n'y avait pas de fleurs : rien que des

verdures, où les plus tendres nuances alternaient avec la masse noirâtre des cyprès ou des lauriers. La haute muraille qui entourait cette partie de la propriété était percée d'une porte que fermait une grille. Et la clé, qui restait toujours à la serrure, avait plus d'une fois tenté la main impatiente de Lolita...

Au delà de cette grille, on voyait un chemin désert, où l'herbe poussait sur les bords. Ce chemin longeait un ruisseau dont la propriété n'était pas la qualité dominante, mais dans lequel pourtant se reflétaient, tant bien que mal, des broussailles échevelées et des saules tordus et bossus. Au delà, il y avait des terrains vagues : tout un lotissement à vendre, où de loin en loin se dressaient des écriteaux. Paysage de faubourg, plein de mélancolie !...

Mais, au printemps, les terrains vagues se couvraient d'herbe. Il y avait des pâquerettes, et, au bord du ruisseau, des pervenches. Lolita, qui savait que le chemin, le ruisseau et les terrains vagues appartenaient à son père, y eût bien volontiers fait un tour. Les mains accrochées à la grille, la figure encadrée par deux barreaux, elle regardait un matin le soleil tresser des moires d'or sur le ruisseau, lorsque quelqu'un vint à passer sur le chemin.

C'était une petite fille un peu plus jeune que Lola. Une de ces minables petites filles pauvres, étiolées, malades, qui à dix ans possèdent déjà des figures de petites vieilles. Celle-ci, jaune et ratatinée, trottait pieds nus. Un châle repris se croisait sur sa poitrine maigre. Et contre cette poitrine haletante l'enfant pressait avec fierté une moisson de ces narcisses sauvages qui, tout blancs, ont un si enivrant parfum.

A la vue de Lola, elle ralentit le pas pour examiner la belle apparition inattendue. De son côté, Lola ayant bien regardé la passante, d'une voix impérative la hélà :

— Dis donc, petite !... Approche !... Où vas-tu comme ça ?...

Le bouquet ambulant s'approcha, intimidé, et l'odeur suave vint jusqu'à la petite Cubaine.

— Ne sais-tu pas que ce chemin est privé ? reprit-elle. Il y a des pancartes pour défendre d'y passer.

La pauvre eut une moue et sembla prête à pleurer.

— Là, là !... poursuivit Lolita, ne t'émotionne pas !... Personne ne te dira rien. Dis-moi seulement où tu vas avec ces fleurs ?

L'enfant détourna ses yeux tristes.

— Je les ai cueillies dans les champs, dit-elle ; je vais les vendre dans les rues, et je passe par ici pour faire plus court.

— Tu les vends cher ?...

— Un *realito* le paquet.

Lolita soupira, puis dit à voix basse :

— J'aimerais bien vendre des fleurs, moi aussi !...

L'autre lui lança un vif regard.

— Vous n'en avez pas besoin ! fit-elle avec ironie. Vous êtes riche, vous !...

— Moi ?... riche ?... Tu te trompes, ma chère !... mentit avec aplomb la petite Cubaine. Je suis aussi pauvre que toi.

— Vous n'en avez pas l'air, en tout cas !... dit la marchande de narcisses d'un ton plein de doute. Vous êtes mise comme une princesse.

— Oh !... c'est qu'aujourd'hui j'ai mis en cachette une robe de la fille du patron... D'habitude, je ne suis pas si reluisante !...

La pauvrese réfléchit et probablement admit comme vraie l'audacieuse affirmation, car aussitôt elle supprima le "vous" respectueux dont elle avait usé jusqu'alors :

— Écoute, si tu veux, demain, je viendrai te chercher ici. Nous irons cueillir des fleurs — je sais un endroit où il y en a beaucoup — et tu viendras avec moi les vendre dans les belles rues, à cinq heures, au moment où les riches voitures se promènent. Ça te va ?...

— Tu es bien gentille ! s'écria Lolita enthousiasmée.

— Comme cela, acheva l'autre, tu pourras gagner quelques sous.

Rendez-vous fut pris pour le lendemain, au début de l'après-midi, et le pacte scellé par une poignée de mains à travers la grille. Puis la pauvrese s'en fut avec ses narcisses, et l'enfant riche s'en retourna toute joyeuse vers la somptueuse maison de ses parents.

— Dans l'armoire de la lingerie où Trinidad enferme les rebuts, songeait-elle, je prendrai les sandales et la robe déteinte que j'ai abîmées aux bains de mer, l'été dernier. On voulait les donner à quelque enfant pauvre... Ça me conviendra très bien pour jouer mon rôle !...

...Ce jour-là, son institutrice la trouva distraite et préoccupée, énervée par moments, plus nonchalante que d'habitude à d'autres. Et elle soupira une fois de plus :

— Quelle enfant bizarre !...

*

* *

— Maman !... Oh ! maman !... regardez, voyez comme cette petite mendicante qui vend des narcisses ressemble à Lolita del Moadá !...

— Où donc ?... fit avec quelque dédain une senora au précieux châle, en se retournant nonchalamment sur les coussins de sa luxueuse calèche.

— Là !... là, sur le trottoir !... Elle sont deux : regardez la plus grande...

La senora suivit du regard un moment les deux marchandes de narcisses qui couraient au bord du trottoir en suivant les voitures, et murmura :

— Tu as raison, c'est frappant !... Appelle-la, Conchita, nous lui achèterons un bouquet. Je veux la voir de plus près.

Mais Conchita eut beau se pencher, appeler, gesticuler, la marchande de narcisses fit la sourde oreille. Elle avait pris sa petite compagne par la main, et, l'entraînant, se faufilait dans le va-et-vient de beaux équipages qui faisaient de cette rue de Madrid le rendez-vous du *high-life*. L'attention que lui accordait la senora en calèche ne lui avait pas échappé, et tout en courant elle songeait :

— Patatras !... Dona Carminez et cette pécore de Conchita m'ont reconnue !... Faut-il avoir la guigne, tout de même : pour une fois que je m'amuse de bon cœur...

Cependant, ayant atteint l'autre trottoir, elle respira. Le mouvement incessant des voitures avait emporté les Carminez et leur équipage. Le regard un peu hautain de Lolita s'abaissa vers sa petite compagne tout essoufflée, et s'adoucit.

— Tiens, lui dit-elle en lui tendant une poignée de monnaie ; toi, garde ça. Je n'ai pas de poche.

La pauvrese, en revanche, en possédait une, solide et profonde, dans les plis de son jupon reprisé. Elle compta les piécettes, les y glissa, et du même mouvement puisa tout au fond de la poche un gros morceau de pain grisâtre. Il lui fallut beaucoup d'efforts pour le rompre en deux, et elle tendit l'une des parts à Lolita.

— Veux-tu manger ?... dit-elle.

La petite Cubaine regarda avec méfiance ce pain sali par trop de contacts. Son estomac criait famine, pourtant, car l'heure du chocolat mousseux et des *panecillos* du goûter était passée.

— Non, merci, fit-elle résolument. J'ai plutôt soif.

— Alors, viens : je sais une fontaine...

La pauvrese entraîna sa compagne dans une étroite rue adjacente, à peu près déserte, au bout de laquelle s'ouvrait une petite place tout ensoleillée. Une vasque aux quatre jets d'eau claire en occupait le centre.

— Là, dit la petite mendicante posant à terre ses bouquets ; viens boire.

Lolita se pencha, ravie, vers le bassin. Elle y but longuement, les lèvres posées sur l'eau, regardant son haleine courir en moires givrées à la surface. Quand elle se redressa, le bout de ses cheveux frisés avait trempé dans le bassin et son menton gardait une grosse gouttelette.

Elle s'ébroua comme un oiseau, rit, et demanda à sa compagne :

— Comment t'appelles-tu ?

— Gloria, répondit la pauvrese.

— Et moi, Lola. Où habites-tu ?...

— Oh ! pas loin !... Derrière le couvent des *Padres*.

— Je voudrais voir ta maison, fit Lolita, prise d'un caprice nouveau.

— Il faut d'abord que nous vendions nos bouquets, reprit l'autre d'une voix persuasive, et puis je te mènerai chez moi, tu verras mon

père qui est aveugle, ma mère qui tresse des paniers et mes dix frères et sœurs...

Elle fit une pause, tapa sur sa maigre poitrine et dit fièrement :

— Moi, je suis l'aînée.

Lola del Moadá, pensive, l'enveloppa d'un regard profond. Jamais elle n'eût pensé qu'une pareille misère fût possible et pût être aussi gaiement supportée. Depuis que, cheminant à côté de Gloria, elle s'était éloignée de la riche demeure de ses parents, que de réflexions elle avait faites, toutes graves, toutes salutaires !...

D'abord il avait fallu aller cueillir les fleurs, loin dans les champs, sous un soleil qui brûlait l'épiderme. Et Lola avait eu très envie de s'en retourner !... Puis l'on avait fait les bouquets. On les liait avec d'innombrables bouts de ficelle ramassés Dieu sait où, et qui faisaient regretter à Lolita les cordons dorés, les rubans multicolores attachant tant et tant de paquets de gâteries ; tous ces nœuds rompus par d'impatientes mains, jetés sur les tapis, balayés, inutiles, auraient bien servi pourtant aux petites filles pauvres qui ramassent les fleurs des champs pour les vendre en ville...

C'est pénible de vendre des fleurs : Lolita s'en était bien vite rendu compte. Les acheteuses sont exigeantes parfois, revêches souvent. Dans la menotte tendue de la marchande, les belles señoritas jetaient le *réal* d'un geste d'aumône, et encore... de quelle aumône !... Ceci ne s'accompagnait d'aucune compassion, d'aucune bonté.

— Il faut se mettre du côté des pauvres pour savoir combien les riches peuvent faire du mal, songeait pour la première fois Lola del Moadá.

Et puis elle pensait à ce morceau de pain dur et sale, dévoré par Gloria, et à cette eau pure qu'elle-même venait de boire avec tant de plaisir.

La voyant plongée dans de profondes réflexions, la petite fille pauvre toucha d'une main hésitante le bras de la petite fille riche.

— Viens-tu, Lolita ?... Viens-tu ?... Le temps presse, si nous voulons vendre nos fleurs et passer encore par chez moi avant la nuit !...

Lolita tressaillit.

— Oui, oui, je viens ! répondit-elle.

Et, ramassant les bouquets de narcisses qui restèrent à vendre, elle suivit Gloria.

*
* *

Le soir tombait.

Remontant le chemin désert, tout le long du ruisseau envahi de broussailles, deux petites silhouettes se hâtaient.

— Pourvu que Mlle Marie-Thérèse ne se soit pas aperçue de mon absence !... songeait Lolita. Maman avait une réunion de dames de Charité. Mademoiselle lui sert de secrétaire...

Elles doivent être encore au salon, en train de compter des layettes !... Heureusement !...

Le haut mur de la propriété se dressait à leur droite, dépassé par les grandes verdure du jardin. Lolita regardait ces belles branches élancées, ces palmes, ces lauriers, et elle respira avec délices l'odeur qui s'évadait des parterres pour venir poétiser un peu ce triste chemin défoncé. Elle pensait à la maison qu'elle venait de voir, où la famille de Gloria s'entassait en deux pièces malsaines ; où l'aveugle, à tâtons, soignait les petits, tandis que la mère s'affairait à tresser des corbeilles pour gagner le pain de la maisonnée...

O triste maison, triste foyer, où pourtant régnait cette joie qui naît de la tendresse réciproque !...

Tous les bouquets étaient vendus. De ces fleurs, il restait aux doigts de Lola une douceur parfumée ; une douceur un peu amère, comme le souvenir de cette journée...

Elles arrivaient à la grille, que la fugitive avait eu soin de laisser entr'ouverte.

— Bonsoir, Gloria, dit-elle en tendant à sa compagne sa main un peu tremblante. Nous nous reverrons, n'est-ce pas ? Tu reviendras ici ?...

— Bien sûr !... fit Gloria, qui était très occupée à fouiller dans sa poche. Demain, si tu veux...

Soudain, la petite Cubaine sentit qu'elle lui mettait une grosse poignée de sous dans la main.

— Qu'est-ce que cela ?... s'écria-t-elle.

— Cela ?... Mais... ton salaire... ta part... ce que tu as gagné aujourd'hui !... Allons, bonsoir, Lolita, à demain !...

Déjà elle se sauvait précipitamment le long du mur.

Mlle del Moadá resta debout, figée. D'un œil où l'étonnement, la stupeur se mêlaient à une sorte de frayeur, elle fixait cette monnaie dérisoire, si peu de chose auprès des sommes que ses fantaisies dévoraient journallement ; cette monnaie... qu'elle avait gagnée !...

Tout le grand thème de la vie s'éclairait pour elle. Brusquement, elle comprenait ce qu'est le labeur, ce qu'est la souffrance, ce qu'est l'amour filial... Une honte de son passé inutile lui brûlait le front.

Serrant dans sa main fiévreuse le salaire béni, elle s'enfuit vers la maison. Déjà l'électricité brûlait dans le patio où chantait une fontaine de marbre. Du grand salon, des bruits de voix gaies s'échappaient. L'enfant réussit à gagner sa chambre sans avoir été aperçue. Elle jeta l'argent sur le tapis, arracha les vêtements fanés dont elle s'était revêtue pour sa sortie furtive, et passa une jolie robe de crêpe de Chine. Puis elle descendit rapidement l'escalier de marbre et arriva dans le patio juste à temps pour

assister à l'entrée de deux visiteuses : dona Carmine et Conchita !...

Cette dernière, avec un cri de joie, se précipita vers son amie.

— Oh ! Lola !... Lola de mon cœur !... Figure-toi... Oh ! il faut que demain du viennes au *paseo* avec nous !... Figure-toi, Lola, qu'il y a une petite marchande de fleurs qui te ressemble tant et tant, que l'on jurerait que c'est toi-même !...

Lola ne répondit pas. Gênée, elle écoutait le verbiage de la fillette, et, pour interrompre ce flot intarissable, elle tenta de vains efforts. Dans le salon, où il fallut achever la soirée en dégustant des *refrecos* et en écoutant bavarder les *senoras*, une tristesse croissante envahissait l'âme de la petite Cubaine. Elle pensait sans cesse à Gloria, aux narcisses sauvages, à cette poignée de sous qui gisait là-haut, dans sa chambre, et dont se fût réjouie une enfant pauvre.

— C'est mon salaire, c'est mon salaire, se répétait-elle tout bas.

Et, sans savoir si c'était d'orgueil ou d'humilité, elle avait envie de pleurer...

*
* *

— *Mama!* ... *Mama* chérie !...

Mme del Moadá, venue comme chaque soir s'assurer que son enfant était bien endormi, frémit en entendant cet appel rauque, trempé de larmes.

— *Mama!* ...

— Ma petite fille !... Qu'as-tu ?...

Mais, en s'élançant vers le joli lit blanc où s'agitait Lolita, la mère heurta du pied les monnaies qui rendirent un son argentin.

— Qu'est-ce que tu as donc là, par terre, sur le tapis !... fit-elle en s'arrêtant, étonnée.

— Laissez, *mama!* ... Ce son des sous, des sous que j'ai gagnés, balbutia l'enfant toute fiévreuse. Je vous expliquerai... mais d'abord venez m'embrasser, *mama!* ... et pardonnez-moi : j'ai été une petite fille indifférente et mauvaise. J'ai accepté votre amour, vos gâteries, comme si c'était chose qui me soit due. Je ne vous en ai jamais remerciée, je n'ai jamais remercié le bon Dieu...

— Ma chérie !... soupira la mère émue, serrant sa fille entre ses bras.

— Maintenant, je sais ce que c'est qu'être pauvre. Dire que j'aurais pu être pauvre, moi aussi !... et avoir un papa aveugle !...

— Ma Lolita, que dis-tu là ?... Tu m'ef-frayes !...

— Écoutez, *mama*, écoutez ; je vais vous dire ce que j'ai fait aujourd'hui. J'ai désobéi, mais vous me pardonneriez, car je serai bien changée dorénavant... Écoutez, *mamita!* ...

Et ce fut une longue confidence, coupée de pleurs et de baisers, de repentirs et de doux

reproches ; une confiance que la Vierge habillée de dentelle et de soie écoutait en souriant, au fond de sa niche étroite qu'illuminait la veilleuse d'argent.

— Je garderai toute ma vie ce salaire, dit Lolita en terminant ; je le placerai de façon à l'avoir toujours sous mes yeux, afin qu'il me rappelle sans cesse que le travail est tout, que la fortune n'est rien, et que nous ne devons pas tirer vanité de ce que Dieu nous a donné.

Mme del Moadá sentait une douce émotion gonfler son cœur. Elle comprenait que cette journée serait une date décisive dans la vie de sa fille, et elle remerciait la Providence d'avoir daigné transformer d'une façon si heureuse cette petite âme chérie...

*
* *

Le lendemain, l'humble demeure qui s'élevait derrière le couvent des *Padres*, dans le plus pauvre quartier de Madrid, fut mise en émoi par la visite inattendue de la riche Cubaine, qu'accompagnait Lolita. Mais si, à chaque étage les locataires de la maison eurent leur curiosité singulièrement excitée par le passage des visiteuses, là-haut, sous les combles, dans les deux petites pièces où vivait la famille de Gloria, leur arrivée causa une supéfaction sans borne, vite suivie d'une joie délirante.

Mme del Moadá promettait un logement sain, qui s'édifierait justement sur les terrains vagues voisins de sa villa. L'aveugle aurait un travail facile ; sa femme serait concierge des maisons ouvrières que M. del Moadá se proposait de faire bâtir en ce lieu. On mettrait les enfants à l'école et Gloria en apprentissage...

Pauvre Gloria !... Elle ne pouvait en croire ses oreilles, et, tout anxieuse, elle regardait sa petite compagne de la veille, si belle et si élégante aujourd'hui !...

— Dire que j'ai osé la tutoyer, songeait-elle, lui offrir de mon pain dur et lui donner sa part du gain !...

Mais Lolita comprenait ses pensées. S'approchant de la petite marchande de narcisses, elle prit dans sa main, jusqu'alors trop oisive, la pauvre main si travailleuse.

— Tu m'as donné, hier, une grande leçon, dit-elle d'une voix émue. Me voici, grâce à toi, corrigée de mon orgueil, de mes dédains, de mon ennui, de ma paresse. Je veux rester toujours, ton amie.

Et se penchant, elle l'embrassa.

Edme YVON.

(L'Etoile Noëlisme.)

—————

Les âmes qui ont faim et soif du beau trouvent de quoi s'alimenter dans les plus humbles choses.

Lucie FAURE-GOYAU.

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

PREMIÈRES SEMAILLES

VIEILLES CHOSES, VIEILLES GENS

PAR M. GEORGES BOUCHARD

UNE fée bienveillante a présidé à la naissance de M. Georges Bouchard. Elle a permis que son filleul devint tout à la fois, professeur, homme de lettres, député. Ce fait est rare en Amérique. On dirait volontiers qu'il y a, ici, incompatibilité entre la profession de député et celle d'intellectuel.

Nous ne dirons rien — ce n'est pas le temps — de M. Georges Bouchard député ou professeur. Nous voulons causer une minute de M. Georges Bouchard homme de lettres et de ses deux ouvrages : *Premières Semailles* et *Vieilles choses, vieilles gens*.

Donc, né sous le signe de la bienveillance, M. Bouchard, homme de lettres, est aimable. Il écrit aimablement des volumes aimables et dont tout le monde a la tentation de dire du bien.

Cet homme de lettres, en effet, ne recherche pas l'originalité. Je pense bien que celle-ci n'est pas aimable. L'originalité rend souvent son personnage embarrassant. Il n'est pire ennui que ces bonshommes qui ne veulent jamais prendre le rang, accepter leur numéro d'ordre dans la société, et se promènent continuellement dans les marges avec un air distrait, volontaire ou non. Mais si l'originalité est volontaire, si l'on a affaire à la recherche de l'originalité plutôt qu'à l'originalité naturelle, l'embarras est encore plus grand et le personnage de beaucoup moins aimable encore. M. Georges Bouchard est donc assuré de ne pas tomber dans ce travers. Il a plus l'étoffe de l'agréable Philinte que de ce pauvre Alceste.

S'il a perçu la fraude, la cabale et l'intérêt dans le commerce de la vie — il est député — il n'a point songé pour ce peu à se tirer de la société, à prendre un air chagrin. Tout au contraire, il montre assez que :

Tous ces défauts humains nous donnent dans la
[vie
Des moyens d'exercer notre philosophie.

Si vous ne m'en croyez sur parole, lisez seulement les écrits de M. Bouchard.

*

* *

Premières Semailles souligne quelques petits travers de nos paysans, de leurs fils ou de leurs filles, mais avec une amabilité souriante et qui ne se lasse guère. Rien de trop grave ou de trop dur, de sévère ou d'un peu hautain, à la manière — suis-je irrévérencieux ? — d'un Olivier de Serres ou d'un Hésiode.

Vieilles choses, vieilles gens portrait, avant leur complète disparition, quelques types pittoresques de la campagne canadienne, quelques coutumes qui disparaissent trop rapidement.

Au temps où la vie coulait avec une lenteur paisible, nos villages avaient leur forgeron et leur cordonnier, leur maquignon et leur rammancheux. Maintenant que nous courrons de l'aube au crépuscule, agités et frivoles, bousculés par la vie et bousculant les choses, le moindre village est envahi par les fords, les souliers fins, les agents d'assurance et les agents de la science brevetée. Des almanachs gros comme des livres et des journaux épais répandent les connaissances les plus curieuses dans des cerveaux qui finissent par prendre un type uniforme.

Alors, M. Bouchard nous offre une série de tableautins qui conserveront la physionomie de la vie d'autrefois.

La série actuelle comprend vingt-neuf peintures. Mais il y en aura une autre.

Je dis tableautins, peintures, peut-être faudrait-il dire photographies. Tant M. Bouchard accumule le détail fidèle et évite de colorier. Du reste, la facture toujours égale et un peu semblable de ces morceaux me font préférer le terme photographie.

On nous donne donc vingt-neuf photographies : un vieux curé, un vieux maître-chantre, un ancien bedeau, un crieur, etc. Je ne nomme point des sujets plus éternels ;

ainsi, la ménagère du presbytère, la cousine des États.

Faut-il marquer que le livre de M. Bouchard prendra de la valeur avec l'âge. Toutes ces images qu'ils nous donnent de gens dont le recul du temps estompent le souvenir dans les mémoires seront fort prisées dans quelque cinquante ans.

Et j'imagine la joie d'un vieil amateur, lorsque dans un futur éloigné l'on bouquinera sur les quais du Saint-Laurent, à Québec, comme sur les quais de la Seine, à Paris, s'il lui arrive de mettre la main sur les petits livres aimables de M. Bouchard et de feuilleter une pareille collection de photographies anciennes.

*
* *

M. Bouchard écrit comme tout le monde et en prose.

Mais M. Bouchard est poète.

On le voit fort bien à son émotion devant le spectacle de ce qui meure chez nous des habitudes des ancêtres.

Il a beau être professeur, ancien étudiant de nos écoles canadiennes et d'universités européennes, le vieux four l'attendrit, la maison condamnée l'émeut, le rammancheux l'intéresse vivement.

C'est même en vain qu'il est député. Car, il ne sait s'emporter ni s'indigner comme un tribun démocratique de la défaveur et de l'indifférence de tous à la déchéance puis à la disparition de ces vieilles choses et de ces vieilles gens. Pas même une note ironique et railleuse pour les laideurs d'aujourd'hui.

Avant tout cet écrivain est aimable, bienveillant. Il le prouve de mille manières et en ne décrivant rien de l'industrie moderne qui projette jusque sur les entrants tant d'objets qu'il aime. Au moment où avec point d'exclamation, il semble blâmer *la grande industrie envahissante, qui au nom du progrès vient prendre nos gens et défigurer nos campagnes*, il a soin d'ajouter en note : *voir dans cette réflexion une critique de la grande industrie serait oublier l'objet de ce livre et méconnaître le sentiment de l'auteur.*

Oui, cette élégance du sentiment chez M. Bouchard ne se dément pas. Si bien qu'on aperçoit chez lui quelque malaise, parfois, quand il s'agit de prendre parti, ou de plaider.

Voyez comme le rammancheux lui tient au cœur. Mais trouvez-vous qu'il le défende bien fermement ?

Il n'est pas aisé d'être à la fois ferme et aimable. Et je crois que M. Bouchard est plus aimable que bienveillant et plus bienveillant que ferme.

*
* *

Enfin, lisez *Premières Semailles* vantées aux lecteurs canadiens par Mgr Camille Roy et *Vieilles choses, vieilles gens*, présentées au public par l'honorable Rodolphe Lemieux.

Beaucoup de gens en ont dit du bien.

Je serais fâché moi-même d'en dire du mal.

Il est certain que ces deux volumes seront appréciés en différents milieux ; que M. Bouchard a le secret d'être aimable et qu'il plaira et qu'on le lui dira.

Cependant il nous promet une œuvre plus robuste. Il nous annonce un roman.

Il faut l'en féliciter de se lancer cette fois, dans un ouvrage de quelque sérieux.

Que nous attendons du reste avec une belle impatience et toute l'amabilité qu'il convient d'avoir envers un auteur aussi aimable.

Ferdinand BÉLANGER.

Essai sur le Féminisme. Par Anne de NANTES. Préface par le R. P. Y. de la Brière. Un beau volume in-8° couronne. Prix franco : 6 francs.— Aubanel fils aîné, éditeur, 15, Place des Études, Avignon.

Le vote des femmes sera-t-il établi en France ?

Question qui passionne l'élite féminine et qui pourtant n'a pas été assez étudiée jusqu'ici !

Que penser d'ailleurs de ce droit ? et quelles seront les conséquences de ce mouvement féministe dont le droit de suffrage n'est qu'une des manifestations ? L'éducation de la femme, la recherche d'une carrière ou d'un métier, la situation du foyer, autant de problèmes qu'il est indispensable d'approfondir, et que cet *Essai* nous expose.

« Visiblement, juge le R. P. de la Brière, l'auteur s'inspire des plus hautes et des plus nobles traditions de la cité chrétienne et de la chevalerie française. »

Ce livre s'adresse donc à toutes les personnes qui désirent connaître ces questions.

... Il importe que les fidèles se rendent compte du devoir sacré qui leur incombe d'aider les missions chez les infidèles... soit par la prière, soit par l'aumône, soit par le recrutement des vocations apostoliques.

BENOIT XV.

Enc. *Maximum illud.*

Ephémérides Canadiennes

JUIN 1926

1 — A Québec décède l'hon. Martin Madden, député de Québec-Ouest à la Législature et ministre sans portefeuille dans le cabinet Taschereau, à l'âge de 47 ans.

2 — Le Séminaire de Québec fait le choix des professeurs de la nouvelle école supérieure de philosophie. C'est M. l'abbé Joseph Ferland, aumônier des Sœurs de la Charité, pour la logique et l'ontologie ; M. l'abbé Georges Roy, actuellement à Rome, pour la cosmologie et la psychologie ; M. l'abbé Arthur Robert, du Séminaire, pour le droit naturel fondamental ; M. l'abbé Wilfrid Lebon, supérieur du Collège de Sainte-Anne, pour le droit naturel social, et M. l'abbé Arthur Lapointe, aumônier de l'Hôtel-Dieu, pour l'histoire de la philosophie.

— Dom Albert Jamet, bénédictin de Solesmes, est actuellement à l'Archevêché de Québec. Il vient au Canada en vue de se documenter sur la vie et les œuvres de la Vénérable Marie de l'Incarnation, fondatrice des Ursulines de Québec, dont il va bientôt publier une édition critique.

— On annonce que le Canada reviendra, le 1er juillet prochain, à l'étalon d'or de la piastre canadienne.

— Un incendie éclate dans les entrepôts de la maison J.-B. Renaud de Québec, à la Rivière-du-Loup, et dégénère en conflagration. Quarante maisons d'affaires et résidences privées sont détruites et les pertes dépassent \$1,300,000.

— Dans le discours qu'il prononce à l'Université de Toronto, où l'on venait de lui conférer le diplôme de Docteur en Droit, *honoris causâ*, l'honorable sénateur Raoul Dandurand, ministre d'État, dans le gouvernement King, déclare fièrement à ses auditeurs : " Le bilinguisme est une richesse. N'attendez pas d'avoir cinquante ans pour entreprendre de maîtriser les difficultés de la langue française ! "

4 — Le Colonel J.-T. Donohue annonce que le contrat est accordé pour la construction de la nouvelle pulperie que sa compagnie établit à Beaupré. Le coût des édifices proprement dits atteint \$1,500,000. Avec la machinerie, également commandée, l'installation générale entraînera des déboursés au chiffre de \$5,000,000. Les nouveaux moulins seront parachévés en décembre prochain et devront fonctionner dès février 1927. Leur production initiale sera de 250 tonnes de papier par jour.

5 — Une dépêche télégraphique annonce que S. Ex. Mgr Pietro di Maria, délégué apostolique au Canada et à Terre-Neuve, a été nommé nonce papal à Berne en Suisse. Le départ de Mgr Di Maria sera vivement regretté de tous les Canadiens.

— On inaugure officiellement la partie du Château Frontenac de Québec, incendiée le 15 janvier dernier.

7 — A trente milles du lac Rouge, près du lac Worman, nord-est manitobain, on signale la découverte de nouveaux gisements aurifères, plus riches que ceux du premier endroit, et donnant jusqu'à \$72.50 la tonne, aux premiers essais. La course des chercheurs de " poudre jaune " reprend de plus bel.

— La commission des Liqueurs du Manitoba accuse un dernier profit annuel (comptes tirés du 30 avril 1926) de \$1,234,113.

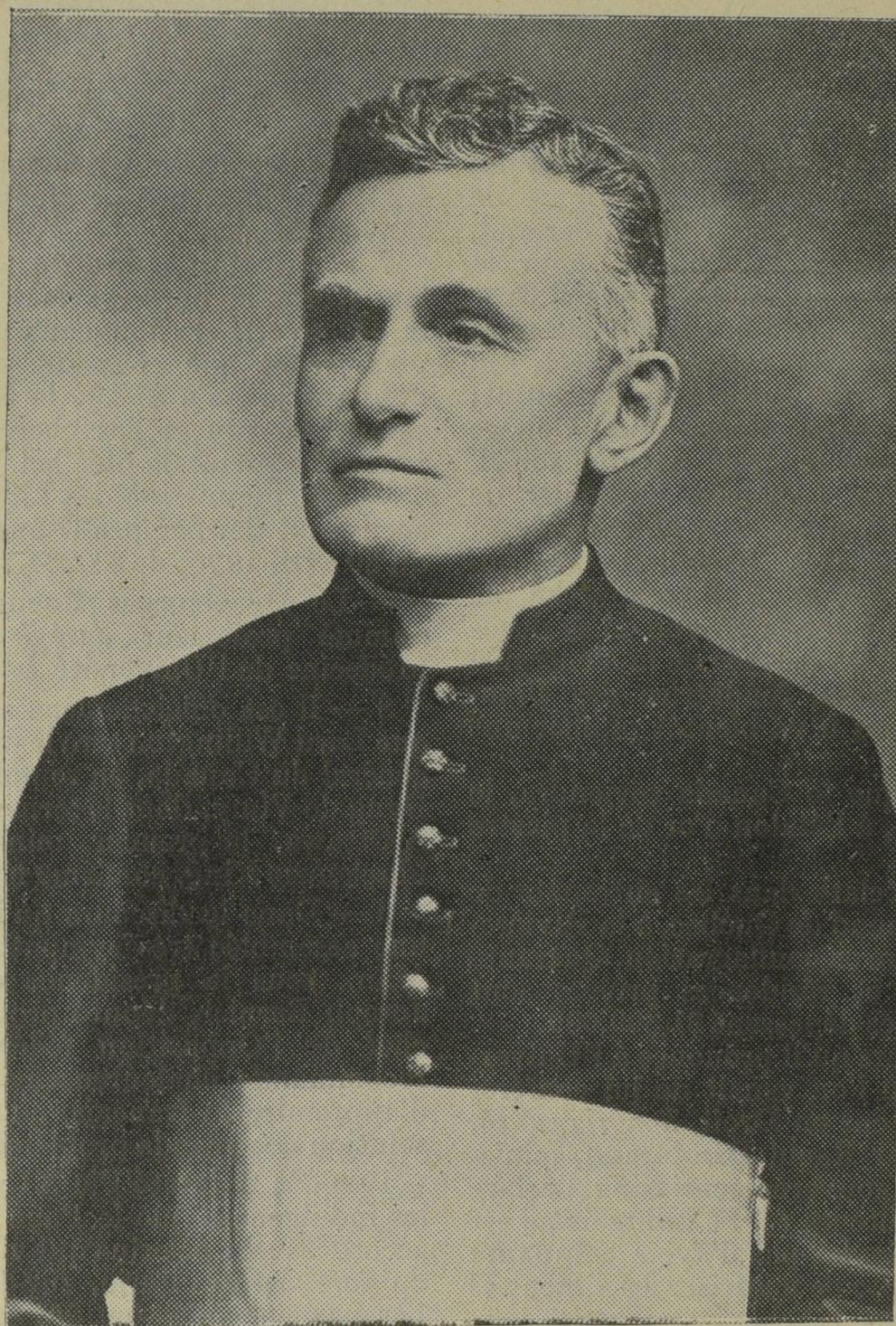
— Le Dr Georges Racine, de Québec, est nommé professeur agrégé à la Faculté de Médecine de l'Université Laval.

8 — Il est officiellement annoncé à Londres, que Lord Willington sera le prochain gouverneur général du Canada, en remplacement du Baron Byng de Vimy, dont le terme expire cette année. A Ottawa, le premier ministre, le T. H. M. Mackenzie King, confirme la nouvelle.

9 — Dans le discours qu'il prononce devant une assemblée très sympathique, à Winnipeg, Man., sous la présidence de l'honorable M. Joseph Bernier, député provincial, l'honorable chef de l'Opposition fédérale, M. Meighen, recommande chaleureusement à ses auditeurs d'apprendre le français, en vue de faciliter la solution des grands problèmes canadiens.

10 — Sa Sainteté Pie XI vient de renouveler les indulgences que le Pape Urbain VIII avait accordées aux pèlerins qui visitent le sanctuaire du fort Sainte-Marie, sur la baie Georgienne. Les premiers pèlerins qui ont bénéficié de ces indulgences, il y a trois siècles, furent les Indiens Hurons qui venaient passer des heures en prières dans ce sanctuaire.

11 — La " Mistassini Power and Paper Co. ", filiale de la " Leaside Engineering, " de Leaside, Ont., décide de construire sans retard l'usine à pulpe et à papier, sur la rivière Mistassini, prévue lors de son acquisition de limites forestières en ces parages. Ce moulin, fort complet, produira deux cents tonnes de papier par jour.



Feu MGR C.-O. GAGNON, P. D.

12 — Au Pensionnat Saint-Louis de Gonzague, à Québec, après une maladie de trois ans, décède Mgr C.-O. Gagnon, P.D., à l'âge de 68 ans et 6 mois. Mgr Gagnon a été sous-directeur de l'Action Sociale Catholique de 1910 à 1923, et pendant vingt-cinq ans, aumônier général de la Société Saint-Jean-Baptiste de Québec.

15 — Le prix du Prince de Galles est gagné, cette année, en physique, par M. Joseph-Marie Parent, et en rhétorique, par M. Roméo Depeyre, tous deux élèves du Séminaire de Québec.

16 — Avant de partir pour le Congrès eucharistique de Chicago, S. Ex. le Délégué Apostolique annonce, dans une lettre adressée au clergé séculier et régulier du Canada et aux communautés religieuses, son prochain départ du Canada.

17 — Le prix intercollégial Tom-Chase Casgrain vient d'être attribué à M. L.-P. Blais, du Séminaire de Rimouski, et à M. J.-Arthur Nadeau, du Collège de Sainte-Anne de la Pocatière, qui remportent respectivement le premier et le second prix.

17 — D'après la *Croix*, de Montréal, l'Université de Montréal aurait compté au nombre de ses élèves, pour l'exercice finissant, 18 étudiants israélites : soit 8 au Droit, 5 à la Médecine, 1 en Pharmacie, 2, en Sciences sociales, 1 P. C. N., 1 en Lettres (ici, il s'agit d'une Juive).

18 — Cent cinquante voyageurs Canadiens français et Acadiens partent de Québec sur le train organisé par l'Action Catholique pour le Congrès eucharistique de Chicago.

De Montréal trois autres trains de pèlerins organisés par le *Devoir* se dirigeront, ce soir, vers la grande ville américaine. Le groupe français de l'est du Canada représenté au Congrès de Chicago sera de plus de sept cents personnes. Les pèlerins reviendront à Québec le 28 juin prochain.

19 — M. Lionel Daunais, baryton de Montréal, gagne le prix d'Europe de l'Académie de Musique de Québec.

— L'église et le monastère des Pères Capucins de Restigouche sont la proie des flammes. Les pertes dépassent \$100,000.

20 — Le Premier Ministre de la province de Québec, M. L.-A. Taschereau, prononce, à l'ouverture de la section française du Congrès eucharistique de Chicago, un discours de haute envergure et de saine inspiration. C'est une profession de foi patriotique et religieuse, dont la ferme générosité ne fait pas moins honneur à son auteur qu'au gouvernement et au pays qu'il représente.

— La Société Saint-Jean-Baptiste de Québec choisit le drapeau Carillon-Sacré-Cœur pour son emblème officiel.

21 — A Québec s'ouvre le congrès de l' " Association des Banquiers new-yorkais " (New York Bankers Association). Près de huit cents membres y prennent part. Ce congrès se terminera le 24 juin au soir par un grand banquet au Château Frontenac.

22 — A l'Hôtel-Dieu de Québec décède M. Alphonse Boissonneault, avocat et assistant-protonotaire à Québec, à l'âge de 64 ans et 10 mois.



LES SIX NOUVEAUX PRETRES
de la Société des Missions Étrangères de la Province de Québec.

23 — A l'Hôpital Notre-Dame de Montréal décède l'hon. Juge Nérée-L. Duplessis, de la Cour Supérieure, à l'âge de 71 ans. Le défunt habitait la ville des Trois-Rivières.

24 — La fête nationale des Canadiens français est célébrée avec éclat dans toutes les villes de la Province de Québec.

— Aux Communes d'Ottawa le rapport sur l'enquête des douanes provoque des débats vifs et animés.

26 — Le gouvernement de l'hon. premier ministre King chancelle. Deux amendements proposés par des députés libéraux sont défaits. Finalement, la Chambre par une voix de majorité accepte d'ajourner les débats à lundi prochain, le 28 juin.

— Le clergé de Québec voit disparaître deux de ses membres : M. l'abbé L.-P. Delisle, ancien curé de la Rivière-Ouelle, qui décède à l'Hôpital Saint-François d'Assise de Québec, à l'âge de 69 ans, et M. l'abbé Pierre Plante, ancien professeur des belles-lettres au Collège de Lévis, qui décède à Lévis même à l'âge de 65 ans. M. l'abbé Plante était malade depuis 34 ans.

27 — A Québec décède M. le notaire J.-A. Charlebois, à l'âge de 81 ans.

28 — L'hon. MacKenzie-King, premier ministre du Canada, et les membres de son cabinet, remettent leur démission au Gouverneur Général, Lord Byng de Vimy, qui appelle le T. Hon. Arthur Meighen, chef du parti conservateur, à former un nouveau cabinet.

— Aux élections générales qui ont eu lieu aujourd'hui dans l'Alberta, le parti fermier-progressiste revient au pouvoir avec une bonne majorité. Il conserve 41 sièges sur 60, soit une majorité absolue de 22 sur l'ensemble des autres factions.

29 — Cinq séminaristes de la Société des Missions Étrangères de la Province de Québec reçoivent l'ordination sacerdotale à la Cathédrale de Montréal, des mains de S. G. Mgr Gauthier. Un autre séminariste de la même société sera ordonné le 4 juillet prochain.

— Le T. Hon. M. Arthur Meighen, ayant prêté serment d'office comme premier ministre du Canada, se crée un cabinet de fortune de sept ministres sans portefeuille.

NOUS AVONS EN STOCK

une balance d'habits d'été

pour hommes, jeunes gens et enfants,
qu'il nous faut liquider.

A vous donc d'en profiter. - Prix
extrêmement bas.

VENEZ NOUS RENDRE VISITE.

LA CIE DE HARDES ET SOUTANES Ltée

Tél. 2-3008

727, rue St-Vallier

Québec

Gauserie scientifique

LA MACHINE HUMAINE

SES DÉTRAQUEMENTS

LE NEZ

AVANT de laisser le nez pour passer à un autre sujet, je crois utile de m'arrêter sur un de ses côtés qui n'est pas médical du tout, mais qui a son influence. N'a-t-on pas dit de Cléopâtre, cette fameuse reine de l'Égypte ancienne, que si son nez avait été d'une forme différente, la face du monde aurait été changée ?

Sous cet aphorisme on devine facilement ce que peut être le rôle du nez dans l'apparence d'un visage, et conséquemment sur l'effet qu'il est susceptible de produire.

Tout cependant dans une face humaine, tient un rôle important : le front, les yeux, les joues, le menton, les oreilles ont leur pouvoir d'impression ; mais représentez-vous toutes ces parties, si parfaites soient-elles, sans le nez.



nez droit
ou grec



nez aquilin
ou romain

On s'accommode assez bien d'un front quelconque ; les oreilles peuvent être petites, grosses, même d'inégale grandeur, et même difformes sans qu'on le remarque trop ; il y a des personnes charmantes avec des joues creuses ou rebondies, pâles ou colorées ; il y

a des bouches petites ou grandes, des lèvres charnues ou minces ; enfin il y a des mentons plus ou moins fuyants ou plus ou moins accusés ; tout cela sans que personne ne songe même à s'étonner.



nez busqué
race rouge



nez épaté
race noire

Mais qu'un individu sans nez s'aventure sur la rue. Il va provoquer des attroupements. Et la première chose que l'on songe à décrire chez une personne que l'on a rencontrée pour la première fois, c'est le nez. Voyez-vous les exclamations s'il est trop petit, s'il est trop gros, s'il est trop long, s'il est de travers, s'il est tombant, ou retroussé, ou mince, ou charnu, que sais-je enfin !

Le proverbe a beau dire qu'un gros nez ne dépare pas un beau visage, l'appendice nasal garde toute son importance, d'autant plus qu'avec la mode récente des chapeaux il reste pratiquement la seule chose visible dans le visage des femmes.

Et donc, cette partie de la machine humaine mérite qu'on s'occupe un peu d'elle, même au point de vue physique.

* * *

On a divisé les nez suivant leurs formes, en plusieurs classes, qui se réduisent à quatre

dans la race blanche: le nez droit ou grec, le nez aquilin, ou romain ; le nez camard, et le nez retroussé.

Dans la race noire, le nez épaté est presque général. La race jaune a plutôt le nez camard, pendant que la race rouge a souvent le nez busqué.

Mais je laisse de côté les autres races pour ne m'attacher qu'à la blanche. Chez elle, derrière les quatre formes types, quelle infinie variété ! Il y a les nez à angle rentrant, les nez à angle sortant, les nez busqués, les nez retroussés, les nez flairants, etc., etc., etc.

Et ces différentes sortes de nez donnent à la figure qui les porte une caractéristique propre. Le nez grec paraît appartenir à un individu aux facultés également balancées ; le nez romain ou aquilin à l'intellectuel ; le nez busqué au volontaire obstiné ; le nez camard au jouisseur du plaisir tel qu'il se présente ; le nez retroussé, en trompette comme on l'appelle parfois, à l'être jovial plutôt porté au rire ; le nez flairant au chercheur, au fureteur toujours en quête d'une nouvelle ou d'un secret à découvrir.

Évidemment je pourrais écrire, comme dans l'opérette : " Il y en a pour tous les goûts."

Remarquez en outre, que la forme du nez paraît influencer sur celle du visage : un front bombé accompagne souvent le nez que j'appellerai rentrant. Le nez aquilin s'accompagne plus volontiers d'un front qui a des tendances fuyantes. Il n'y a guère de nez busqué sans des lèvres minces et un menton proéminent. Le nez épaté surmonte des lèvres charnues et s'encadre de pommettes saillantes. Le nez camard domine une bouche plutôt arrondie et fleurie.

Et ce qui est plus grave, le nez est un reflet assez juste du caractère de son possesseur.

Je vois de mon bureau les lecteurs, surtout les lectrices, et parmi celles-ci les jeunes, devenir attentifs pour acquérir la science des nez, miroirs des caractères.

Mais les réflexions sur cette science me mèneraient trop loin. Je me bornerai à ce simple avis aux jeunes personnes préoccupées de nez, en vue du mariage : Fiez-vous plutôt aux gros : vous avez chance qu'ils appartiennent

à de bonnes pâtes d'hommes. Et méfiez-vous des petits ; ils sont mystérieux, et laissent du reste fort peu de prise à celles qui voudraient s'en faire un levier pour conduire le ménage.

LE VIEUX DOCTEUR.

Les maladies de l'enfance

LA COQUELUCHE



LA coqueluche, due au microbe de Bordet-Gengou, est une affection contagieuse, localisée sur les voies respiratoires et se traduisant par des quintes de toux spéciales. Elle est surtout fréquente de deux à cinq ans, et plutôt exceptionnelle dans les six premiers mois de la vie. Alors que peu d'enfants échappent à la rougeole, il n'est pas rare de voir un certain nombre de sujets rester toute leur vie indemnes de coqueluche.

C'est que leur immunisation provient peut-être d'un rhume prolongé de l'enfance qui a pu être une coqueluche très légère.

La prophylaxie est difficile à réaliser, car la maladie est longue (quelquefois six mois) et ne confine pas l'enfant au lit. Un isolement rigoureux est dans ces conditions pratiquement impossible. Aussi est-ce en général au cours d'une réunion d'enfants (où les contacts sont multipliés) ou dans les moyens de transport publics, que la contamination se produit.

La maladie est très contagieuse, elle l'est surtout dès le début de la maladie et avant la période des quintes, à cette phase, malheureusement peu nette, où l'enfant paraît simplement atteint d'un rhume qui se prolonge. Un contact très court suffit entre l'enfant en incubation de coqueluche et un enfant sain pour transmettre la maladie. Autrefois, on pensait que la période la plus redoutable au point de vue de la contagion était la période des quintes. De l'avis de tous les auteurs actuels, on s'accorde maintenant à reconnaître que la période contagieuse cesse précisément à l'époque d'apparition des quintes, c'est-à-dire environ au bout de six semaines.

Le microbe est peu résistant ; il se trouve dans les sécrétions nasales et bronchiques. D'après les instructions ministérielles, l'éviction des enfants atteints de coqueluche est limitée à trois semaines.

Le début de la coqueluche est particulièrement insidieux ; le malade tousse comme s'il était atteint d'un rhume ordinaire, il a du coryza et du catarrhe trachéo-bronchique, en somme rien de caractéristique ; le diagnostic est impossible à cette période. Ce n'est que plus

tard, lorsque la toux prend le caractère spasmodique, qu'on y pourra songer ; en même temps elle devient plus fréquente, plus impérieuse, et se déclanche par des quintes.

La deuxième période, dite période des quintes, fait suite à la période catarrhale. Elle est très caractéristique. Voici la description qu'en donne M. Apert, dans son excellent petit précis des maladies des enfants :

Subitement, l'enfant s'arrête et *se recueille* ; il semble ne plus être occupé que de quelque chose se passant en lui ; il *médite sa crise* ; il est anxieux, il retient sa respiration, puis la toux éclate ; c'est une toux expiratoire dont les secousses se succèdent de plus en plus rapidement ; l'enfant alors asphyxie, il devient violacé, les veines du cou se gonflent, il se cramponne anxieusement aux objets voisins. Quand les secousses sont devenues subintrantes, quand l'asphyxie est à son comble, une pause survient, une inspiration longue, profonde et sifflante se produit, elle s'appelle la *reprise*, elle dure cinq à quinze secondes, puis de nouvelles secousses expiratoires surviennent comme la première fois, suivies d'une nouvelle reprise.

Une *quinte* se compose habituellement de quatre, cinq, six et jusqu'à vingt reprises. Plus la quinte dure, plus l'enfant est congestionné ; sur la fin, des mucosités épaisses et glaireuses emplissent sa bouche.

Souvent même il y a un vomissement. Chez l'enfant qui ne sait pas cracher, cette expulsion de glaires est un signe certain de coqueluche.

Après la quinte, la santé redevient normale. Chaque quinte peut durer de quelques secondes à deux ou trois minutes. Il peut y en avoir une vingtaine en vingt-quatre heures.

La période des quintes dure en moyenne un à deux mois, quelquefois beaucoup plus. Plus les quintes sont nombreuses et prolongées, plus la maladie sera longue. Les quintes ne cessent jamais brusquement ; l'enfant continue à tousser pendant fort longtemps, souvent plusieurs mois, mais la toux perd peu à peu le caractère quinteux.

En général, dans les formes normales, la coqueluche évolue sans fièvre, sauf au début. La gravité de la coqueluche tient non seulement aux complications nombreuses qui peuvent aggraver l'évolution de la maladie, mais est en rapport également avec le nombre des quintes.

Des quintes violentes, répétées, gênent le sommeil, troublent l'alimentation (en provoquant le vomissement) et fatiguent considérablement le cœur et les voies respiratoires. Certains enfants en sont véritablement anéantis.

La coqueluche est une maladie longue, pénible, douloureuse, très déprimante pour les jeunes enfants.

Elle peut se compliquer d'*accidents mécaniques*.

L'ulcération du frein de la langue est fréquente et due à la projection du filet lingual contre le bord coupant des incisives médianes inférieures. Les vomissements, les hernies, l'incontinence des urines et des matières, le prolapsus rectal sont provoqués par la violence des efforts de toux. Ils peuvent également entraîner des troubles d'ordre circulatoire : bouffissure de la face, piqueté hémorragique, épistaxis, hémorragies sous-conjonctivales, etc.

L'emphysème pulmonaire est une complication fréquente de la coqueluche. Il résulte de la distension excessive des alvéoles pulmonaires dont le tissu élastique cède par places.

Le spasme de la glotte, les convulsions, figurent parmi les plus fréquentes des complications nerveuses ; mais la complication de beaucoup la plus redoutable et la plus fréquente, c'est la *broncho-pneumonie*, qui s'annonce par de la fièvre et par le rejet d'une expectoration mucopurulente. C'est la cause de mort habituelle du jeune enfant.

La dilatation des bronches, la tuberculose pulmonaire sont des complications lointaines à redouter dans les coqueluches graves ou accompagnées de broncho-pneumonie.

On se rappellera que tout enfant qui tousse, même si la toux est quinteuse, n'est pas forcément un coquelucheux. C'est surtout la quinte accompagnée de suffocation, de cyanose de la face et suivie de la reprise, qui caractérise la coqueluche. Toutes les toux coqueluchoïdes ne sont pas de la coqueluche : l'adénopathie trachéo-bronchique est une cause fréquente d'erreurs.

Dans le traitement de la coqueluche, on se rappellera que pour éviter la broncho-pneumonie, complication de nature infectieuse, on éloignera l'enfant de tout foyer infectieux. On évitera le contact des gripes, des rhumes, des pneumonies et des broncho-pneumonies. L'enfant sera isolé dans une pièce vaste, si c'est possible largement aérée. Quand l'enfant n'a pas de bronchite, l'air frais et pur est très nécessaire.

Maintenir l'enfant dans un air confiné, surchauffée, saturé d'eucalyptus, est une mauvaise pratique.

L'enfant sera suivi par un médecin pendant toute la durée de sa maladie. Il fixera le moment propice où l'enfant peut commencer à sortir. Pendant la première période où les quintes sont très violentes, il sera bon de ne pas multiplier les sorties. Plus tard, quand les quintes diminuent, il est au contraire excellent de changer d'air les enfants et de les emmener à la campagne. Pendant la quinte, on penchera l'enfant en avant en lui soutenant le front avec la paume de la main ; on le débarrassera, avec un tampon de coton hydrophile monté sur une baguette, des glaires qui le gênent. En cas de vomissements fréquents après les quintes, il

est bon de multiplier les repas, pour arriver à faire garder quelques aliments à l'enfant.

Les remèdes proposés dans la coqueluche sont innombrables, et c'est là malheureusement une preuve de la faible activité de chacun d'eux. On ne saurait trop se mettre en garde contre les propositions multiples et fantaisistes qui ne manqueront pas d'être adressées aux familles sur l'emploi de telle ou telle médication réputée "infaillible". Elle a sans doute pu réussir dans quelques cas, mais rien ne prouve que son action soit certaine. Mieux vaudra suivre les conseils autorisés du médecin chargé des soins de l'enfant et dont la compétence sera peut-être plus sûre que celle de la voisine !

La plupart des médications sont des antispasmodiques. C'est en calmant le système nerveux que l'on essaye de diminuer les quintes (belladone, drosera, antipyrine, bromoforme, aethone, benzoate de benzyle, etc.).

Récemment on a vanté l'action des injections d'éther, d'un vaccin et d'un sérum anticoquelucheux. On a également proposé l'emploi du sérum de convalescents.

La coqueluche n'évolue pas chez le nourrisson comme chez l'enfant plus âgé. Chez le nourrisson, la période catarrhale est généralement écourtée ; les quintes sont moins bruyantes,

annoncées en général par des signes d'agitation.

On n'observe pas à cet âge la période de *recueillement*, pendant laquelle l'enfant *médite* sa crise.

Les convulsions généralisées sont particulièrement à redouter dans le jeune âge. Elles s'accompagnent souvent de spasme de la glotte, pendant lequel l'enfant peut mourir subitement.

A l'hôpital, l'association de la rougeole et de la coqueluche est fréquente et grave.

DR PIERVAL.

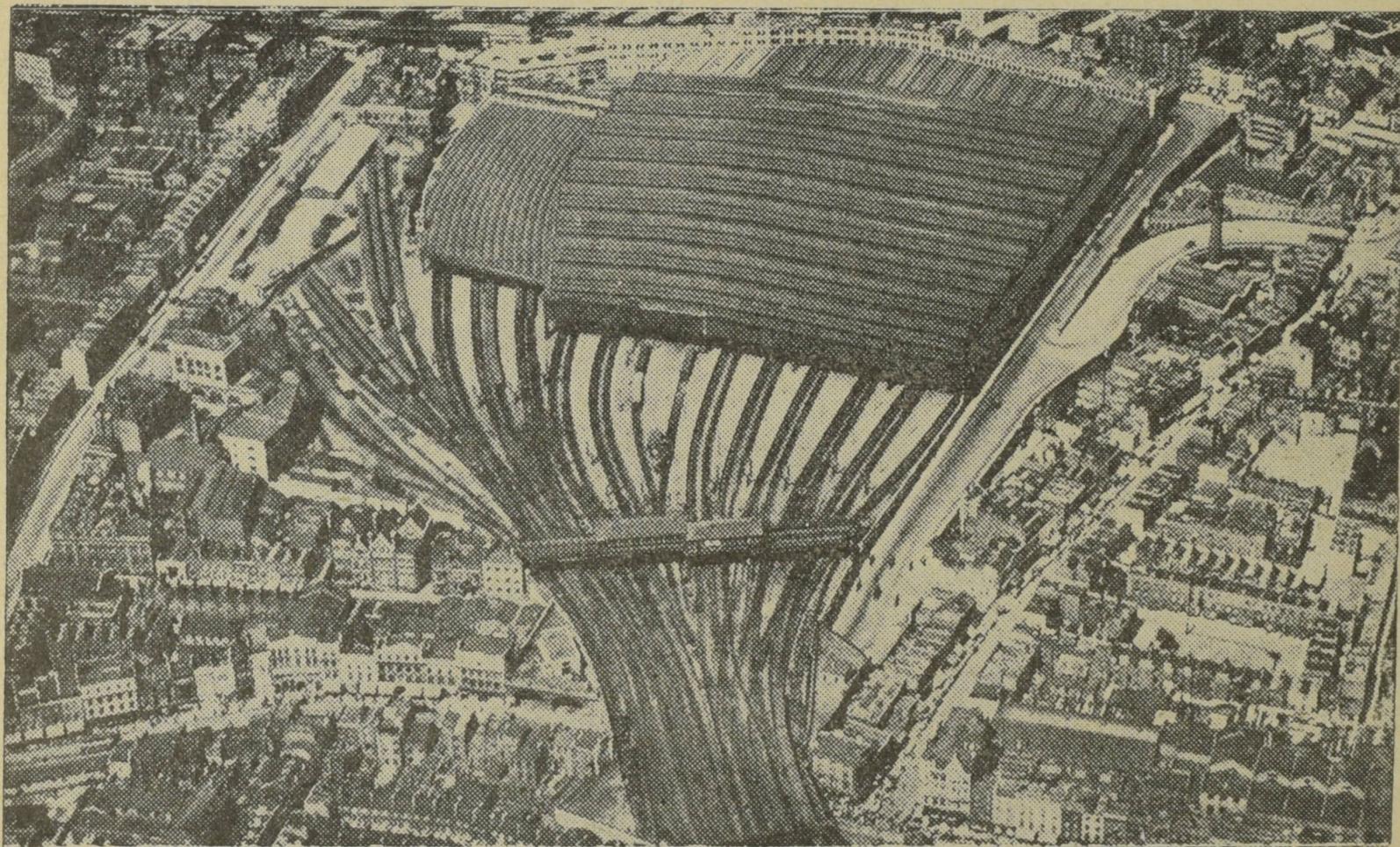
(*La Maison.*)

Une vieille avare sentant sa fin prochaine appelle sa belle-fille auprès de son lit :

— Je vais mourir. J'espère bien que vous ne m'enterrez pas avec une de mes belles chemises. Vous m'en prêterez une des vôtres, n'est-ce pas ?

C'est facile d'aimer, de bercer les poupons ; mais élever une âme, lui apprendre à se vaincre, la diriger vers le bien, voilà une noble besogne.

Madame Julie LAVERGNE.



LA GARE DE WATERLOO, A LONDRES, la plus grande du monde.

RADIO

Les causes qui influent sur la réception

1° LA LUMIÈRE ET LA CHALEUR

La première et principale cause influant sur la réception radiophonique nous vient de la lumière et de la chaleur solaire. On constate en effet que les ondes hertziennes se propagent infiniment mieux la nuit que le jour, l'hiver que l'été. Ainsi un poste qui aurait une portée de 1,000 milles pendant la nuit, ne peut guère prétendre qu'à 100 milles durant le jour. Il en est de même de l'hiver, où les postes atteignent des distances beaucoup plus considérables qu'en été.

C'est que sous l'influence du soleil l'atmosphère s'électrifie et s'oppose à la propagation des ondes.

2° LES TACHES SOLAIRES

Mais c'est surtout lorsqu'il y a des taches solaires que cette influence devient plus prononcée. Les savants ne s'accordent pas sur la nature des perturbations qui produisent ces taches dans le soleil. La plupart croient cependant que ce sont des ouragans formidables qui se produisent dans l'astre en ébullition. Tous cependant s'accordent à reconnaître que ces taches sont une source de perturbations électriques et magnétiques sur le globe terrestre, et comme le dit l'abbé Moreux : " Sur notre globe, à ces moments d'exaspération " du foyer solaire, nos aiguilles aimantées " s'affolent, les couches de l'atmosphère se " chargent soudain aux pôles magnétiques de la " terre, nos télégraphes cessent de fonctionner, " l'écorce terrestre est secouée de frissons " terribles... "

Or les taches solaires ont été extraordinairement nombreuses et actives depuis quelques

mois. On en pouvait même voir quelques-unes à l'œil nu. Le 26 janvier dernier, on a enregistré une des plus violentes tempêtes magnétiques connues jusqu'à date. Rien donc d'étonnant si les épreuves internationales qui ont eu lieu pendant cette semaine de janvier ont été complètement manquées. Rien d'étonnant aussi si la mauvaise réception a été persistante tout l'hiver dernier.

3° LES AURORES BORÉALES

Les aurores boréales sont-elles une cause d'interférence ?

Cette question, comme bien d'autres en radio, est loin d'être bien définie. Ainsi par exemple le 14 octobre 1922, 11.05 p. m., aurores boréales magnifiques et réception splendide ; tandis que le 26 mars 1922, 11.30 p. m., aurores boréales avec réception absolument nulle. On doit toutefois admettre qu'en présence des aurores boréales la réception sera probablement mauvaise, quoiqu'il puisse y avoir des exceptions. Non pas que les aurores boréales soient une cause d'interférence proprement dite mais plutôt un signe de perturbations magnétiques qui interfèrent avec le radio.

4° LA LUNE

Pas plus que les aurores boréales, l'influence de la lune sur le radio n'est encore bien définie. Je me souviens qu'un jour un ingénieur du WGY faisait une conférence sur ce sujet et nous disait l'influence néfaste du clair de lune sur le radio. Or à ce moment la réception était merveilleuse et le clair de lune plus merveilleux encore. On doit cependant admettre en principe que la lumière du soleil réfléctée par la lune ionise quelque peu l'air, et pour peu que d'autres causes interviennent en même temps, la réception par un clair de lune sera plus probablement mauvaise.

5° LA PRESSION BAROMÉTRIQUE ET LA TEMPÉRATURE

La pression atmosphérique semble jouer un rôle considérable sur le radio et le baromètre qui indique cette pression est un instrument précieux pour celui qui veut pronostiquer la réception. D'après un article du *Radio News*, décembre 1924, les variations du baromètre ont été comparées à la réception pendant une période de deux ans. De ces comparaisons on a pu tirer les conclusions suivantes, que l'on peut vérifier par l'expérience :

1° Lorsque le baromètre monte ou du moins se tient stable, il nous annonce une bonne réception ;

2° Lorsque le baromètre baisse, surtout s'il baisse rapidement, il nous annonce une mauvaise réception.

6° LES ÉCRANS NATURELS

Enfin, pour être complet, disons un mot des écrans naturels qui s'interposent entre l'appareil transmetteur et l'appareil récepteur. La réception peut être très bonne en général et être très mauvaise ou même nulle en certaines localités. Si cette mauvaise réception est constante pour cette localité en particulier on doit suspecter la présence d'un écran naturel qui masque les ondes et les empêche d'arriver aux réceptions. Cet écran peut être un dépôt minier métallique, une structure métallique, ou encore tout simplement un vaste champ magnétique. Ainsi en certaines localités qui sont des endroits morts pour le radio, on constate la présence de dépôts de mines de fer ou autre, ainsi aussi une masse de fer telle que le pont de Québec, ou encore la structure des chemins de fer élevés peut suffire pour empêcher la réception dans un certain rayon. Un appareil logé dans une maison à structure d'acier donnera de moins bons résultats sur antenne intérieure que celui qui est situé dans une maison de bois. Un appareil placé à proximité d'un réservoir à gaz donnera des résultats inférieurs. Et tout ceci n'est qu'une conséquence du phénomène que les ondes hertziennes se propagent très mal à travers le métal.

7° LA STATIQUE

La première et la plus irréductible des interférences indirectes est constituée par la statique.

On sait que l'électricité est divisée en deux grandes catégories : l'électricité statique et l'électricité dynamique. L'électricité statique est celle qui est formée dans un conducteur et qui y réside à l'état de repos (d'où le mot statique) jusqu'à ce que la charge devienne assez forte pour qu'elle s'échappe sur un conducteur voisin sous forme d'étincelle. Par contre, l'électricité dynamique, c'est celle qui s'écoule dans un conducteur sous forme de courant et qui y produit des effets dynamiques : v. gr. chaleur, lumière, mouvement.

L'électricité statique a été découverte par Thalys de Milet environ 600 ans avant Jésus-Christ. Il la produisait en frottant l'ambre avec un morceau de drap sec. Il a été depuis reconnu que tous les corps peuvent s'électriser par frottement non seulement d'un solide, mais encore d'un liquide ou d'un gaz.

Or, comme les diverses couches de l'atmosphère sont constamment en mouvement par suite de leurs différentes densités, il s'en suit qu'elles sont constamment en état de charges électriques. Quelquefois ces charges sont très considérables et produisent la foudre. D'autres fois, ces charges sont plutôt faibles. Parce qu'elles ne peuvent être ni vues ni entendues par les moyens ordinaires, elles n'en existent pas moins. Elles constituent des myriades d'étincelles minuscules qu'un récepteur de radio peut facilement capter. C'est ce qu'on appelle la statique. Malgré que son nom indique le repos, il n'y a rien de plus actif que la statique. Chaque jour, plus ou moins, elle travaille dans l'atmosphère. Parfois c'est un grondement continu et régulier, d'autres fois c'est un bruit intermittent qui ressemble à un éboulis de pierres.

8° L'ÉLECTRICITÉ DYNAMIQUE

Dans les villes surtout, l'une des pires sources d'interférences nous vient de l'électricité dynamique. Les courants électriques de toutes sortes et de tout voltage que l'on utilise pour les services publics, pour l'industrie, et même pour des fins domestiques inondent pour ainsi dire l'éther d'ondes étrangères qui viennent en contact avec nos antennes et font sortir du récepteur des bruits qui n'ont rien de musical.

Les courants électriques interfèrent avec le radio de deux façons différentes : par étincelle

et par induction. Lorsqu'une machine électrique produit des étincelles soit par nature, par exemple une bougie d'allumage, soit par défectuosité, par exemple, un transformateur dont les fils sont partiellement disconnectés, il jaillit de ces étincelles des ondes oscillantes de la même nature que celles du radio, qui se propagent dans l'espace et arrivent à l'antenne. Dans ce cas on obtient dans le récepteur de la statique de fabrication humaine (man made statique).

Une machine électrique peut cependant interférer avec le radio sans faire aucune étincelle et simplement par induction. Et voici comment : les fils conducteurs qui conduisent le courant engendré par cette machine sont littéralement entourés d'un champ de lignes de force d'autant plus étendu que le voltage de ce courant est plus élevé. Supposons pour un moment que votre antenne soit à proximité de ces fils conducteurs ; les lignes de force engendreront dans votre antenne un courant simplement par induction ; et dans ce cas votre récepteur vous donnera un bruit régulier à peu près semblable à celui qu'on entend dans une usine électrique et que l'on appelle du "hum".

Voici les sources les plus fréquentes de trouble par cette sorte d'interférence :

Les fils de transmission ; les isolateurs défectueux ; les parafoudres ; les transformateurs ; les moteurs et générateurs ; les lampes à arc ; le téléphone et le télégraphe ; les chars électriques ; les élévateurs ; les enseignes électriques ; les cloches de portes ; les commutateurs des lumières ; les machines à coudre ;

les balais à vacuum ; les fers à repasser ; les machines à Rayons X et violets ; les chargeurs de batteries ; les automobiles.

L.-M. BOLDOC, ptre.



LES LIVRES



La Question Juive chez nous. Par M. l'abbé Antonio HUOT, Docteur en Théologie et en Philosophie, directeur de la *Semaine religieuse* de Québec. Brochure de 16 pages. En vente au Secrétariat des Œuvres, 105, rue Ste-Anne, Québec. Prix : 10 sous l'unité ; \$1.00 la douzaine.

M. l'abbé Antonio Huot vient de mettre en brochure les trois remarquables articles qu'il a publiés dans *L'Action Catholique* de Québec, les 17, 18, 19 mai 1926, sur *la question juive chez nous* sous les titres suivants : 1° Comment se pose le problème ; 2° Pour bien comprendre la question des écoles ; 3° Défense des droits et des intérêts chrétiens. En appendice, l'auteur insère une lettre que lui a adressée un lecteur de *L'Action Catholique* dans laquelle il est prouvé à l'aide de faits que la juiverie et la franc-maçonnerie ne sont qu'une même machine de guerre contre l'Église catholique.

La lecture de cette brochure sera utile à tous ceux qui s'intéressent à l'angoissant problème de la question juive chez nous.

Le Devoir. Méditations. Par l'abbé Gabriel de MONTGROS, Docteur en Théologie et en Philosophie, Licencié en Droit. Un beau volume in-8° coquille. Prix franco : 15 francs 40.— Aubanel fils aîné, éditeur, 15, Place des Études, Avignon.

Voici un beau livre de méditations pour tous les temps de l'année sur les destinées et les obligations de l'homme.

La première partie de l'œuvre est doctrinale, c'est une étude philosophique et théologique des devoirs humains. La seconde partie est pratique : c'est l'analyse des principaux devoirs envers Dieu, le prochain et soi-même.

Cet ouvrage résume au fond toute la morale et il sera utile non seulement au clergé : professeurs, prédicateurs et confesseurs, mais surtout aux fidèles pour lesquels M. l'abbé de Montgros, fin psychologue, a su employer un style très simple, allié à une grande force de démonstration et à une grande logique dans l'enchaînement des idées.

La Dévotion au Cœur de Jésus. Par le chanoine CHARPENTIER. Un beau volume in-8° tellière. Prix franco : 7 francs 60.— Aubanel fils aîné, éditeur, 15, Place des Études, Avignon.

La Dévotion au Cœur de Jésus est devenue la grande dévotion des temps modernes. De plus en plus les âmes sont attirées vers elle : on ne fera jamais trop d'efforts pour développer cet attrait et le guider sûrement. C'est à quoi s'emploiera utilement ce nouveau livre de méditations.

On y verra sur quel fondement solide l'Église fait reposer cette dévotion qui a toujours fait partie du trésor de son culte pour le Verbe incarné, mais qui était resté le privilège d'âmes très saintes. On y apprendra à se servir des pratiques que Notre-Seigneur enseigne lui-même à Sainte Marguerite-Marie et on y trouvera la suite des magnifiques promesses qu'il lui fit en faveur des âmes dévotes à son Cœur.

Des renseignements sur les grandes dates de l'histoire de cette dévotion complètent ce manuel qui est tout indiqué pour les exercices du mois Juin.

**N'achetez pas sans connaître
les avantages du**

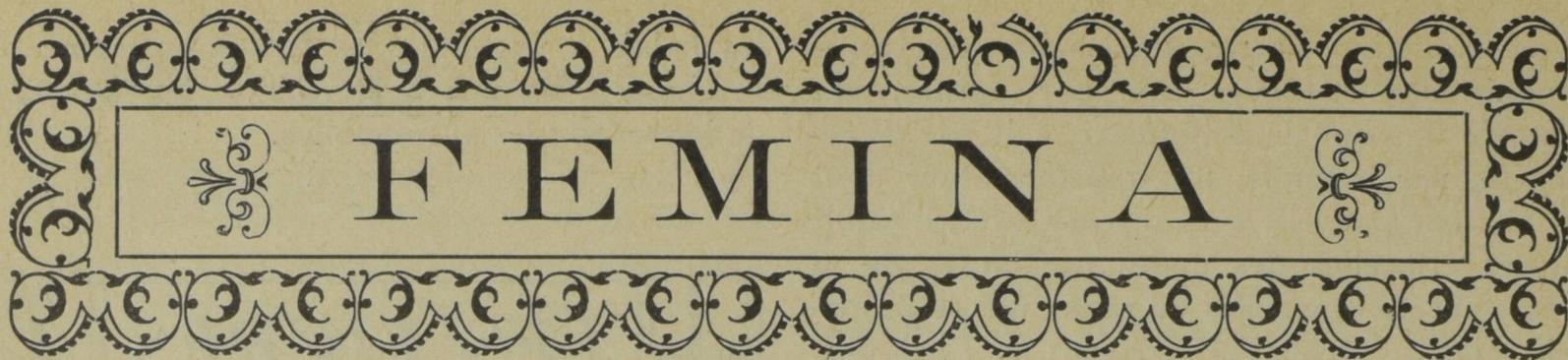
Radio de Forest

CATALOGUE adressé sur demande.

SPÉCIALITÉ: Pièces détachées pour récepteurs.

Robitaille
ÉMI.

320 rue St-Joseph, Québec.



NOS PETITS TRAVERS

Le respect humain

NOUS avons vu dans la chronique du mois dernier le respect humain sous ses formes générales, aujourd'hui, nous l'étudierons mieux sous un autre aspect très répandu parmi nous, surtout parmi nos jeunes conventines. Cette forme du respect humain consiste à avoir honte de ce que l'on a fait de bien, à se montrer sous un jour faux et surtout à se vanter des défauts qu'on n'a pas...

De prime abord cette assertion paraît ridicule, elle est tout à fait opposée à la simplicité et à la modestie que nous aimons à rencontrer chez tous mais particulièrement chez la jeune fille. Ce travers est beaucoup plus répandu qu'on ne le croit et pour s'en convaincre il suffit de savoir lire un peu ce qui se passe sur les physionomies de nos jeunes amies lorsque les questions domestiques font le sujet d'une conversation.

Plusieurs parmi nos jeunes filles s'occupent des soins du ménage, elles chiffonnent facilement une toilette élégante ou un amour de petit chapeau... elles savent fort bien coudre, repriser, et dans un autre ordre de travaux, elles sont capables de contrôler les dépenses du marché aussi bien que de confectionner un excellent gâteau et de surveiller les domestiques. Mais de là à avouer gentiment leurs capacités, il y a loin et vous les verrez rougir si par hasard, leur mère, pas du tout au courant de leurs idées... modernes, allait révéler que Cécile ou Charlotte réussit admirablement bien les confitures. Ces chères enfants se sont imaginé que les bonnes vertus domestiques de nos grand'mères et de nos mamans, ces grandes vertus qui ont fait nos foyers canadiens accueillants et bons, elles ont pensé nos jeunes filles

que ce sont là des vertus trop prosaïques, très peu distinguées et pas du tout en rapport avec le type actuel. Idéal qu'elles ont puisé dans les romans à la mode et voilà pourquoi elles rougissent d'avouer un de leur talent. Leur imagination faussée leur dit qu'il n'y a rien d'admirable à savoir bien tenir une maison et loin de réagir contre ce sentiment erroné, elles l'accentuent chaque jour davantage.

La personne qui révélera qu'elles savent raccommoder ou réussir une gelée de viande peut être certaine de leur infliger une mortification plus grande que celle qu'elles éprouveraient à s'entendre accuser d'un très vilain défaut. Aussi la plupart de nos jeunes filles font semblant de tout ignorer du ménage, elles se moquent tout à leur aise des personnes qui reprisent leurs bas... et qui se plaignent de la cherté de la vie ; pour peu, on dirait que leurs parents sont casés les plus hauts dans l'échelle sociale et que durant toute leur existence elles auront une pléiade de gens à leur service.

Les mères ayant des fils à marier jugeront qu'une jeune fille de fortune médiocre qui pose ainsi à la grande demoiselle... n'est pas un parti sérieux, et les pauvres risquent fort de rester vieilles filles... perspective qui ne leur sourit pas du tout...

Ce genre de respect humain est très répandu et les jeunes filles qui en sont atteintes s'en corrigeront très difficilement, il faut toujours une grande force de volonté pour convenir de ses petits travers... et essayer fermement de se corriger.

Il ne faut pas nous vanter des vertus que nous croyons posséder ni des bonnes qualités que nous reconnaissons en nous, mais d'un autre côté, sachons nous éloigner de cette forme du respect humain qui nous prête des défauts que nous ne voudrions pas avoir et des travers que nous avons su éviter.

Jeanne LE FRANC.

BOITE AUX LETTRES

CATHERINE.— Votre correspondance est arrivée à temps pour que vous receviez une réponse ce mois-ci. Il faut toujours écrire avant le 15 pour trouver le billet dans le courrier du mois suivant, il n'est pas nécessaire que vous mettiez votre nom, un pseudo suffit. Il n'en est pas de même pour les articles envoyés à la rédaction, pour ceux-ci, il vous faut nous donner votre nom et signer l'article d'un pseudonyme, si vous le désirez.

Je vous souhaite la plus cordiale bienvenue, votre plume craint un peu la publicité mais elle est loin de l'inhabileté, rappelez-vous ces vers que nous disions autrefois :

Le succès vient toujours lorsque l'on
[persévère...]
Donc persévérez et la récompense viendra...

ROSE BICQUOISE.— La Renommée, fille de Titan et de la Terre, avait mission de parcourir l'univers en proclamant en tous lieux les bruits qui circulent, sans distinction des bonnes ou des mauvaises nouvelles, de la vérité ou du mensonge. Elle avait cent yeux et cent bouches, ne devait jamais s'arrêter ni jour ni nuit et ne pouvait garder le silence.

On représente la Renommée sous les traits d'une femme ailée qui parcourt l'espace une trompette à la main.

Je vous offre une hospitalité généreuse et cordiale.

FERNANDE. — Ne vous mettez pas en peine des propos de ces gens qui vous envient votre talent. La jalousie est un hommage de l'infériorité à la supériorité, hommage inconscient sans doute, mais qui n'en est pas moins véritable. Il faut accepter d'être nul et insignifiant pour ne pas inspirer d'envie, car il est partout des caractères envieux, laissez-les dire et remplissez votre tâche avec le même dévouement et la même ardeur. Un jour ou l'autre, votre mérite sera reconnu et vos ennemis se feront connaître d'eux-mêmes.

HENRIETTE.— L'expression "pour des prunes", signifie pour une chose de peu de valeur. L'histoire rapporte que la reine Claude ayant fait planter quelques beaux pruniers dans son jardin, un écolier s'avisait de lui en voler les fruits... et la douce reine le fit pendre haut et court... Le remède était énergique et fut radical comme on le pense bien. Il ne faudrait pas qu'il fut remis en pratique de nos jours car un bon nombre de nos écoliers interrompraient brusquement leurs études...

Merci de votre appréciation généreuse et désintéressée.

PETITE POSTE

CATHERINE remercie gentiment les correspondantes qui ont répondu à son appel et souhaite la bienvenue à celles qui aimeraient à causer avec elle de leurs vacances ou de ce qui les intéresse... adressez toute correspondance à JEANNE LE FRANC, *L'Apôtre*, Québec, qui se fera un plaisir de faire parvenir les envois à destination.

Jeanne LE FRANC.

Etudions les Mystères. Par l'abbé Félix KLEIN, professeur honoraire à l'Institut Catholique de Paris. Un beau volume in-8° tellière. Prix franco : 4 fr. — Aubanel fils aîné, éditeur, 15, Place des Études, Avignon. Dans ce petit livre, où les hautes vérités de la foi se présentent avec autant de force que de clarté, de simplicité, nos lecteurs retrouveront l'écrivain sept fois lauréat de l'Académie, l'auteur d'*Au pays de la vie intense* et de *Mon filleul au jardin d'Enfants*, surtout le prêtre auquel nous devons le *Fait Religieux, Madeleine Sémer, Mgr Dupont des Loges*.

L'abbé Félix Klein, montre ici le grand avantage qu'auraient les chrétiens à étudier, plus qu'ils ne le font les mystères proprement dits. Parmi les vues exposées dans cette courte et substantielle étude, signalons les suivantes :

En premier lieu, nous pouvons, nous devons connaître la formule exacte des mystères et les comprendre assez pour être sûrs qu'elle ne renferme rien d'absurde, ni de contradictoire. La raison approfondira chaque dogme en lui cherchant des analogies avec les choses qu'elle connaît naturellement et surtout en étudiant leur concordance, leur synthèse ; et, elle admirera, comme dit l'auteur, l'harmonieux système d'union et d'amour qui se révèle dans ces mystères.

Dans la dernière partie de son œuvre, l'abbé Klein nous fait entrevoir, en traits rapides, mais lumineux, les magnificences d'une pareille synthèse. Lorsqu'on achève de lire ces pages émouvantes, on se sent prête à demander avec lui : " Si telle est, comme il est certain, la substance des plus grands mystères de la foi, peut-on dire qu'ils ne nous offrent, suivant la commune erreur, que froideur et obscurité ? Ou n'y a-t-il pas là au contraire, pour nos trop faibles regards et nos trop faibles cœurs, éblouissement de lumière et surcharge écrasante d'amour ? "

Retraite fermée

Une retraite fermée pour les jeunes filles aura lieu dans la solitude reposante du Couvent de St-Romuald, près de Lévis, du 7 au 11 août prochain. Le Rév. Père Ls Laalande, S. J., sera le prédicateur.

Les conditions sont avantageuses ; les frais de transport commodes et peu coûteux.

On obtiendra tous les renseignements désirés en s'adressant à

Mlle B. DUMONT,
12, rue Blanchet, N.-D. de Lévis.

AU GOIN DU FEU

Pour s'amuser

La Direction de l'Apôtre donnera deux prix d'une piastre à ceux de ses abonnés qui enverront toutes les réponses exactes des jeux d'esprit de chaque mois. Les prix seront tirés au sort et nous publierons les noms des heureux gagnants. Les réponses devront être mises sur une feuille spéciale et adressées, dans les quinze jours qui suivent la publication de chaque livraison, à M. le Directeur de l'Apôtre, 103, rue Sainte-Anne, Québec, Canada.

RÉPONSE AUX JEUX D'ESPRIT DU MOIS JUIN

ÉNIGME

L'éponge.

LOGOGRIPHE

Épreuve — preuve.

MOTS EN LOSANGE

G
 B A S
 C O R O T
 B O R G N E S
 G A R G A N T U A
 S O N N E U R
 T E T U E
 S U R
 A

COMPOSITION DE MOTS

Rose — lilas.

Plusieurs de nos lecteurs nous ont envoyé trop tard pour être insérées dans notre numéro de juin, les réponses aux jeux d'esprit du mois de mai. Ce sont M. Jean-Pierre Caron, Division des Abeilles, Ferme Expérimentale, Ottawa ; Mme Honoré Lavoie, Saint-F.-X. des Hauteurs, Rimouski ; Mlles Marielle Morissette, 42, rue Caron, Jeannette Chartré, 386, rue St-François, M.-Thérèse Bouchard, 14, rue Alfred, Antoinette Pâquet, 386, rue St-Joseph, Émilienne Côté, 41, rue Turgeon, M.-Thérèse Boisjoli, 82, rue Caron, Jeanne d'Arc Bonhomme, 333, rue St-Joseph, Québec.

A envoyé des solutions incomplètes à nos jeux d'esprit du mois de juin : Mme Siméon Matte, Saint-Raymond.

Ont envoyé toutes les solutions exactes : Mlles Émilienne Côté, 41, rue Turgeon ; M.-Thérèse Boisjoli, 82, rue Caron ; Antoinette Pâquet, 386, rue St-Joseph ; M.-Thérèse Bouchard, 14, rue Alfred ; Marielle Morissette, 80, rue Caron ; Jeannette Chartré, 382, Saint-François, Québec ; Mlle Léona Landry, Ste-Marie de Beauce ; Mlle Irène Turcotte, Ste-Marie de Beauce ; Mlle Marguerite Duval, 5114, rue Marquette, Montréal ; M. Léopold Turcotte, Ste-Marie, Beauce ; Mlle M.-Hélène Saint-Louis, Académie de Loretteville ; Mlle Marie-Thérèse Bouillé, Deschambault ; Mlle Céline Lachapelle, Couvent de Jésus-Marie, Sillery ; Mlle Marie-Thérèse Gagné, St-Maxime de Scott ; Sœur M. L., École du Sacré-Cœur, Chicoutimi-Ouest ; Mlle Lucienne Reinhardt, 509, rue Saint-Jean, Québec ; Mlle Maria Drolet, Champigny, Cté Québec ; Mme J.-Ernest Drolet, 115, rue St-Pierre, Québec ; L'Hôpital Civique, près Québec ; Mlle Marie-Jeanne Leclerc, Loretteville ; Mlle Marcelle Pelletier, Saint-Raymond.

Les noms suivants ont été sortis de l'urne : Mlle Léona Landry et Mlle Marguerite Duval.

JEUX D'ESPRIT No 86

ÉNIGME

Je suis la sombre enfant d'un père lumineux.
 Toujours plus haut ! Telle est mon altière
 [devise ;
 Mais, avant d'obéir au souffle de la brise,
 Je fais souvent verser des fleurs à de beaux
 [yeux.

CHARADE

Vert mon premier, bleu mon dernier ;
 D'un grand prix mon entier.

ANAGRAMME

Sur quatre pieds, en excès on me juge ;
 Renversez-les, je deviens un refuge.

QUESTION HISTORIQUE

Quelles sont les quatre Jeanne qui ont été à la tête d'armées ?

FEUILLETON DE L'APÔTRE

Une de perdue, deux de trouvées

PAR GEORGES DE BOUCHERVILLE

N° 11

Publié avec la permission des éditeurs, la Librairie
Beachemin Limitée, 30, rue St-Gabriel, Montréal.

CHAPITRE QUARANTE-QUATRIÈME

FOURBERIE PUNIE

La loi martiale avait été proclamée, et la rébellion supprimée dans le Sud. Les chefs étaient en fuite ; de fortes récompenses avaient été offertes, par les autorités, pour leur appréhension. L'effroi que causait la proclamation était exagéré par l'idée que, sous la loi martiale, l'on exécutait sans forme de procès tous ceux qui étaient arrêtés les armes à la main, ou même que l'on soupçonnait seulement d'avoir pris les armes.

Les bureaucrates étaient triomphants, et se vantaient hautement que tous les rebelles allaient être pendus. La terreur parmi les Canadiens était extrême dans la ville.

La nouvelle s'était répandue que trois des chefs, qui avaient commandé les rebelles à St-Denis et à St-Charles, étaient arrivés dans la ville. Des visites domiciliaires furent faites dans toutes les maisons où l'on avait le moindre soupçon que l'un d'eux pût être caché.

C'est à cette époque que l'on vit de grands actes de courage et de dévouement parmi les femmes canadiennes de Montréal. Plusieurs s'exposèrent à des dangers graves pour porter des secours et des consolations. On vit des jeunes femmes timides chercher l'obscurité de la nuit afin de n'être point découvertes, braver le mauvais temps, s'exposer aux insultes pour porter de la nourriture à des maris ou à des frères qui n'osaient sortir des lieux où ils se tenaient cachés.

Les sommes offertes pour l'appréhension des chefs rebelles, qui étaient entrés à Montréal, étaient considérables. Il devenait en conséquence de la plus grande urgence que leur retraite ne fut pas connue, même de leurs amis, de crainte qu'une imprudence, une indiscretion, ne réveillât la cupidité de quelques personnes en qui ils auraient cru pouvoir mettre leur confiance. Il n'y eut que deux personnes qui surent le lieu où ils se tinrent cachés, pendant les huit jours qu'ils demeurèrent à Montréal. L'une d'elles

était la sœur d'un de ces braves jeunes gens, venus pour exécuter une mission avec un espoir dont ils furent bientôt déçus. Quand ils virent qu'il n'y avait pas moyen de réaliser leur dessein, alors ils songèrent à sortir de cette ville dans laquelle ils avaient eu tant de difficultés à entrer, et où ils étaient exposés à chaque instant à être découverts. Mais il était devenu encore plus difficile d'en sortir qu'il ne leur avait été difficile d'y entrer ; parce que, leur présence étant connue, toutes les issues étaient gardées par des personnes qui, outre leur haine, étaient encore animées par l'espoir de gagner les récompenses promises.

Une circonstance néanmoins se présenta qui prouva aux autorités combien était grande l'audace de ces jeunes Canadiennes, et à quels dangers le gouvernement se serait trouvé exposé si l'insurrection eut eu la moindre organisation.

Toutes les recherches ayant été vaines pour les découvrir, on apposta des émissaires secrets pour suivre tous ceux de leurs parents ou amis, que l'on supposait devoir avoir des communications avec eux. On tenta de corrompre les domestiques de leurs familles, pour qu'ils tâchassent de pénétrer leurs secrets. Et malgré toutes les précautions les plus grandes de leurs amis, le lieu de leur refuge fut découvert ; et ce fut encore la même jeune femme qui, au milieu de la nuit, courut les avertir une demi-heure, tout au plus, avant que la police ne s'y rendit. Elle leur avait procuré les moyens de s'échapper. Mais quels dangers ne courut-elle pas pour les aider ; quels sacrifices d'amour-propre ne fut-elle pas obligée de faire, pour obtenir les renseignements qui lui permirent de devancer les forces envoyées pour les arrêter. Belle et bonne sœur, noble et courageuse femme, que nous appellerons Henriette ; nom que tu avais donné toi-même, en même temps que ton cœur faisait une offrande à la reconnaissance et que ta bouche formulait une prière à la générosité et à la discrétion. Ton action ne t'avait pas compromise, parce que celui en qui tu te confiais avait soupçonné un grand dévouement, quoiqu'il ne connut point alors toute l'étendue.

St-Luc avait été infructueux dans ses recherches ; il n'avait pas pu même s'assurer au juste si c'était bien dans la rue St-Maurice qu'il l'avait perdue de vue.

Le soir, à la même heure que le jour précédent, il se rendit à l'entrée du faubourg St-Joseph, pour revoir son inconnue et attendit, examinant toutes les femmes qui passaient ; mais elles étaient toutes accompagnées, et d'ailleurs aucune d'elles n'avait la taille de celle qu'il cherchait. Déterminé à attendre, il marchait depuis le coin de la rue McGill jusqu'à une petite ruelle qui communique du faubourg St-Joseph à la rue Bonaventure. Minuit sonnait au cadran de l'église anglaise, quand il se décida à retourner à son hôtel. Ce peu de succès, au lieu de le décourager dans ses recherches, ne fit que piquer sa curiosité de plus en plus. Le jour suivant, il plaça Trim à l'une des extrémités de la rue St-Maurice, avec ordre de l'avertir, par un coup de sifflet, s'il voyait la jeune femme passer, soit qu'elle entrât dans la rue St-Maurice ou qu'elle gagnât dans une autre direction. Il prit son poste à l'autre extrémité de la même rue, qui n'est pas longue. Cette soirée ne lui donna pas de meilleur résultat que la précédente. Il commença à croire que ce n'était pas dans ces endroits qu'il la trouverait, et qu'elle n'était plus dans cette rue.

Le lendemain étant un dimanche, il se promit de bien examiner toutes les femmes qui entreraient ou sortiraient de l'église paroissiale, où il supposa qu'elle devait aller. Il ne fut pas plus heureux dans sa nouvelle tentative. Alors il désespéra de la trouver et se décida à ne plus la chercher ; laissant au hasard le soin de lui faire découvrir, une seconde fois, celle qui lui inspirait un si grand intérêt.

Dans la rue Notre-Dame, un peu plus loin que l'église paroissiale, il y avait une maison en pierre à deux étages. Le rez-de-chaussée était occupé par un magasin de mercerie, au second logeait un dentiste qui occupait les chambres du devant. Au même étage, sur le derrière, une modiste d'un côté, et de l'autre, une chambre garnie, occupée par un célibataire, où se réunissaient souvent quelques-uns des membres les plus violents du *Doric Club*. Un passage et un escalier communs servaient aux personnes qui occupaient cet étage, pour entrer et sortir sur la rue Notre-Dame.

C'est un dimanche ; la demie de cinq heures vient de sonner. Il fait nuit. Une femme, dont le pas leste et rapide trahit la jeunesse, regarde de chaque côté avant de se hasarder à entrer et de monter l'étroit escalier de cette maison.

Nous la précéderons de quelques instants, afin d'avoir une idée plus exacte des lieux avant qu'elle monte.

Entrons d'abord chez la modiste ; c'est une dame d'un certain âge ; elle est assise dans un fauteuil, le nez sur le nez, lisant dans une bible, tandis que son mari ronfle sur un sofa.

Un petit cabinet de toilette sert dans la semaine aux pratiques pour essayer les robes ou autres objets qu'elles font faire. Ce cabinet ne contient rien de bien remarquable : une table avec un miroir, placé près de la cloison, en bois, qui sépare cet appartement de la chambre du vieux garçon ; un sofa et deux chaises, voilà pour son ameublement.

Passons dans celle du vieux célibataire dont on entend la voix nazillarde à travers la cloison. C'est un assez joli appartement. Un tapis de laine couvre le plancher ; un petit poêle en fonte, sur lequel bout un *canard* rempli d'eau, réchauffe aussi la chambre. Un lit est dans un coin ; sur une table, il y a un bol vide, avec une grande cuillère de fer argenté. Le vieux garçon ne paraît pas être sorti de la journée ; il est en robe de chambre de laine, à ramages bleus et rouges sur un fond orange ; étendu sur une espèce de divan, il fume dans une écume de mer, en écoutant avec assez d'insouciance, en apparence, ce que lui dit un homme, d'une trentaine d'années, portant l'uniforme de la cavalerie volontaire.

La jeune femme vient de monter ; elle s'arrête un instant devant la porte du vieux garçon, puis marchant sur la pointe du pied, elle va frapper discrètement chez la modiste et entre avant qu'on lui ait dit d'ouvrir. La jeune femme était probablement dans l'habitude de venir dans cette maison, car elle dit sans façon :

— Je vais avec votre permission, me jeter un instant sur le sofa dans le petit cabinet. J'attends quelqu'un ; si l'on vient me demander, vous m'avertirez, n'est-ce pas, madame ?

Sans ôter ses yeux de dessus sa bible, qu'elle s'était remise à lire aussitôt qu'elle eut reconnu celle qui était entrée, la vieille dame lui fit de la tête un signe affirmatif.

Aussitôt qu'elle fut entrée dans le cabinet, elle alla au sofa, qui était contre la cloison, et écouta ce qui se disait dans la chambre voisine. Elle prenait sans doute un intérêt bien grand à ce qui se disait dans cette chambre, car elle n'entendit pas la modiste qui, au bout d'un quart d'heure environ, vint à l'entrée du cabinet lui demander : " si elle voulait prendre une tasse de thé ". Elle dort, pensa la modiste, qui se retira discrètement en fermant sur elle la porte du cabinet.

Le vieux garçon que nous nommerons M. Édouard parlait du bout de la langue. Il avait de la difficulté à prononcer les " r " ; ce qui rendait sa conversation un peu difficile à comprendre pour une personne non habituée à l'entendre.

" — Je ne crois pas que ça soit bvaï, disait-il au moment où la jeune femme entra dans le cabinet de la modiste. On nous a tant donné d'informations qui se sont trouvées fausses. Le désir de gagner ces bvécompenses, bvend tout le monde fou.

— Oui, mais, cette fois-ci, je me crois certain d'être sur la bonne piste. Le fait est que j'en suis positivement sûr, répondit le volontaire.

— Pvbablement ! vous êtes toujours cevtain, vous ! Mais continuez ; je pvends note.

— Vous allez en juger.— Je vous ai déjà dit que jeudi dernier, vers neuf heures du soir, j'étais à la station de police, quand la patrouille amena deux voleurs pris dans le faubourg St-Joseph. Ils avaient été arrêtés pour un assaut commis sur une femme ; du moins c'est ce qu'un nègre, qui les tenait par le collet de leurs capots, dit à la patrouille quand il les lui remit. Je n'avais pas fait attention à cette

circonstance, et je n'y aurais probablement plus pensé, si, hier, je n'eusse appris de Mary, qui demeure chez le Dr L..., qu'une dame respectable avait été attaquée par des malfaiteurs l'avant-veille.

— Quel rapport cela a-t-il avec les bvebels ?

— Vous allez voir ; je lui demande...

— A Mavy ?

— Oui, à Mary, quelle était cette dame ? D'abord, elle ne voulut pas me le dire ; mais à la fin vous savez, les femmes, il faut que ça parle ; elle me confia en secret, bien entendu, que c'était sa jeune maîtresse qui sortait, comme ça, seule, depuis deux à trois soirs, vers huit heures ou huit heures et demie, et ne rentrait que tard. Elle se déguise en habits d'homme depuis qu'elle a été attaquée.

— C'est une amouvette, pvobablement !

— Attendez donc. Je ne pense pas, moi, que ce soit une amourette ; je pense, bien au contraire, qu'elle ne sortait ainsi, en cachette, que pour voir l'un des chefs de St-Charles, qui sont actuellement cachés dans la ville.

— Vous ne pensez qu'à la bvécompense, vous autves ; c'est ce qui fait que vous voyez toujours un bvebel, là où il n'y a qu'une intvigue. Mais, continuez ; je pvends note.

— Ce n'était pas une intrigue, car elle est la sœur d'un de ces chefs qui se cache.

— Sa sœubv ? Ah ! c'est diffévent ; s'il est son fvèbve, l'affaive, devient sévieuse, très sévieuse !

— C'est ce que je pense ; mais ce n'est pas tout : hier soir, vers sept heures, je me suis rendu au marché à foin et me suis caché en face de la maison du Dr L... ; j'attends une bonne heure, au moins. Enfin je vois sortir le jeune homme, c'est-à-dire la jeune femme, qui portait quelque chose sous son bras. Au lieu de prendre à droite, comme je n'y attendais, elle gagna la rue Bonaventure, enfin la ruelle qui conduit à la rue St-Joseph. Elle marchait si vite, que je fus obligé de courir pour qu'elle ne m'échappa point. Elle était à peu près à la moitié de la ruelle quand, m'ayant sans doute entendu, elle se sauva comme une biche. Quand j'arrivai à la rue St-Joseph, elle avait disparu.

— Là !... vous avez tout pevdu, pouv avoiv coufvu ! pvenez donc gavde, une autve fois !

— Ce n'est pas tout ; je vis un nègre...

— Un gvos ?

— Oui ; le connaissez-vous ?

— Continuez ; je pvends note.

— Qui s'en allait du côté de la rue McGill. Je lui demande s'il n'a pas vu passer une femme qui courait ? Il me répond que oui, en me désignant le côté opposé à celui où il allait.— Je ne perds pas de temps. Je reprends ma course ; et, après avoir couru une bonne *escousse*, je rejoins, en effet, une femme qui courait. C'était une vieille Irlandaise, à moitié saouïe ! C'était ma faute ; j'avais demandé au nègre s'il avait vu une femme.

— Tvès maladroït ! Comment voulez-vous qu'il pvit un gabçon pouv une fille ? et vous de pvendre une Ivlandaise pour un gabçon ! C'est tvop stupide, pav exemple ! C'est tvès bête, même !

— J'en conviens. Aussi m'y suis-je mieux pris aujourd'hui.

— Pvobablement ! continuez ; je pvends note.

— Je me suis rendu cette après-midi à la prison. J'ai fait venir à la grille, l'un des prisonniers, que j'avais vu à la police jeudi soir. Moyennant une piastre je lui ai fait raconter tout ce qui s'était passé lors de l'assaut sur la jeune femme. Il m'a dit qu'elle avait un manteau ; qu'elle portait un petit panier, dans lequel il y avait une bouteille et quelques provisions. Qu'elle était entrée dans un clos de bois dans la rue St-Maurice lorsqu'ils l'attaquèrent. Qu'elle fut délivrée des mains du P'tit Loup, qui voulait lui faire du mal, par un homme auquel vint se joindre le nègre qui les avait livrés à la patrouille.

— A la bonne heubve ! Vous vous êtes mieux pviv aujourd'hui, continuez ; je pvends note.

— Il m'a montré un petit porte-monnaie qu'il avait pris à la jeune femme, dans lequel il y avait une enveloppe de lettre déchirée sur laquelle on ne voyait que cette partie de l'adresse. Voici l'enveloppe, regardez.

— Henviette !... mais Henviette qui ?

— Ou D... ; ou G... ; ou C... ; l'un des trois. Je crois que ça doit être Henriette D...

— Et apvès ? continuez ; je pvends note.

— Après, je suis venu ici au sortir de la prison ; j'ai frappé à la porte, personne ne m'a répondu.

— Je dovmais, pvobablement.

— Et je me suis rendu tout droit à la rue St-Maurice. Le clos de bois n'était pas difficile à trouver, il est à gauche. J'entre dans le clos ; visite partout ; regarde dans tous les coins ; rien. Pas de traces qui pussent me guider ; toute la journée, hier, des voitures avaient charroyé des planches et des madriers. Tout à fait en arrière du clos, il y avait une petite clôture en planches, qui séparait le clos d'un terrain vacant attenant à la vieille bâtisse en pierres dont la couverture en tôles est peinturée en rouge. L'entrée de cette bâtisse est sur la rue du Collège.

— Je la connais ; c'est la bvassebvie de M. Daubveville.

— Justement. Eh bien ! en suivant cette clôture, j'aperçus l'empreinte de deux petits pieds. Je suivis la piste ; il n'y avait pas à s'y méprendre. Elle traversait le lot vacant, allait à un tas de vieilles barriques et de quarts, placés les uns sur les autres, à l'un des coins de la brasserie. Derrière ce tas de barriques, il y avait une petite porte qui donne entrée dans la brasserie. La porte est en chêne, fermée par un verrou en dedans. C'est là qu'ils sont cachés, j'en suis sûr.

— Ça me pavait pvobable ; mais il ne faut pas en être tvop certain. S'il n'y avait bvien, nous sebvions la bvisée de tout le monde. Pvenons nos pvécautions ; n'en disons bvien à pevsonne, et nous gagnavons la bvcompense à nous deux. Continuez ; je pvends note.

— Qu'allons-nous faire maintenant ? "...

En ce moment la jeune femme, qui était toujours restée dans le cabinet, se leva tout agitée, souhaila le bonsoir à la modiste, descendit précipitamment

l'escalier, et se dirigea rapidement du côté de la rue St-Joseph.

Revenons à St-Luc. Cette journée-là, il dût édifier ceux qui le remarquèrent. Il avait assisté à la messe ; il retourna aux vêpres, et venait de sortir de l'archiconfrérie, suivant la foule qui s'écoulait dans la direction de l'église des Récollets, où il serait peut-être entré, s'il y eut eu quelque office. Il paraissait chercher quelqu'un, car il s'arrêtait et marchait quelques instants derrière quelques personnes dont la taille ou la démarche avaient attiré son attention ; puis il passait rapidement pour s'arrêter un peu plus loin. Rendu au coin de la rue McGill, il se tint sous la lanterne, regardant, un peu effrontément peut-être, tous les jolis minois qui passaient. Son examen ne sembla pas avoir été satisfaisant, car après que les femmes furent toutes passées, il laissa échapper un profond soupir, et reprit, à pas lents et la tête baissée, le chemin qu'il venait de parcourir. La rue était devenue à peu près déserte après l'écoulement de la foule, qui était sortie de l'église paroissiale à l'issue de l'archiconfrérie.

Arrivé en face de l'église des Récollets, il entendit le frôlement d'une robe de soie, sans presque voir la personne qui, venant à sa rencontre, passait à côté de lui. Il releva la tête et se retourna pour regarder. La taille de cette femme ainsi que sa démarche le frappèrent ; malgré toutes ses déceptions de la journée, il la suivit. Elle avait une pelisse de soie noire, un chapeau de velours de même couleur ; son voile était rabattu. Elle tenait de la main droite un petit manchon de vison ; elle marchait vite, et paraissait très pressée.

Le cœur de St-Luc battit. Était-ce elle ? Elle n'avait pas le même habillement ; mais elle marchait si bien comme celle qu'il cherchait ! Il eut envie de lui adresser la parole ; mais que lui dire ? Comment l'aborder ? Si ce n'était pas elle ? Enfin une idée le frappe ; il tire le mouchoir qu'il a trouvé dans le clos de bois, et qu'il portait dans sa poche. " Si elle ne me répond pas et qu'elle regarde le mouchoir, c'est elle, pensa-t-il, si elle répond, je connaîtrai sa voix ".

" — Madame, lui dit-il, voici, je crois, votre mouchoir que vous venez de laisser tomber.

La dame prit le mouchoir, regarda au chiffre, le mit dans sa poche, salua, et continua sa route, sans avoir relevé son voile, ni dit une parole.

" — Henriette, dit St-Luc d'une voix presque timide.

La jeune femme sembla hésiter un instant, puis elle se mit à hâter le pas.

" — Henriette, si c'est vous, pourquoi ne pas me répondre ? Si je me trompe, pourquoi, madame, ne me le dites-vous pas ?

— C'est moi, monsieur, dit-elle d'une voix émue et presque suppliante, je vous en prie, ne me retardez pas.

— Ah ! vous êtes toujours bien pressée de vous éloigner quand c'est moi qui vous parle ; si vous saviez combien je vous ai cherchée !

— Pourquoi me cherchiez-vous, monsieur ? fit-elle avec un visible effort.

St-Luc était timide devant cette femme. Il se sentit confus, et ne sut que répondre.

" — Me repoussez-vous ? dit-il en fin, d'un ton où sa voix tremblait un peu.

Henriet te hésita un instant, puis répondit :

" — Eh bien ! non, venez ; je n'ai pas un instant à perdre.

— Où allez-vous donc ?

— A la même place.

Un éclair de jalousie traversa la pensée de St-Luc ; il crut à un rendez-vous d'amour. Il aimait lui-même, sans connaître celle pour qui il se sentait un sentiment que les obstacles n'avaient fait qu'accroître. Il se redressa dans son orgueil, et lui dit sans réfléchir à l'inconséquence de ses paroles :

— Un rendez-vous ?

— Presque, répondit-elle ; pourquoi me faites-vous cette question ?

— Je suis fou. J'ai eu l'idée que ce pouvait être un rendez-vous d'amour.

— Et, quand cela serait, quel intérêt cela a-t-il pour vous ?

— Henriette ! pardonnez-moi... je vous aime !

La jeune femme, qui n'était occupée que d'une seule idée, ne s'offensa pas de ce que venait de lui dire St-Luc.

" — Vous dites que vous m'aimez ? pardonnez-moi à votre tour, si je vous dis que je n'en crois rien. Vous avez été intrigué un peu ; vous vous êtes mis en tête de découvrir qui j'étais, vous n'avez pu réussir, le peu de réussite vous a irrité ; c'est cette irritation que vous prenez pour de l'amour.

— Si vous saviez comme je vous ai cherchée ! tous les soirs je me suis rendu à l'endroit où je vous ai vue pour la première fois, espérant vous y trouver.

— Je le sais.

— Vous le savez ?

— Oui, j'ai passé à vos côtés en allant et en revenant hier et avant-hier ; j'avais pris des habillements d'homme. Je vous ai presque touché en passant, vous ne m'avez pas reconnue, mais je vous ai bien vu, moi. J'ai bien pensé que c'était le désir de me revoir, qui vous avait conduit à cet endroit.

— Vous m'avez reconnu, vous saviez que c'était vous que je cherchais, et vous avez passé sans daigner me donner un signe de reconnaissance ! Vous êtes bien cruelle !

— Non, non ; je n'étais pas cruelle : si vous saviez ce que je souffrais d'être obligée de vous traiter ainsi. Mais le devoir m'y forçait.

— Le devoir ?

— Oui ! et la prudence.

— Devoir, prudence ! Avez-vous peur de moi ?

— Je vous ai donné la plus grande preuve possible que je n'avais pas peur de vous personnellement, et que j'avais confiance en votre honneur. Ce n'était pas cette crainte que j'avais.

— Mais quelle crainte donc ?

— Écoutez-moi. Je vais vous faire quelques questions ; répondez si vous le jugez convenable. Vous êtes étranger à Montréal.

— Oui.

— Avez-vous formé quelque opinion politique, sur les événements qui se passent au Canada ? Comment considérez-vous les rebelles ?

— Je les plains parce qu'ils ont été trompés ; je crois qu'ils ont raison de demander le redressement de leurs griefs ; qu'ils n'auraient pas dû prendre les armes, quoiqu'ils l'aient fait plutôt dans un but de défense que d'agression.

— Vous savez qu'on a offert des récompenses pour l'appréhension des chefs ?

— Je le sais.

— Aideriez-vous à leur arrestation ?

— Non.

— Savez-vous que trois de ceux pour l'arrestation desquels on offre des sommes d'argent, sont actuellement cachés dans la ville ? Si vous connaissiez le lieu de leur retraite les découvririez-vous ?

— On dit que deux des chefs qui étaient à St-Charles, et un autre de St-Eustache, sont cachés dans la ville. Je ne connais point l'endroit où ils se cachent ; mais si je le connaissais, je n'en parlerais pas.

— S'ils avaient besoin de votre aide pour sortir de la ville, le leur donneriez-vous ?

— Non, car quoique je les plains, je ne voudrais pas me compromettre personnellement sans motif suffisant.

— Vous m'avez répondu franchement, je n'ai aucune raison d'en douter ; et votre généreuse conduite vis-à-vis de moi jeudi dernier, m'autorise à vous confier un secret que je ne pouvais pas vous dire l'autre soir, mais que les circonstances me permettent, me forcent même de vous révéler en ce moment. Je dois aussi vous ôter de l'idée ce mauvais soupçon que vous avez manifesté il n'y a qu'un instant. L'un de ces chefs, qui sont ici cachés, est mon frère. C'est lui que je vais voir, pour lui porter des provisions et l'avertir de ce qui se passe dans la ville. Voilà mes rendez vous ! En êtes-vous jaloux !

— Noble et généreuse sœur, je vous admire autant que je vous aime ; pourquoi ne m'avez-vous pas dit cela plus tôt ? j'aurais peut-être pu vous être utile ?

— Ce secret n'était pas le mien seul, hier.

— Et aujourd'hui.

— Aujourd'hui je puis vous le dire, parce que l'on m'y a autorisé ; je sais qui vous êtes, vous êtes M. de St-Luc, ne soyez pas surpris, si je vous nomme ; je vous connais mieux que vous ne pensez, mais ce n'est point ici le lieu d'en parler. Il suffit de vous dire que jeudi soir, après que vous m'eûtes sauvée des mains des bandits, je racontai à mon frère et à son compagnon ce qui m'était arrivé, le danger que j'avais couru, votre généreux secours ; je lui fis la description de votre personne, ainsi que de ce gros nègre qui accourut au premier coup de sifflet. “ Je le connais, ” me dit mon frère, c'est M. de St-Luc ; tu peux avoir toute confiance en lui et tout lui dire ”. “ Non ” reprit son compagnon, il vaut mieux ne pas le

“ faire pour le moment ; si quelque circonstance “ rend plus tard cette confiance nécessaire, elle “ pourra la faire ”. Voilà comment j'appris votre nom. Depuis, j'ai aussi entendu parler de vous par une autre personne que je ne vous nommerai pas, car c'est une belle jeune fille qui vous porte beaucoup d'intérêt. Eh bien ! M. de St-Luc, la circonstance qui m'autorise à vous confier mon secret et la retraite de mon frère est arrivée.

— Quelle circonstance ? Qu'est-il donc arrivé ?

— On a découvert le lieu où il est caché. Je viens de l'apprendre et je cours l'en avertir. Dans quelques instants il sera peut-être trop tard !

— Vous m'avez donné une marque de confiance ; je ne connais pas le nom de votre frère ; sans doute vous me le cachez pour que je ne sache pas le vôtre ; n'importe. Vous ne croyez pas à mon amour ? Eh bien ! ordonnez ce que vous voudrez, je vous jure que je ferai ce qui sera humainement possible.

— Mais vous allez vous compromettre ; et vous venez de me dire que vous ne voudriez pas vous compromettre pour des rebelles ?

— Ce ne sera pas pour eux, mais pour vous ; ce ne sera pas pour un rebelle, mais pour un frère. Je n'hésite pas.

— Je vais vous mettre à l'épreuve. Nous voici rendus au clos de bois ; je vais aller seule trouver mon frère. Restez ici, je crains que l'on ne vienne à chaque instant nous surprendre ; si je vous appelle, venez à moi.

— Mais où pourrai-je vous trouver dans ce labyrinthe de piles de planches ? Ne vaudrait-il pas mieux que j'allasse avec vous ?

— Vous avez raison, venez.”

Pendant qu'elle le conduit, regardant à droite et à gauche, écoutant le moindre bruit, montons un instant dans l'espèce de grenier, qui se trouve dans la brasserie de M. Daubreville.

Il fait noir ; il n'y a pas de lumière. Une paille est dans un des coins du grenier ; deux robes de buffles, jetées sur la paille, servent de couverture à deux hommes qui sont couchés et dorment. Deux paires de pistolets chargés sont sur un baril, à portée de leurs mains ; deux poignards, espèce de *bowie knives* affilés et tranchants, sont étés. l'oreiller de plume, sur laquelle reposent leurs têtes. Ils se sont couchés tout habillés, comme ils l'ont fait depuis huit jours qu'ils sont dans ce méchant réduit. Ils ont leurs casques sur la tête ; il fait froid, plus froid que dehors ; car l'atmosphère renfermée n'a point été réchauffée par les rayons du soleil. Ils dorment tous deux le jour, parce que la nuit ils sont obligés de veiller pour attendre les nouvelles qu'on peut leur communiquer et se tenir prêts à toute éventualité, ainsi que pour recevoir les provisions qu'on doit leur apporter.

Bientôt l'un d'eux se réveille. Il écoute un instant puis il pousse son compagnon.

— “ Entends-tu ? ”

— “ Quoi ? ”

— “ Écoute. ”

— Ce n'est rien ; ce sont les rats qui rongent le papier dans lequel j'ai laissé le fromage.

— Levons-nous.

— Pourquoi ? je n'attends pas Henriette avant neuf heures ; tu sais qu'elle doit s'informer, avant de venir, si Chénier a tout arrangé pour demain.

— Dis donc cette nuit ; car si les hommes sont prêts, il faut partir cette nuit pour être rendus avant le jour à la Côte des Neiges.

— Tu as raison, c'est demain lundi, c'est le jour où l'artillerie va exercer les chevaux en faisant le tour de la montagne. Te rappelles-tu combien il y a de canons ?

— Onze, et autant de caissons. Quatre chevaux à chaque voiture. Quatre hommes par voiture ; deux à cheval, deux assis sur la voiture, point armés, en tout quatre-vingt-huit hommes pour les voitures ; et quatre cavaliers à cheval. Voilà ce que nous écrit Chénier.

— Où as-tu mis la note ?

— Je l'ai déchirée.

— J'entends du bruit.

— Moi aussi ; ça m'a l'air du signal d'Henriette ?

— Levons-nous ? Je vais aller regarder par la lucarne. Oui ; c'est ta sœur. Va ouvrir. Non, arrête, il y a un homme, il s'éloigne. Qu'est-ce que cela veut dire ?

— Peux-tu le distinguer ?

— Non.

— C'est peut-être Chénier ?

— Ou St-Luc ? . . . J'entends encore le signal. Elle paraît pressée, vas ouvrir.

Quand le verrou fut tiré, Henriette se jeta dans les bras de son frère, et lui dit :

— Sauvez-vous, votre retraite est découverte.

— Quel est l'homme qui est dehors ?

— M. de St-Luc.

— Ce n'est pas de lui que tu as peur ?

— Non ; les volontaires, M. Édouard et un autre. Ils vont venir !

— Penses-tu qu'ils seront plusieurs ?

— Je crois qu'ils ne seront que deux ; je lui ai entendu dire qu'il fallait s'assurer d'abord que vous fussiez ici, enfin de ne pas s'exposer à une bévue, et ensuite pour partager à eux deux seuls la récompense.

— As-tu entendu parler de Chénier ?

— Non ; je dois voir sa cousine ce soir à huit heures.

— Je vois M. de St-Luc qui avance, dit tout bas celui qui était posté à la lucarne ; il a l'air inquiet.

— Va voir ce qu'il y a, Henriette, ma chère et sainte sœur.

Pendant son absence, ils tinrent conseil et décidèrent de ne pas quitter leur retraite avant d'avoir su, au juste, où était Chénier, et l'endroit ainsi que l'heure où ils devaient le rencontrer. Ils résolurent aussi, s'il ne venait que deux hommes, de tâcher de s'en emparer et de les enfermer dans le grenier.

— J'ai vu un homme, dit St-Luc à Henriette, il est seul et semble ne pas bien connaître les lieux.

— Ne vous laissez pas apercevoir et veillez-là. Je vais aller avertir mon frère. Je vous en prie, ne

vous montrez pas, à moins que je ne vous appelle en frappant dans mes mains ; vous ne devez pas vous compromettre.

Elle courut avertir son frère qu'un homme, probablement M. Édouard ou le volontaire, avançait.

— Cache-toi, lui répondit son frère, nous allons tâcher de l'empoigner. Si nous pouvons réussir, tant mieux ; nous attendrons l'autre ici et nous lui en ferons autant. Pendant ce temps-là, tu iras chercher des nouvelles de Chénier ; tu nous retrouveras ici. Vois-tu cette planche, dit-il, en approchant de la clôture qui divisait le terrain vacant du clos de bois, si elle est à terre c'est que nous serons dans le grenier ; et si elle est mâtée de ce côté-ci de la clôture, c'est que nous serons cachés derrière quelque une des piles de planches du clos ; si au contraire elle est mâtée de ce côté-là de la clôture, c'est qu'il y a du danger et que nous nous sommes sauvés.

— Et si vous vous êtes sauvés, où vous trouverai-je ?

— Dans la petite rue derrière l'église des Récollets ! pourrais-tu nous procurer un sleigh avec un bon cheval ; pauvre Henriette, il faudra que tu le mènes toi-même, car nous ne pouvons nous fier à personne.

— Je le mènerai — silence ! j'entends marcher. Je me sauve.

En effet, un homme, en redingote grise, une canne à la main s'avancait lentement, jetant de temps en temps un coup d'œil en arrière, et sondant avec sa canne dans les interstices des piles de planches. Il était seul. Tout à coup, en arrivant au bout d'une des allées, formées par ces piles de planches dont le clos était couvert, il fut saisi et jeté à terre avant qu'il eut le temps de lâcher un cri ou de faire la moindre résistance. Son casque lui fut rabattu sur les yeux, et ses mains attachées derrière le dos avec sa cravate. L'attaque avait été si soudaine, qu'il ne put savoir s'il avait eu affaire à deux ou à un plus grand nombre de personnes.

— Si tu ne fais pas de résistance et si tu ne cherches pas à t'échapper, lui dit-on, il ne te sera pas fait de mal ; sinon, prends garde.

— Je ne suis pas venu pour vous vendre, dit-il d'un ton piteux.

— Oh ! faut prendre l'ours avant de vendre la peau, lui répondit-on.

— Pas vendve ; pvende.

— Nous fendre ? ça ne se fait pas si aisément.

— Non pas fendve ; pvendre.

— Nous allons te pvendve sous une tonne, marche !

Il fut conduit dans le grenier où on le mit sous une tonne vide, que l'on assujettit fermement par le moyen d'une barre de bois, que l'on plaça en travers sur le dessus.

— Je ne crois pas qu'il puisse bouger, dit l'un des deux jeunes gens.

— Il est bien là. Qu'allons-nous faire maintenant ? Il y en a encore un autre qui doit venir. Nous allons guetter à la même place, où nous avons empoigné celui-ci.

— Je crois que je ferai mieux de veiller celui-ci ; veille l'autre. Tu m'avertiras si tu le vois venir.

— Regarde de temps en temps à la lucarne de devant, car on pourrait venir par la rue du Collège.

St-Luc, entendant le signal que donnait Henriette, se rendit près d'elle.

— Nous allons maintenant partir, M. de St-Luc, lui dit-elle, en lui prenant le bras. Vous avez subi noblement votre première épreuve.

— Je suis prêt à en subir une seconde, pour vous plaire.

— Bien vrai ?

— Oui, bien vrai ; essayez ! Il lui serra affectueusement la main.

— Si je vous priais de ne pas me serrer la main si fort ?

— J'obéirais, dit-il, en riant.

— Et si je vous priais de me procurer une bonne voiture avec de bonnes robes, bien chaudes, et, surtout, avec un bon cheval ; pourriez-vous le faire ? vous voyez, continua-t-elle, en riant à son tour, que je mets considérablement votre amour à contribution.

— J'ai justement ce qu'il vous faut, je serai moi-même le conducteur. A quelle heure la voulez-vous ? A quel endroit vous trouverai-je ?

— Disons à huit heures précises, au coin de la rue McGill et St-Joseph.

— Où je vous ai vue la première fois ?

— Justement : ce sera le lieu du rendez-vous. Nous y arrivons. — Maintenant, séparons-nous jusqu'au revoir. — A tantôt ”.

Voici comment M. Édouard se trouvait seul, dans le clos de bois, lorsqu'il fut arrêté. — Quand le volontaire lui eut confié tout ce qu'il avait pu apprendre concernant la retraite des chefs patriotes, il résolut de profiter de ces révélations pour gagner seul la récompense. Il lui dit donc avec un air d'indifférence :

— Mon chev ami, vos renseignements me pavaissent assez bons ; mais comme je vous l'ai dit, il faut de la pvudence et de la discvétation. Il faut que je sovte un instant ; dans une heuve ou deux je sebvai de vetoufv, — venez à huit heufv. Si je ne suis pas ventvé, vous m'attendvez jusqu'à neuf heufv ; alov nous ivons ensemble. Si je ne suis vevenu, vous febvez ce que vous voudvez, c'est que je ne pouv'ai pas vevenibv. — Tachez d'êtv ici à huit heuves ; je viendvai juste à cette heuve-là. Il faut absolument les pvendve cette nuit. En m'attendant vous pvendvez du punch et vous fumevez une pipe. — J'ai du bon tabac ; il y a de l'eau suv le poêle ”.

Aussitôt que le volontaire fut sorti, M. Édouard prit son casque, endossa une redingote de volontaire, qui avait été laissée dans sa chambre par quelqu'un de ses amis ; et sa canne à la main, il se rendit au clos de bois de la rue St-Maurice, où nous savons ce qui lui arriva. Il avait eu l'intention de reconnaître les lieux, avant d'aller faire sa déposition au bureau de police. La convoitise lui avait fait commettre une fourberie, dont il fut bien puni.

Laissons-le pour le présent sous sa tonne ; s'il n'était pas un homme loyal, ni un homme brave, il était au moins un homme de prudence ; il se résigna donc à rester tranquille et à ne pas faire le moindre bruit.

CHAPITRE QUARANTE-CINQUIÈME

SORTIE DES CHEFS PATRIOTES

A huit heures précises, St-Luc était à l'endroit où il devait rencontrer cette jeune femme, qui l'avait fasciné par sa beauté et sa noblesse, après l'avoir d'abord intrigué par sa conduite mystérieuse. Son cheval brun était attelé à un élégant sleigh monté sur des patins hauts et étroits, dont les lisses étaient en acier. La voiture était solide et légère en même temps ; à un seul siège, pour deux personnes. Une peau d'ours noir était jetée sur le dos de la cariole. Une robe de peau de castor, étendue sous les pieds et sous les oreillers du siège, ainsi qu'une ample et riche robe de peaux de loutre, bien molle, bien chaude et bien moelleuse, doublée en drap bleu, annonçait que St-Luc n'était pas indifférent au confort de celle qu'il devait accompagner, dans une mission de dévouement pour un frère, et de zèle pour la cause qu'elle avait embrassée.

— Je vous ai fait attendre, M. de St-Luc, dit la jeune femme, en prenant la main qu'il lui offrait pour l'aider à monter dans la voiture.

— C'est que, voyez-vous, je mets encore plus d'empressement à accomplir le moindre de vos désirs, que vous n'en mettez vous-même à servir la cause pour laquelle vous vous dévouez.

— Jusqu'ici je ne puis me plaindre ; mais ce zèle n'est pas encore bien vieux, pensez-vous qu'il pourrait supporter une bien longue épreuve ?

— Toute ma vie...

— Ah ! Ah ! je vous arrête ; c'est trop long, dit-elle, en riant, je pourrais, si je voulais vous rappeler certaines choses qui ont à peine quinze jours d'existence, mais qui déjà sont sorties de votre mémoire.

— Que voulez-vous dire ?

— J'ai reçu une lettre d'une certaine petite cousine, qui s'appelle Hermine...

— Est-ce que je la connais ? Est-elle de Québec ?

— Je ne dis pas... Mais ne parlons pas de cela pour le présent ; ne m'interrogez pas, je ne pourrais pas vous répondre. En ce moment, les instants sont si précieux, qu'il faut que vous me pardonniez si je vous prie de me conduire rapidement. La vie de mon frère est en danger. Nous avons beaucoup de chemin à faire.

— Où faut-il aller ?

— Rue de la Montagne ; je vais vous enseigner la route.

Le temps était clair, les étoiles brillèrent au firmament, l'air était très vif et très piquant.

St-Luc suivit la rue McGill jusqu'à la rue Craig, tourna à gauche par le faubourg St-Antoine et fut bientôt arrivé à la rue de la Montagne.

Henriette entra dans une maison basse en bois, de pauvre apparence, qui se trouvait à quelques arpents du faubourg St-Antoine, à droite. Elle resta quelques minutes seulement.

— Excusez-moi, M. de St-Luc, lui dit-elle, quand elle sortit, de vous avoir fait attendre. Il faut que j'aille de suite à la Côte des Neiges; je crains de vous importuner.

— M'importuner ! mais vous ne voulez donc pas croire que mon plus grand bonheur est d'être avec vous, près de vous ; de vous parler, de vous servir . . .

— Eh bien ! l'interrompit-elle, suivons tout droit, c'est sur la montagne. La côte est raide et longue, votre cheval peut-il aller vite ?

— Je crois qu'il peut garder le même train toute la route, sans fléchir. Vous ne craignez pas d'aller vite ?

— Oh ! non ; pourvu que nous arrivions à temps.

Rendus à la côte des Neiges, Henriette pria St-Luc de mettre son cheval à un trot modéré, parce qu'elle ne connaissait pas la maison où devait se trouver la personne qu'elle cherchait, et à laquelle elle devait remettre une note qu'on venait de lui donner. Elle examinait chaque maison, et n'en voyait aucune qui répondit à la description qu'on lui avait faite. Ils traversèrent tout le village, revinrent au pas, et rien n'indiquait la maison qu'elle cherchait. Elle ne savait que faire, elle n'osait entrer dans aucune des maisons de l'endroit, de crainte de commettre une erreur dangereuse. Le temps pressait ; elle craignait pour son frère qui, d'un instant à l'autre, pouvait être découvert et pris. Et, cependant, il fallait qu'elle remit cette note et en rapportât une réponse. Comme elle désespérait presque de trouver ce qu'elle cherchait, elle vit un homme sortir d'une maison un peu en dehors du chemin, qui faisait claquer un fouet. Il portait un capot d'étoffe grise et une tuque sur la tête. Quand il vit que la voiture s'arrêtait, il s'en approcha en sifflant " A la claire fontaine ".

— M. de St-Luc, lui dit-elle, tout bas, demandez-lui donc, s'il n'y a pas, ici, un mai quelque part ?

— Y en avait un devant c'te maison, hier, répondit l'habitant, mais l'vent l'a j'tté à terre la nuit passée.

— N'est-ce pas ici qu'il y a du bon foin à vendre, lui demanda Henriette, prenant la parole.

— Oui, madame ; c'est moué qu'en vend ; vous faut y du trèfe ou du mil ; ou bain du mil et du trèfe mêlés ?

— Combien vendez-vous votre mil et trèfe mêlés ?

— Huit piasses l'cent ; mais pour vous je le laisserais pour sept et demie et trois sols.

— Mieux que c'la ; sept et six sols.

St-Luc fut d'abord surpris d'entendre Henriette s'informer s'il y avait du foin à vendre ; mais il comprit bien vite que c'était un moyen de se reconnaître. En effet Henriette dit à cet homme :

— Vous êtes M. Barsalou ?

— Ne prononcez pas mon nom aussi haut ; oui, c'est moi ; répondit-il, en parlant correctement.

En voyant votre voiture repasser au pas, j'ai cru que vous pouviez être la personne que le docteur devait m'envoyer ce soir. Vous devez avoir quelque chose à me donner ?

— Oui, voici un note ; je vais attendre la réponse.

— La réponse est bien courte, dit Barsalou, en revenant de la maison, où il avait été lire la note que lui envoyait le Dr Chénier ; dites-lui " que tout est prêt et que les hommes sont arrivés ce soir ". Je l'attendrai ici cette nuit ; dites-lui que le mai est tombé, afin qu'il ne se trompe pas de maison.

— C'est bien ; je vais le lui dire. Retournons maintenant, M. de St-Luc ; vous touchez à la fin de votre temps d'épreuves.

— Je voudrais qu'il durât longtemps, répondit St-Luc, en reprenant au grand trot de son cheval, le chemin de la ville. Où vais-je vous mener ?

— A la même maison, dans la rue de la Montagne. Je n'y serai qu'un instant, de là, vous me conduirez dans le faubourg Québec, chez un nommé Vadeboncœur ; il doit me tenir prêt un cheval, tout attelé, pour mon frère et son compagnon, qui doivent sortir de la ville cette nuit et gagner la campagne.

— Il leur faudra un bon cheval, car ils pourront être reconnus et poursuivis ; avez-vous remarqué comme nous avons été examinés en passant à la barrière ?

— Je le sais ; et malheureusement il ne peut me louer son meilleur cheval, parce qu'il boite ; il dit néanmoins, que celui qu'il va me procurer est assez bon.

— Toutes vos mesures sont-elles bien prises ?

— Depuis huit jours, je n'ai cessé de marcher pour lui ; la nuit comme le jour, il m'a fallu aller prendre des renseignements, veiller continuellement à ce que l'on ne découvrit pas le lieu de sa retraite. — J'ai réussi jusqu'à ce jour ; tout était presque prêt pour sa fuite, il ne manquait qu'une chose que je devais leur procurer, pour qu'ils partissent demain dans la nuit. Mais leur retraite est découverte, il faut qu'ils partent cette nuit, ce soir, aussitôt que possible ; ils devraient même être partis déjà. Ils peuvent être surpris à tout moment.

— Ils sont armés ?

— Oui ; mais je crains que l'on y aille de force. Oh ! mon Dieu ! Si j'arrivais trop tard. Si Vadeboncœur n'avait pas son cheval prêt !

— Voici la maison, je crois dit St-Luc, en arrêtant son cheval à l'endroit où Henriette était descendue, dans la rue de la Montagne. Ne soyez pas longtemps ; j'espère que tout ira bien.

Henriette ne fit qu'entrer et sortir, ayant dit au docteur Chénier " que tout était prêt et d'attendre son frère ".

— Nous n'irons pas chez M. Vadeboncœur, reprit St-Luc, quand elle fut remontée en voiture. Nous allons continuer tout droit voir votre frère.

— Mais ils attendent une voiture ?

— Je vous offre la mienne ; ce cheval vaut mieux qu'aucun de ceux qu'ils pourraient se procurer. Vous seriez trop inquiète, si vous appreniez qu'ils sont poursuivis et qu'ils n'ont pas un bon cheval.

Avec celui-ci, je vous réponds qu'on ne les rejoindra pas, s'ils savent le mener. — Ils me le renverront quand ils pourront ; qu'ils le gardent tant qu'ils en auront besoin.

— Si le cheval en meurt ?

— Il sera mort, et je n'en serai guère plus pauvre. Je vous aurez été agréable peut-être, continua-t-il, en la regardant tendrement, et cherchant dans ses yeux à interroger sa pensée.

Elle baissa la tête. Des larmes coulèrent ; larmes de reconnaissance et de bonheur.

— Vous pleurez Henriette ?

Elle s'essuya rapidement les yeux, puis relevant la tête.

— Vous voyez, dit-elle, je ne pleure pas ; c'est la femme qui était faible ; la sœur doit être forte, encore pour ce soir. Je ne sais comment vous remercier, je vous devrai trop.

— Trop ! Ah ! un mot de votre bouche me paierait au centuple. Laissez-moi vous aimer. Dites, Henriette, me le permettez-vous ?

— Mais, monsieur, vous ne me connaissez pas. Vous ne savez pas si je suis libre ou non.

— Ah ! vous n'êtes pas mariée. Votre mari ne vous laisserait pas vous exposer ainsi seule, la nuit, sans protecteur. Non, vous n'avez pas d'époux.

— S'il avait été forcé de se sauver, pour éviter la prison ?

— Vous êtes cruelle, Henriette ; vous ne croyez donc pas à mon amour ?

— Ne parlons pas de cela maintenant ; demain, dit-elle d'une voix basse.

— Mais où vous verrai-je demain ? dites-moi au moins votre nom.

— Pas ce soir. Excusez-moi ; vous voyez dans quel état de trouble je suis ; je vous en prie, permettez que je n'aie d'autre pensée maintenant que celle de sauver mon frère.

Tous les deux gardèrent le silence jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés dans la rue St-Maurice, en face de la porte du clos de bois.

— Je vais aller les prévenir, dit Henriette, en sautant à terre ; attendez un instant.

Bientôt elle revint, accompagnée d'un seul homme.

— Mon frère est parti, dit-elle, en saisissant St-Luc ; il est allé trouver celui qui l'attend.

— Quelle imprudence !

— Oh oui ! mais c'est fait ; il n'y a plus qu'à nous séparer maintenant. Je vais monter en voiture pour accompagner monsieur et lui montrer la maison, qu'il ne connaît pas.

L'inconnu monta en voiture, prit place à côté d'Henriette, et rabattant les collets de son capot, il tendit la main à St-Luc qui était débarqué :

— Me reconnaissez-vous ? dit-il.

— Vous êtes le docteur G... !

— Oui. Je n'oublierai jamais ce que vous avez fait pour nous. Adieu.

— A demain, dit Henriette, en présentant à St-Luc sa main dégantée ”.

St-Luc la porta avec respect à ses lèvres.

Quand ils furent partis, St-Luc les regarda jusqu'à ce qu'ils fussent rendus au détour de la rue ; puis il retourna pensif et désappointé de n'avoir pu voir le frère d'Henriette. Il avait eu l'espoir qu'il connaîtrait ainsi celle qui se cachait de lui, et pour laquelle il éprouvait un véritable sentiment d'amour, aussi vif qu'il avait été soudain. Cependant il ne devait pas désespérer de la connaître ; ne lui avait-elle pas dit : “ à demain ”.

CHAPITRE QUARANTE-SIXIÈME

TRIBULATIONS DE M. ÉDOUARD

Revenons au volontaire qui s'était rendu, à l'heure indiquée, au logis de M. Édouard. Il trouva la clef sur la porte et entra. Après une demi-heure d'attente, il crut qu'il n'avait rien de mieux à faire que de préparer le bol de punch. Il prit de l'eau chaude, du sucre, un citron qu'il coupa par tranches, puis y mêla une copieuse proportion d'eau-de-vie. Il mêla le tout avec une grande cuillère et en prit un verre. Il prit ensuite une pipe qu'il emplit de tabac et bourra. De temps en temps il regardait à sa montre, haussait les épaules, prenait un petit coup, se rasseyant sur le sofa et tirait d'énormes bouffées.

Neuf heures étaient sonnées depuis longtemps, et M. Édouard ne rentrait pas. Le volontaire était inquiet, il s'empâtait de ce retard. — “ Que diable fait donc M. Édouard qu'il n'arrive pas ” ? se disait-il. — “ Je vais l'attendre encore un quart-d'heure ; s'il n'est pas rentré, je pars et vais avertir la police ”. Et il prit encore un petit coup.

Dix heures sonnèrent au cadran du Séminaire de St-Sulpice. — “ Dix heures ! dit-il, je pars ” ; et le brave volontaire se servit de nouveau un grand verre du délicieux punch.

Il avait la tête lourde et le pas chancelant quand il descendit l'escalier. Comme son idée fixe était de gagner la récompense, et de prendre ceux pour lesquels elle était offerte, il se rendit à la station de la police, où il découvrit à celui qui commandait la station ce qu'il savait de l'endroit où étaient cachés les deux chefs patriotes. Douze hommes de police accompagnèrent le volontaire qui les conduisit au clos de bois de la rue St-Maurice. En passant dans la rue Notre-Dame devant le domicile de son compère, M. Édouard, il crut devoir monter pour voir s'il y était, et aussi, un petit peu, pour rendre une nouvelle et dernière visite au bol de punch.

Pendant que ce renfort de la police accompagne le volontaire, que deux d'entre eux sont obligés de supporter, en lui prenant chacun un bras, nous irons voir ce que M. Édouard, qui se trouve maintenant seul, faisait sous sa tonne.

Il avait l'oreille fine et avait entendu ce que la jeune femme avait dit, quand elle était venue prévenir l'ami de son frère, qu'il y avait une voiture de prête pour leur fuite. Il n'avait pas non plus perdu son temps ; à force de tirer, il avait réussi à desserrer le nœud de sa cravate qui lui attachait les mains derrière le dos. Aussitôt qu'il se sentit les mains

libres, il essaya tout doucement, de remuer la tonne ; mais elle était solidement fixée. Comme il était dangereux de faire du bruit, il resta tranquille, espérant que quelques circonstances heureuses le favoriseraient, ou bien que les deux chefs s'endormiraient.

Quand il eut entendu partir le chef patriote avec la jeune femme, il commença alors à travailler tout de bon à se libérer, mais la barre de bois, qui retenait la tonne, était trop fermement assujettie, pour qu'il pût réussir à la remuer.

L'un des engagés du major Daubreville qui, à cette heure, était venu, une lanterne à la main, faire la visite de la brasserie, entendant du bruit à l'étage supérieur, monta et écouta. Bientôt il reconnut que le bruit venait du grenier ; mais comme il n'avait pas la clef pour en ouvrir la porte, il descendit chercher un paquet de vieilles clefs rouillées qui se trouvait dans un coffre où l'on mettait les ferrailles inutiles. Il se trouva qu'une des clefs ouvrait la porte, et il entra dans le grenier. M. Édouard voyant, par la bonde de la tonne, une lumière, se mit à crier :

— Je suis prisonnier sous la grosse tonne ! De grâce, délivrez-moi.

L'engagé qui, sans doute, avait peur des revenants, entendant un son caverneux que les cavités de la tonne, dans laquelle M. Édouard était enfermé, rendaient encore plus effrayant, sentit ses cheveux se dresser sur sa tête et battit, en reculant, une retraite précipitée ; puis, fermant à double tour la porte du grenier, il descendit quatre à quatre les marches de l'escalier, et courut raconter à la famille ce qu'il venait d'entendre. Les fils du major, deux gaillards qui n'avaient pas peur des revenants, entendant l'histoire que venait de raconter leur engagé, prirent chacun une canne et allèrent à la brasserie. De la maison à la brasserie, il n'y avait que la cour à traverser. L'engagé, forcé de les accompagner avec la lanterne, suivait bien à contre cœur.

— Donne-moi la lanterne, poltron, lui dit l'aîné des Daubreville, et prends un seau d'eau, que tu vas monter avec toi. Nous allons voir si ce farceur qui prétend jouer des tours de revenants n'aura pas besoin d'un peu d'eau et de savon.

En ouvrant la porte du grenier, ils entendirent la même voix caverneuse qui s'accompagnait, cette fois, de coups donnés avec la jointure des mains dans l'intérieur de la tonne afin d'attirer l'attention des visiteurs.

La sonorité de la tonne rendait effectivement les sons très effrayants dans la nuit et dans ce lieu où personne n'avait l'habitude d'entrer.

— Qui diable, ce peut-il être ? dit l'un des Daubreville.

— Je suis pvis, je suis pvis ! criait M. Édouard en frappant toujours sur la tonne.

— Il est derrière ce tas de barils, dit le second des Daubreville.

Après avoir regardé derrière le tas de barils et de boîtes, qui étaient dans un coin du grenier d'où partait la voix, qui, à leurs oreilles, paraissait être rendue sépulcrale dans le dessein de les effrayer, ils arrivèrent à la tonne.

— Il est dessous, dit celui qui portait la lanterne qu'il donna à l'engagé prenant en échange le seau d'eau ; renverse la tonne.

Au moment où M. Édouard sortait, la tête la première, il lui jeta son seau d'eau. Celui-ci s'affaissa en poussant un hurlement effroyable et en demandant grâce.

— Oui ; attends un peu, dit Daubreville ; puis le saisissant par le collet il le tira de dessous la tonne et commença à lui administrer une rude volée de coups de canne. Ah ! tu as voulu faire le revenant ! tu n'y reviendras plus, hein !

— Je vous en pvie, criait le malheureux, ne me massacvez pas ; je ne faisais pas le revenant.

L'engagé qui, en voyant que le revenant n'était qu'un homme dont la triste et piteuse mine, au lieu de l'émouvoir, lui inspirait une colère d'autant plus grande qu'il en avait eu plus peur, courut emplir le seau qu'il versa de nouveau sur la tête de M. Édouard en accompagnant cette action de coups de pieds sur les jambes et ailleurs. Le malheureux demandait toujours grâce.

— J'étais pvis ; je voulais pvende les patriotes et ils m'ont pvis.

— Quels patriotes ?

— D... et G... et C... qui étaient cachés dans ce grenier.

— Où sont-ils ?

— Partis !

— Par où ?

— Par cette porte-là, en bas de l'escalier.

— Eh bien ! sauves-toi par la même porte, et cours après eux.

Ils le poussèrent rudement au bas du petit escalier ; et l'un d'eux descendit refermer la porte au verrou ; puis tous les trois s'en retournèrent à la maison.

Le pauvre M. Édouard n'était pas encore au bout de ses tribulations.

Au moment où il était mis à la porte, les gens de la police arrivèrent à la partie du clos de bois, d'où l'on pouvait apercevoir le tas de tonnes qui cachait la porte par où sortait M. Édouard.

— En voilà un, dit tout bas un des hommes de police à celui qui était près de lui, faisant, en même temps, signe aux autres de se tenir sur leur garde.

— Attendons-le ici, derrière cette pile de planches ; si nous nous montrons il se sauvera, et donnera l'alarme aux autres. Il faudra le baillonner, pour qu'il ne crie pas.

— Chut ! le voici ; écoutez, il parle à quelqu'un.

M. Édouard ne parlait à personne, mais il jurait à voix basse que les Daubreville le lui paieraient. Les os lui faisaient mal, il marchait comme s'il eut été sur des charbons, ne s'attendant certainement pas à tomber entre les mains des hommes de police qui le saisirent, le baillonnèrent, et lui jetèrent par-dessus la tête les basques de sa redingote, qu'ils lui attachèrent ensuite autour du col, au risque de l'étouffer. Deux hommes de police le prirent par le bras, chacun d'un côté et le conduisirent à la station, au milieu des huées d'une foule, devenant de plus en plus considérable à mesure qu'il approchait de la

station. Le bruit s'était répandu qu'un des chefs rebelles était pris ; et malgré les efforts des quatre hommes de police qui cherchaient à le protéger, plusieurs lui donnaient des coups dans les côtes avec le bout de leurs cannes.

Enfin il arriva à la station où il espérait être mis en liberté, aussitôt qu'il serait reconnu ; mais malheureusement pour lui, que le volontaire, son ami, qui ne l'avait pas reconnu lors de son arrestation, pour la bonne raison qu'aussitôt arrivé au clos de bois il s'était confortablement assis dans la neige le dos accoté à une pile de planches, où il s'était endormi, n'était pas là pour l'identifier. Le chef de la station n'était pas là, non plus ; et ceux qui s'y trouvaient n'osaient prendre sur eux de le relâcher, quoiqu'ils s'aperçussent bien qu'il ne devait pas être un de ces chefs formidables, pour l'arrestation desquels le gouvernement avait offert une récompense.

— Vous ne pouvez pas me garder, disait-il, je ne suis pas un rebelle, je suis M. Édouard. C'est une *trompe*, une affreuse *trompe* !

— Quel est votre nom ? lui demanda celui qui commandait à la station en l'absence du sergent de police.

— Je vous le répète encore une fois, monsieur Édouard.

— Quelle est votre profession ?

— Je vis de mes rentes.

— Marchand ? où demeurez-vous ?

— Pas marchand ; rentier. Je demeure rue Notre-Dame.

— Numéro.

— Il n'y a pas de numéro à la maison.

— Mais monsieur, que faisiez-vous donc pour que l'on vous ait pris ainsi ?

— Je vous le répète, c'est une *trompe*, une affreuse *trompe*.

— Où vous êtes-vous ainsi tout mouillé et tout barbouillé ?

— Ce sont ces gredias de Daubreville, qui m'ont mis dans cet état ! C'est assez pour me faire attraper un gros rhume à en crever. Ah ! les gredins, ils me le paieront. Ce n'est pas tout, ils m'ont roué de coups, ils m'ont meurtri, ils m'ont déchiré mes habits. Ah ! les gredins ; je le répète, ils me le paieront !

— Prenez patience, mon ami, nous avons envoyé chercher le sergent de police, il ne tardera pas à arriver et l'on vous lâchera.

— Relâchez-moi de suite, vous voyez bien que je suis tout trempé, et que je vais attraper un rhume affreux si je ne change pas de vêtements.

— Impossible. Attendez quelques instants.

Le pauvre M. Édouard, malgré toutes ces protestations et sollicitations, fut obligé de rester à la station de police plus de trois quart d'heure. Enfin l'arrivée du sergent de police, qui le connaissait, vint mettre fin à son emprisonnement.

— Je suis fâché, M. Édouard, lui dit-il, que vous ayez été l'objet d'une grande méprise.

— Une grande méprise, oh ! oui, et une grosse ! Votre police, monsieur, est bien brutale et bien

bête ; c'est tout ce que je puis en dire ; et ce n'est pas trop.

M. Édouard, en sortant de la station, prit une voiture et se fit conduire à son logis où, en arrivant il ne fut pas peu surpris de voir une chandelle allumée sur la table et le volontaire, son ami, étendu sur le sofa et ronflant comme un bienheureux.

— Tiens, se dit M. Édouard, il ne manquait plus que ça ; par exemple ! comme le diable se trouve-t-il ici ? je croyais que c'était lui qui avait averti la police !

M. Édouard secoua le volontaire, pour le réveiller. Après quelque temps d'efforts inutiles, il se décida à se coucher, ne voyant rien de mieux à faire dans les circonstances.

Il ferma sa porte à clef ; mit deux gros morceaux de bois dans le poêle et se déshabilla. Il eut de la difficulté à ôter son habit, les reins lui faisaient mal ; il portait aux bras et aux épaules les marques des coups de canne qu'il avait reçus. Il se frotta, se brossa et se prépara un généreux punch à l'eau-de-vie, qu'il plaça sur une petite table qui était près de son lit, afin de le prendre au dernier moment quand il serait couché.

Avant d'éteindre la chandelle, il essaya encore de réveiller le volontaire, mais avec aussi peu de succès que la première fois. Il se mit donc au lit, avala un verre de punch et souffla sa chandelle.

Une heure à peine s'était écoulée depuis qu'il goûtait les douceurs de ce sommeil restaurateur, quand le volontaire se réveilla. D'abord il ne put exactement définir l'état où il se trouvait, ni reconnaître l'endroit où il était. Il vit bien ou plutôt il sentit, car l'appartement était plongé dans la plus profonde obscurité, qu'il était sur un sofa. Mais quel sofa ? il n'avait pas de sofa dans sa chambre ! Il n'était donc pas chez lui : où pouvait-il être ? Ceci l'intriguait fort. Il se leva et fit un pas à tâtons, les bras étendus ; mais comme ses mains étaient plus élevées que la table, elles ne purent la lui faire reconnaître assez à temps pour l'empêcher de la culbuter avec le bol, la carafe, la bouteille et les verres qui se trouvaient dessus.

M. Édouard, réveillé en sursaut, crût que c'était un voleur ; il avait oublié le volontaire. Comme il n'avait pas d'arme près de lui, et qu'il pouvait bien être exposé à être assassiné, s'il restait dans son lit, il se glissa tout doucement et alla se mettre, droit et immobile, dans un angle du mur, près de la fenêtre dont les volets étaient fermés.

Le volontaire, paralysé par le vacarme qu'il avait fait, demeurait immobile, cherchant à se reconnaître et n'osant faire un pas. M. Édouard de son côté, n'osait pas remuer, retenait son haleine, écoutant de toutes ses oreilles, maudissant l'obscurité qui l'empêchait de voir et le froid qui commençait à le gagner.

Le volontaire fut le premier à faire un pas, puis il se baissa ; tâta avec ses mains et trouva une chandelle. Il prit une allumette dans une petite boîte de cuivre, qu'il portait dans sa poche, et alluma la chandelle.

M. Édouard, qui n'était pas absolument peureux, s'élança sur le volontaire, qu'il saisit au collet, et se mit à crier : au voleur !

Le volontaire à demi dégrisé, reconnu, à cette exclamation, M. Édouard, que la lumière, maintenant suffisante, lui montra au milieu des débris de bouteilles et de verres cassés. Il ne put s'empêcher de jeter un éclat de rire en même temps qu'il lui disait :

— Est-ce que vous ne me reconnaissez pas ?
M. Édouard.

M. Édouard reconnut le volontaire ; il était irrascible et eut bien voulu se venger un peu ; mais il sentait que sa conduite n'avait pas été loyale envers lui ; il eut honte et ne dit mot.

— Parlez donc ; c'est moi ; vous êtes-vous fait mal ?

— Je me suis blessé sur cette carafe, vous m'avez fait une diable de peur ; pourquoi n'avez-vous donc pas parlé ?

— Parlé ? mais je ne savais plus où j'étais. Je m'étais jeté sur ce sofa où je me suis endormi en vous attendant. Par où êtes-vous donc entré que je ne vous ai pas entendu ? Y a-t-il longtemps que vous étiez couché ?

— Mais, par la porte, pardié ! en voilà une question ! Et comme vous dormiez comme une bûche, je me suis couché.

— Qu'allons-nous faire maintenant ?

— Moi, je me recoache ; et vous, vous ferez bien d'aller chez vous en faire autant ”.

Quand le volontaire fut parti, M. Édouard ferma la porte à double tour, et se remit au lit avec un frisson qui menaçait de couronner, par une grave indisposition, toutes ses mésaventures de la soirée. Il avait néanmoins une petite consolation, c'est que le volontaire ne savait rien de sa fourberie.

CHAPITRE QUARANTE-SEPTIÈME

SUR LA MONTAGNE

En quittant St-Luc, le Dr G. . . , guidé par la jeune femme, se rendit à l'endroit où il devait rencontrer son compagnon ainsi que le Dr Chénier. Après s'être assuré qu'ils étaient dans la maison, il entra, laissant Henriette dans la voiture pour avoir soin du cheval.

Au bout d'une dizaine de minutes, ils sortirent tous les trois et montèrent en voiture, dans laquelle ils s'arrangèrent de manière à ce que deux qui s'assirent dans le fond ne pouvaient être vus en se couvrant par-dessus la tête, ce qui, toutefois, n'était pas nécessaire tant qu'ils ne rencontreraient personne.

La lune, qui était dans son dernier quartier, n'était pas encore levée, et malgré que le temps fut très clair, on ne pouvait guère les distinguer qu'en approchant assez près du sleigh.

Il avait d'abord été question de renvoyer mener Henriette chez elle ; mais comme il pouvait se faire qu'il leur fallût sortir de voiture et prendre le bois

pour passer la garde qui était au haut de la côte, un peu au-delà du mur de la ferme des prêtres, il fut résolu que dans ce cas, Henriette conduirait seule la voiture jusqu'à la Côte des Neiges, à l'endroit où elle avait rencontré celui qui avait répondu au nom de Barsalou.

Ce parti avait été le plus prudent, car, à peine arrivés au milieu de la montée, ils entendirent parler à la barrière. Ils sortirent de voiture, prirent le bois, à la droite du chemin, et arrivèrent, sans avoir été découverts, peu de temps après Henriette, à la maison où les attendait Barsalou.

— Maintenant, ma chère Henriette, lui dit son frère en l'embrassant, je n'ai plus besoin de toi ; je vais te faire reconduire. Ne sois plus inquiète, nous sommes sauvés. Adieu, ma bonne sœur, adieu !

— Nous vous remercions de tout notre cœur, lui dirent les docteurs Chénier et G. . . en lui serrant affectueusement la main, au moment, où l'un des garçons de la maison montait à côté d'elle, dans la voiture, pour la reconduire.

— Peut-on entrer sans crainte, Joe, dit Chénier à l'homme qui avait répondu au nom de Barsalou.

— Oui, docteur.

— Et si la garde venait ?

— Il n'y a aucun danger ; d'abord, Paul veille auprès de la barrière, et nous avertira ; ensuite nous avons ici dix hommes et la garde n'est composée que de douze. Nous pouvons leur tenir tête, jusqu'à ce que nous ayons du renfort, s'il était nécessaire.

— C'est bon, entrons, car il fait froid ici, et je veux voir les hommes ”.

La maison, comme nous le savons, était un peu en dehors du chemin au fond d'une cour. D'un côté de la cour, il y avait une longue remise et, au bout, une écurie. Dans la cour, on voyait quatre voyages de foin, et dix traînes chargées de bois de chauffage ; les chevaux étaient à l'écurie. La maison était basse, assez grande, et bâtie en pièces équarries, le tout blanchi à la chaux. On entra dans une salle, au milieu de laquelle se trouvait un grand poêle double en fonte. Au près du poêle, deux hommes, en capots d'étoffe du pays, fumaient leurs pipes, six à sept autres dormaient sur des robes de buffle. La salle n'était éclairée que par la lueur de la petite porte du poêle, dans lequel un bon feu était constamment entretenu par de gros quartiers d'érable, qu'y fourrait de temps en temps l'un des deux fumeurs.

Le docteur Chénier et ses compagnons s'assirent derrière le poêle de manière à se trouver placés dans l'obscurité, d'où ils pouvaient voir ceux qui se trouvaient devant la porte du poêle ou entreraient dans la maison sans être vus. Ils restèrent quelques instants jusqu'à ce que leurs yeux fussent accoutumés à l'obscurité et sans rien dire, examinant ceux qui se trouvaient dans la salle, c'est-à-dire les deux fumeurs et ceux qui étaient étendus, tout habillés, sur des robes de buffles.

Après s'être convaincus que tout était bien, et qu'il n'y avait pas de personnes indiscretes dans la salle, le docteur Chénier se tourna vers Barsalou et lui dit :

— Sais-tu où est Major ?

— Oui ; il est à l'auberge chez MacDonald, à St-Laurent.

— Combien d'hommes avec lui ?

— Dix. Quatre mènent des voyages de foin, et six des voyages de bois de corde.

— Tu en as dix ici ?

— Oui ; ces deux-ci, sept qui dorment, et Paul qui est allé surveiller la garde à la barrière.

— Avec nous trois ça fait vingt-cinq ; est-ce tout ?

— Non, Luc M... est à la cabane à sucre, sur la montagne, avec dix autres.

— Sais-tu où est la cabane à sucre ?

— Oui, j'en revenais quand vous êtes arrivés.

— C'est bon, tu nous conduiras. La cabane est-elle éloignée du chemin derrière la montagne ?

— Cinq à six arpents dans le bois.

— Avez-vous des armes pour tous les hommes ? Nous aurons besoin de nous en servir, je crains. Nous ne serons que trente-six hommes contre, au moins, quatre-vingt-huit ou dix.

— Malheureusement, nous n'avons pu nous procurer que douze bons pistolets, cinq fusils à deux coups chaque, et des fourches de fer pour le reste des hommes. Nous avons bien encore quelques autres pistolets, mais ils sont trop rouillés.

— C'est égal ; ils serviront ”.

En ce moment, ils entendirent, en arrière de la maison, le glapissement d'un renard.

— Écoutez, dit Barsalou ; c'est Paul qui nous donne un signal.

Le glapissement fut répété par deux fois, sans paraître s'approcher davantage.

— C'est votre voiture qui revient, mais il y a deux personnes dans la voiture, voilà ce qu'il dit. Attendez, je vais sortir, reprit Barsalou, et voir ce que c'est. En attendant vous feriez mieux de passer tous les trois dans l'autre chambre.

Comme Barsalou sortait, la voiture arrivait dans la cour et un des volontaires qui étaient de garde à la barrière, en descendit et se dirigea droit à la maison, tandis que le jeune homme dit à l'oreille de Barsalou qui jetait une couverture sur le dos du cheval : “ Il se doute de quelque chose et veut voir le maître de ce cheval ”.

— Que lui as-tu dit ?

— Que je ne le connaissais pas.

— C'est bon ; vas mettre le cheval à l'écurie ; frotte-le bien, donne-lui du foin, mais aies soin de ne pas le faire boire ; il a chaud.

— Ne craignez pas ; ça c'est la fière bête ! M. Joe.

— Dépêche-toi ; tu rentreras les robes par la porte de derrière, et tu les mettras dans la chambre du fond.

En disant ces mots, il court à la maison, où il entre presque en même temps que le volontaire qu'il reconnaît à sa voix pour être un des commis marchands de la rivière du Chesne.

— Il fait bien noir ici, dit le volontaire, en s'approchant du poêle et jetant un coup d'œil

méfiant dans la salle dont il cherchait à pénétrer l'obscurité.

— Vous êtes M. P... , je crois ? lui dit Barsalou.

— Oui, et vous ?

— On m'appelle Joe !

— Joe qui ?

— Joe Ladéroute.

— Connais pas ; demeurez-vous ici ?

— Non je suis de la rivière du Chesne ; je vais vendre du foin à Montréal.

— Savez-vous à qui appartient ce cheval qui vient d'arriver ?

— Oui, c'est à M. Dumont qui est à Montréal et qui m'a prié de le ramener demain à la rivière du Chesne.

— A M. Dumont ?

— Oui.

— Mais, ce n'était pas M. Dumont qui était dans la voiture ! quelle était cette dame ?

— C'était pourtant bien lui, continua Barsalou avec aplomb ; la dame je ne la connais pas.

— C'est curieux que je ne l'aie pas reconnu ! Êtes-vous bien certain ?

— Sans doute, puisqu'il m'a parlé, et m'a demandé si je ramènerais son cheval, qu'il vient de me renvoyer. Mais dites-moi donc, d'où venez-vous, vous ? je croyais que vous demeuriez à la rivière du Chesne.

— Je demeure à Montréal maintenant, et suis engagé dans les volontaires. Mais dites-moi à votre tour, on dit qu'il y a du soulèvement à la rivière du Chesne et au grand Brûlé ?

— On l'a dit, mais je crois que c'est fini.

— Vous croyez ? mais on dit que le Dr Chénier est à la tête d'un certain nombre de rebelles, et qu'ils ont formé un camp à la rivière du Chesne ?

— On avait parlé d'un camp, mais il n'y a personne dedans, du moins je n'en ai pas vu ; quant au Dr Chénier, j'ai entendu dire qu'il était malade au lit.

— Malade au lit ! mais il a été vu à Montréal il y a cinq à six jours.

— Ça se peut, je vous dis ce que j'ai entendu dire, voilà tout.

— Vous êtes bien sûr que ce cheval est à M. Dumont ?

— Comme je suis sûr que vous êtes là ; est-ce que vous voudriez l'acheter ? je crois qu'il le vendrait. Vous n'auriez qu'à vous en informer demain, vous trouverez M. Dumont, soit à l'hôtel Rasco, soit chez Séraphino, en face du marché neuf ; comme je ne retournerai qu'après avoir vendu mon foin, vous pourrez me le laisser savoir, demain en passant.

Le ton d'assurance avec lequel il parlait parut convaincre M. P... que cet homme disait la vérité ; aussi ne crut-il pas nécessaire de pousser plus loin ses recherches, et retourna au corps de garde ; après avoir demandé tout bas : Mais quels sont ces hommes qui dorment sur les robes de buffles !

— Ce sont des hommes qui vont vendre du bois à la ville ; je ne les connais pas, avait répondu

Barsalou sur le même ton, comme s'il eut craint de les réveiller.

Après s'être bien assuré que M. P. . . avait repris la route du corps de garde, il alla avertir le docteur Chénier et ses compagnons.

— Nous ferons bien de partir de suite, dit Chénier ; la lune ne tardera pas à se lever, et quoiqu'elle ne donne pas une grande clarté, il ne serait pas prudent d'attendre plus longtemps.

— Je suis de votre opinion, répondit Barsalou ; d'autant plus qu'il serait bon d'avoir une dernière consultation avec Luc M. . . , qui vous attend.

— Il faudrait aussi avoir Major.

— Il est à St-Laurent chez MacDonald ; il serait dangereux d'y aller cette nuit, mais à la pointe du jour je l'enverrai chercher s'il le faut absolument ”.

Pendant que le docteur Chénier et ses deux compagnons suivent Barsalou, qui les guide à travers la montagne, nous les précéderons de quelques instants pour voir ce qui se passe dans la cabane à sucre où ils devaient se rendre.

La montagne de Montréal subit à l'ouest, vers le tiers de sa longueur, un affaissement au milieu duquel passe le chemin qui conduit à la Côte des Neiges, et, plus loin, à la paroisse St-Laurent. De chaque côté de ce chemin, la montagne se relève en une pente douce d'un côté, mais abrupte et escarpée de l'autre. Sur le versant nord de la partie de la montagne qui domine la ville, une petite cabane, assez bien construite, servait dans le temps du sucre, à y faire bouillir le sirop que le propriétaire faisait couler des érables de la sucrerie. Dans une large cheminée, un grand chaudron était suspendu à une crémaillère. Une grande table faite de planches brutes, servait, au besoin, de lit. Des petites branches de sapin, jetées sur la table, servaient de matelas. Un grand feu dans la cheminée illuminait vivement l'intérieur de la cabane, sans qu'on put s'en apercevoir du dehors, la porte et les contrevents étant fermés. Les hautes érables qui entouraient la maison cachaient également la fumée, qui s'échappait de la cheminée et se confondait avec les branches à cette heure de la nuit.

Le froid s'étant un peu amolli, les arbres étaient couverts de givre ; la neige criait sous les pieds. Une espèce de vapeur blanche s'élevait sur la plus haute partie de la montagne, en arrière de la cabane, et semblait la couronner comme d'un diadème ; c'était la vapeur d'une source voisine. Au sommet, il y avait une espèce de plateau d'une vingtaine de pas de long sur cinq à six de large. Un homme, que l'on prendrait pour un fantôme, se tient immobile sur cette plateforme, le dos appuyé à un arbre ; on dirait que cette vapeur l'enveloppe comme dans un linceul. De temps en temps, il s'avance au bord du plateau du côté du chemin de la Côte des Neiges ; il regarde et écoute ; puis, après en avoir fait autant du côté opposé de la montagne, il retourne à son arbre, où il s'appuie et reprend son immobilité.

De la position où il est, il aperçoit la ville et le corps de garde ; à sa droite la Côte des Neiges. En arrière il voit la cabane à sucre, qui paraît à ses

pieds ; un peu plus loin la route Ste-Catherine ; plus loin l'église St-Laurent ; plus loin encore le pont Lachapelle, qu'il ne peut distinguer, mais vers lequel, de temps en temps, il jette un coup d'œil, comme s'il s'attendait à y voir quelque chose.

En effet, au bout de quelques minutes, quelque chose fixa son attention de ce côté ; il crût voir un point lumineux qui peu à peu s'agrandit, brilla d'un vif éclat, puis s'éteignit. Il fit entendre un sifflement aigu et prolongé. Puis un instant après il monta dans l'arbre, sur lequel il était appuyé, attacha au faite un paquet d'écorces de cèdre et y mit le feu. Le cèdre en s'allumant jeta une brillante flamme pendant quelques instants ; puis tomba sur la neige au pied de l'arbre, aussitôt que les liens qui l'attachaient furent brûlés.

L'homme descendit alors au pied de l'arbre. Il écoute ; il vient d'entendre du bruit à côté de la cabane à sucre. Il prend son fusil à deux coups, qu'il avait appuyé sur le tronc de l'arbre, et en fait jouer le chien, pour voir si les capsules ne sont pas tombées. Sa main droite fouille dans son capot, pour voir si son couteau de chasse est dans sa gaine. Puis, quand il est assuré que les capsules sont sur les cheminées de son fusil, que son couteau est dans sa gaine, il fait entendre, mais bas, mais faible, le glapissement d'un renard, comme s'il eut été éloigné et dans une autre direction.

Il écoute. Le bruit d'une perdrix qui s'envole frappe son oreille, puis bientôt après il entend le picotement d'un pique-bois sur un arbre. Ces bruits semblent le satisfaire, car il rejette sur son épaule le fusil qu'il tenait prêt à faire feu, et attend.

Bientôt le bruit d'une branche cassée se fait entendre au pied de la plate-forme, et un homme s'avance avec précaution, tenant son fusil élevé au-dessus de sa tête. Celui qui est sur la plate-forme en fait autant, puis le remet sur son épaule, et d'une voix sourde, mais assez élevée pour être entendue :

— Qui vient là ?

— Un voyageur, répond celui qui s'approchait et qui s'était arrêté.

— Avance ; voyageur ; où vas-tu ?

— Je vais sur la montagne.

— Que faire ?

— Te remplacer ; c'est le chef qui m'envoie. Ton quart est fini. Tu peux descendre, il t'attend ; il vient d'arriver, il est à la cabane.

— Quelle sone ?

— Tu l'apprendras à la cabane ; et toi ?

— Je le dirai au chef ; tout va bien ”.

Un instant après, celui qui était descendu du sommet de la montagne arrivait à la cabane à sucre à la porte de laquelle se tenait un homme, en tuque bleue de laine, qui lui fit signe d'approcher, et tous les deux entrèrent. Il salua le docteur Chénier, et apercevant deux étrangers, qu'il ne connaissait pas, il se passa le pouce de la main gauche sur les lèvres, signifiant qu'il n'osait pas parler devant ces personnes.

— Parle, lui dit Chénier ; ce sont des chefs du Sud ; deux amis qui viennent nous aider. Quelle sone ?

— S. o. n. e., répondit-il en prononçant chaque lettre séparément ; *S* pour le sud, *O* pour l'ouest, *N* pour le nord, *E* pour l'est ; c'est bien ! voici la *sone* : J'ai vu Barsalou qui venait à la cabane, parce qu'en sortant à la porte il a agité un tison ardent deux fois au-dessus de sa tête ; ce qui voulait dire qu'il était accompagné de deux personnes. C'était probablement ces deux chefs, continue-t-il, en leur faisant un léger salut de la tête. Peu d'instants après, j'ai vu cinq volontaires avec leurs mousquets, les baïonnettes au bout, quitter le corps de garde et se diriger vers la maison que venait de quitter Barsalou, où ils sont entrés. Je ne les en ai pas vus sortir. Voilà pour *S*, sud.

Barsalou et Chénier échangèrent un signe rapide.

— J'ai vu, continua-t-il, une lueur au pont Lachapelle ; cette lueur s'est agrandie, a brillé, s'est éteinte. C'est W. S... qui est arrivé avec son monde et s'est emparé du pont. De ce côté-là tout est bien. Ils savent que nous avons connaissance de leur arrivée ; j'ai fait le signal. Voilà pour *O*, l'ouest.

— C'est bien, lui dit Chénier, continue.

— J'ai vu la ville enveloppée dans un manteau de fumée blanche, qui plane au-dessus des maisons, et la cache presque entièrement. J'ai entendu un bruit sourd, comme les vagues du lac qui montait jusqu'à moi. Je n'ai pu distinguer ce que c'était, d'abord. Peu à peu cet immense nuage blanc, qui surplombait la ville, s'est empourpré vers le sud, et j'ai cru entendre le tocsin. C'était un incendie. La ville brûle encore. Voilà pour *E*, l'est.

— Et au Nord ? demanda Chénier.

— Au nord je n'ai rien vu ; pas de *sone*, du Nord, tout est tranquille de ce côté-là.

— Tu as bien rempli ton quart, Maxime ; prends un verre de whisky, tu dois avoir froid ; et couches-toi, tu dois être fatigué.

— Quel est ce mot-là, *sone* ? demanda le Dr G... à Chénier.

— C'est un mot, que nous employons dans le Nord, qui signifie nouvelle, mais que j'aime mieux ; parce qu'il est plus expressif dans sa prononciation et jusque dans son épellation.

— En effet, chaque lettre du mot désigne un des points cardinaux.

— Ce n'est pas mal : et je vote pour que nous l'adoptions.

— Mais, nous nous en servons depuis longtemps dans le nord.

— Raison de plus, pour que nous nous en servions aussi dans le sud.

— Laissons-là les mots, dit Luc M..., et parlons de ce que nous allons faire. Voyons : W. S... est arrivé au pont Lachapelle ; c'est bien. Si nous pouvons une fois nous rendre jusque là avec les canons, ils ne pourront plus nous les enlever. Mais nous ne les avons pas encore. A quelle heure doivent-ils venir, demain matin ?

— Entre sept et huit heures, répondit Chénier.

— En est-tu sûr ?

— Bien sûr !

— Combien y aurait-il de cavaliers pour les accompagner ?

— Quatre seulement.

— Et de canons ?

— Onze canons ; onze caissons ; en tout vingt-deux voitures : Quatre hommes par voiture, deux à cheval, deux assis sur le siège. En tout, quatre-vingt-douze hommes ; mais il n'y a que les cavaliers qui aient leurs sabres, les autres ne sont point armés.

— Et nous, combien sommes-nous ?

— Quatorze ici, sans compter Barsalou ; dix avec lui à la maison ; Major et dix autres à St-Laurent.

— Trente-six ; c'est assez, pourvu qu'il n'y ait pas plus de cavalerie. Maintenant, entendons-nous bien sur ce que l'on doit faire demain ; répète ton plan. Et toi, Barsalou, écoute bien afin que tu le répètes à Major demain matin.

— Voici, dit Chénier ; il faut que demain matin, vers sept heures, Major et ses hommes amènent leurs charges de foin et de bois, et prennent le chemin d'en bas pour se rendre par la route Ste-Catherine au faubourg St-Laurent. Ils s'arrêteront à une quinzaine d'arpents d'ici. Si l'artillerie vient du côté du faubourg St-Laurent, ils la laisseront passer. Aussitôt qu'elle sera passée, ils verseront leurs voitures de foin et de bois, de manière à obstruer complètement le chemin, et accoureront avec leurs fourches.

— Si, au contraire, l'artillerie vient par la Côte des Neiges, ils verseront leurs voitures aussitôt qu'ils auront reçu le signal, et attaqueront les premières voitures de l'artillerie en même temps que nous. Voilà pour Major. Je le lui ai déjà dit ; il faudra que tu le lui répètes demain matin.

— Toi, Barsalou, voici ce que tu as à faire : Tu te tiendras prêt avec tes hommes et les voitures. Aussitôt que tu en auras le signal, tu prendras le même chemin qu'aura pris Major, mais tu t'arrêteras en face d'ici. Comme je suis à peu près certain que l'artillerie viendra par la Côte des Neiges, tu la suivras de près aussitôt qu'elle sera passée, et tu t'arrêteras en bas d'ici. Quand tu nous verras engagés, accours avec tes hommes, dont tu laisseras deux avec les voyages de foin, pour qu'ils les mettent en travers du chemin, au cas où quelqu'un des canonniers nous échapperait avant que nous puissions arrêter les chevaux. Je recommande spécialement que l'on ne fasse aucun mal aux canonniers ; s'il faut tirer, que l'on tire sur les chevaux. Mais que ça ne soit qu'à la dernière extrémité ; car nous aurons besoin des chevaux. Comprends-tu ?

— Très bien.

— Ce n'est pas tout. Vous détèlerez vos chevaux ; ils ont des traits, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Et on les ajoutera, deux par deux, à chaque pièce de canon, afin que nous puissions gagner au galop le pont Lachapelle. Arrivés là, ils sont à nous ; et qu'alors M. Colborne vienne les chercher, avec ses volontaires !

En ce moment, l'homme qui était descendu de la montagne et qui, au lieu de se coucher s'était assis au coin de la cheminée pour se réchauffer, saisit le bras du docteur Chénier et lui dit :

— Taisons-nous : j'entends un signal du dehors.

En un clin d'œil, ces hommes hardis et déterminés eurent chacun un couteau de chasse à la main ; ils sortirent sans bruit et passèrent derrière la cabane, tandis que celui qui venait de les prévenir fit quelques pas vers une talle de sapins. Il reconnut Paul, celui qui avait pris sa place de quart sur le sommet de la montagne ; il revenait sur ses pas baissé presque jusqu'à terre, et marchait rapidement.

— Qu'y a-t-il, Paul ? lui dit-il, pourquoi as-tu quitté la plate-forme.

— Chut ! Il y a trois volontaires qui viennent ; ils ont un fanal et suivent les pistes. Je les ai vus sortir de la maison ; deux sont gagnés au corps de garde et les autres ont pris cette direction. Comme je les ai perdus de vue aussitôt qu'ils furent entrés dans le bois, je suis descendu voir où ils vont et ce qu'ils prétendent faire.

— Et qu'as-tu vu ?

— J'ai vu qu'ils suivaient les pistes de Barsalou ; ils ont leurs mousquets et baïonnettes, et forcent Toinon de les éclairer avec le fanal.

— Sont-ils encore loin ? dit Chénier qui, ayant entendu ce que venait de dire Paul, s'était approché

avec tous ceux qui étaient sortis avec lui de la cabane. Je n'entends rien.

— Je crois qu'ils s'éloignent.

— Mais s'ils suivent nos traces, ils vont bientôt arriver !

— Ils ne suivent pas nos traces ; ils ont pris un peu plus à gauche et suivaient la piste que Barsalou avait faite en allant seul. J'en étais bien content puisque j'ai pu les dérouter.

— Comment cela ?

— J'ai effacé du mieux que j'ai pu, avec une branche, l'empreinte des bottes de Barsalou ; après avoir jeté quelques branches sèches sur la piste à droite, j'ai marché, en gagnant vers le corps de garde. Rendu au chemin, je suis revenu jusqu'à l'endroit où ils avaient pris le bois ; là j'ai vu, un peu à gauche, les pistes que vous aviez faites et je les ai suivies jusqu'ici.

— Penses-tu que Toinon nous trahisse ?

— Non, non ; il ne les mènera pas à la cabane à sucre, soyez tranquilles, s'il peut l'éviter.

— Tu vas remonter sur la montagne, et, ouvres l'œil. Barsalou, tu feras bien de retourner ; sois sur tes gardes. Michel va rester en sentinelle dans cette talle de sapins. Si les trois volontaires viennent jusqu'ici, il n'y a pas à dire, il faudra les faire prisonniers et les garder jusqu'à demain. J'aimerais mieux que nous n'y fussions pas obligés ”.

(A suivre.)



FLOTILLE DE PÊCHEURS DE PERLES REVENANT AU PORT DE PEARL-TOWN, CEYLAN